This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

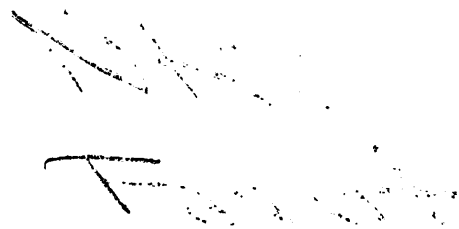
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

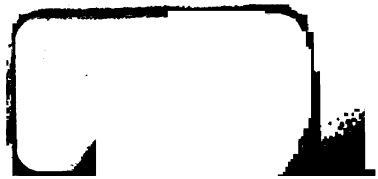
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

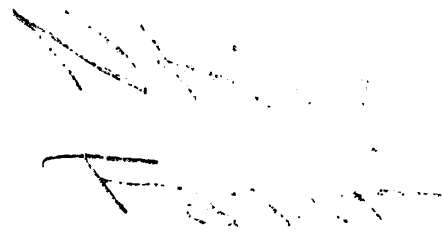
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581073 3







~~995~~ C
NKO

THEATRE
DE M. FAVART,
OU RECUEIL

Des Comédies, Parodies & Opéra-Comiques qu'il a donnés juſqu'à ce jour,

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piéce.

TOME DIXIEME.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

A PARIS.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

M. DCC. LXXII.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Tome dixieme.

LES MOISSONNEURS.
L'AMANT DÉGUISÉ.
LA ROZIERE.
L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE.

LES MOISSONNEURS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

MESLÉE D'ARIETTES;

DEDIÉE A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL:

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 27 Janvier 1768.

Par M. FAVART.

La Muſique eſt de M. DUNI.

Laiſſe tomber beaucoup d'épis,
Pour qu'elle en glane davantage.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

A

MONSEIGNEUR

LE DUC

DE CHOISEUL-D'AMBOISE,

Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi & de la Toiſon d'Or ; Colonel Général des Suiſſes & Griſons, Lieutenant Général des Armées de Sa Majeſté, Grand Bailli d'Haguenau, Gouverneur Général de la Touraine, Miniſtre & Sécretaire d'État des Affaires Étrangeres, & de la Guerre, Grand-Maître & Sur-Intendant général des Couriers, Poſtes & Relais de France.

MONSEIGNEUR,

On trouve dans cet Ouvrage de l'honnêteté & de la bienfaiſance, par

conſéquent il appartient à votre cœur. Une Pièce qui donne des leçons d'humanité, doit être offerte au Miniſtre ſenſible & éclairé qui en donne tous les jours des exemples.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

DE VOTRE GRANDEUR,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
FAVART.

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS perſonnes reprocheront peut-être à ce Drame de renfermer trop de morale ; mais j'ai voulu attacher le Spectateur, l'intéreſſer ; & j'ai cru que l'amour de l'Humanité avoit autant de droits ſur les cœurs, que la gaieté en a ſur les eſprits.

Si cet Ouvrage a le bonheur de réuſſir ; je n'en devrai le ſuccès qu'à mes amis, que je me ferai toujours gloire de conſulter.

ACTEURS.

CANDOR, *Seigneur du village*, M. Caillot.
ROSINE, Mme. Laruette.
GENNEVOTE, *Belle-mere de Roſine*, Mme. Favart.
DOLIVAL, *Neveu de Candor*, M. Clairval.
RUSTAUT, *Œconome de Candor, & ſon homme de confiance*, M. Nainville.
GUILLOT, *vieux Moiſſonneur*, M. Deheſſe.

COMMERES BABILLARDES.

MAROTE, Mme. Berard.
LA TRINQUART, M. Chanville.
NICOLE, Mlle. Deſglands.

MOISSONNEURS.

Le Pere TRINQUART, M. Baletti.
PIERRE, M. Trial.
JEROSME, M. Desbroſſes.

MOISSONNEURS ET MOISSONNEUSES.

DOMESTIQUES DE CANDOR, } *Perſonnages*
UN LAQUAIS DE DOLIVAL, } *muets.*

LES MOISSONNEURS; COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un payſage ; à droite eſt une chaumiere, à côté de laquelle eſt un banc de pierre ; à gauche eſt un petit tertre couronné par un orme : il ſort de cet endroit une ſource d'eau vive qui forme un baſſin ; derriere eſt une chaîne de hautes montagnes, qui ſe perd dans l'éloignement. On voit à quelque diſtance le Château Seigneurial ; un vaſte champ de bled occupe le reſte de la campagne.

SCENE PREMIERE.

GENNEVOTE, ROSINE.

L'Aurore commence à paroître ; on voit encore les étoiles. La cabane eſt ouverte ; elle eſt éclairée par une lampe. Gennevote aſſiſe ſur le banc, file ſa quenouille. Roſine dans l'intérieur de la maiſon, meſure un boiſſeau de grain.

GENNEVOTE.

ARIETTE.

LE tems paſſe, paſſe, paſſe,
Comme ce fil entre mes doigts ;

N. B. Dans le premier Acte, le ciel s'éclaire peu-à-peu, la vapeur du matin ſe diſſipe, & le ſoleil ſe leve ; au ſecond, il eſt au-deſſus de l'horiſon ; & dans le commencement du troiſieme, il paroît dans toute ſa hauteur, & décline juſqu'à la fin de la journée. Ce mouvement progreſſif doit ſe faire imperceptiblement ; mais ſon effet doit être ſenſible dans les trois Actes.

Il faut en remplir l'eſpace ;
Il eſt à nous autant qu'aux Rois.
Que j'étois digne d'envie,
Quand je poſſédois mon époux !
Mais le bonheur de la vie
Trop ſouvent s'éloigne de nous,
Le tems paſſe, &c.
Notre courſe paſſagere
Preſcrit aſſez l'emploi des jours ;
C'eſt le ſeul bien qu'on peut faire
Qui les rend trop longs ou trop courts.
Le tems paſſe, &c.

ROSINE.

Ma bonne maman, tenez ;
Voilà le produit tout juſte
Des épis qu'hier j'ai glanés
Après les Moiſſonneurs de cet homme ſi juſte ;
Du bon Monſieur Candor.

GENNEVOTE.

Roſine, c'eſt fort bien ;
Ménagez-vous pourtant ; vous êtes délicate.

ROSINE.

Pour vous aider, dois-je négliger rien ?
J'ai de la force aſſez pour n'être pas ingrate.
On voit du jour naiſſant la premiere lueur,
Souffle-rai-je la lampe à préſent ?

GENNEVOTE.

Oui, ſans doute ;
Lorſque l'on eſt dans le malheur,
La plus foible dépenſe coûte.
(*Roſine va éteindre la lampe.*)

GENNEVOTE.

La pauvre enfant ! Ah ! quel état affreux !

ROSINE, *entendant ſoupirer ſa mere, revient avec émotion.*

Maman ; vous ſoupirez.

GENNEVOTE.

Je plains ta deſtinée :
Ma fille, tu n'étois pas née
Pour paſſer avec moi des jours ſi douloureux.

ROSINE.

Ah ! j'ai pris mon parti, ma mere ; tendre mere !
Si mon travail ceſſoit, vous ſeriez dans les pleurs.
Je vous verrois ſouffrir l'affront de la miſere ;
Mes fatigues ont des douceurs.

ARIETTE.

Dès que l'aurore vermeille
Répand l'air frais du matin,
J'entends bourdonner l'abeille
Careſſant la fleur du thyn.
Les oiſeaux, par leur ramage,
Annoncent des jours ſereins ;
Ils s'envolent du bocage,
Pour piller les premiers grains.
La Glaneuſe ſe contente
Des épis laiſſés aux champs ;
La Nature bienfaiſante
A ſoin de tous ſes enfans.

GENNEVOTE.

Roſine ... je voudrois t'appeller Melincour ;
C'étoit le nom de ton malheureux pere,
Qui ſemblant réunir la fortune & l'amour,
Eut pour premiere épouſe une femme étrangere.

ROSINE.

Je fus l'unique fruit d'une union ſi chere.

GENNEVOTE.

Mais, tu perdis ta mere en recevant le jour.

ROSINE.

Ah! comme je l'aurois aimée!
Mais vous la remplacez; vous êtes dans mon cœur,
Et d'une belle-mere écartant la froideur,
C'eſt par le ſentiment que vous m'avez formée.

GENNEVOTE, *après un tems.*

Je ne connus jamais l'ambition.
Cette chaumiere étoit mon héritage.
Pour adoucir ma ſituation,
Melincour ſe garda d'emprunter le langage
Qui conduit l'indigence à la ſéduction.
Il voulut que ſa main de l'amour fût le gage.
Je lui repréſentai que le monde ſenſé
Condamneroit ce mariage,
Qu'on le trouveroit déplacé.
Ma franchiſe le fit inſiſter davantage,
Cet himen par l'honneur lui ſembloit aſſorti.
J'étois pauvre; mais j'étois ſage :
Je lui parus un bon parti.

ROSINE.

Sa vie avec nos biens périt dans un naufrage.

SCENE II.

RUSTAUT, GENNEVOTE, ROSINE.

RUSTAUT, *ſans être vu.*

Allons, allons, courage.
A l'ouvrage, à l'ouvrage.

CHŒUR *de Moiſſonneurs qui ne paroiſſent point encore.*

Allons, allons, courage.
A l'ouvrage, à l'ouvrage.

GENNEVOTE.

Je te connois une reſſource encore.
Melincour & Monſieur Candor
Étoient couſins-germains : va le trouver, ma fille;
Candor eſt honnête-homme, il aime ſa famille.

ROSINE.

Je n'oſerois.

GENNEVOTE.

Il ſera le premier....

ROSINE.

Monſieur Candor a l'ame bienfaiſante,
Tout le Village aime à le publier;
Mais ſi nous lui diſions que je ſuis ſa parente;
Il pourroit s'en humilier.

GENNEVOTE.

Eh! oui, la vanité ſouvent trouve ſon compte
Dans des ſecours auxquels on n'eſt pas obligé;
Mais quand dans l'indigence un parent eſt plongé,
C'eſt un créancier qui fait honte.
D'ailleurs, tu ſais bien qu'un procès

Pendant toute leur vie a déſuni leurs peres.

ROSINE.

Faut-il qu'à de vils intérêts,
Plutôt qu'à leur amour, on diſtingue des freres!

GENNEVOTE.

Les haines ſont héréditaires.

ROSINE.

Mais de votre côté n'eſt-il pas un moyen
De vous procurer plus d'aiſance?
Il reſte quelques fonds.

GENNEVOTE.

Un douaire eſt un bien
Que je pourrois réclamer, je le penſe;
Mais ceux à qui l'on doit ſeroient fruſtrés alors;
Je prendrois ſur leur exiſtence.
C'eſt en vain que la loi juſtifieroit mes torts:
Pourrois-je me nourrir de leur propre ſubſtance?
Mes droits nuiroient aux leurs... ah! je les cede tous;
Et le bonheur de ſatisfaire
A la mémoire d'un époux,
Vaut beaucoup mieux que mon doüaire.

SCENE III.

GENNEVOTE, ROSINE, RUSTAUT, *& une partie des Moiſſonneurs.*

RUSTAUT, *aux Moiſſonneurs.*

ALlons, allons, courage;
A l'ouvrage, à l'ouvrage,

CHŒUR *des Moiſſonneurs.*

A l'ouvrage, à l'ouvrage.

GENNEVOTE.

Tandis que tu vas à l'ouvrage,
Je vais arranger le ménage.

CHŒUR.

A l'ouvrage, à l'ouvrage.

(Les Moiſſonneurs ſe préparent à travailler ; Gennevote & Roſine rentrent leurs uſtenſiles dans la cabane.)

RUSTAUT, *à un jeune Moiſſonneur.*

Jeune homme, il faut dans ton printems
Acquitter le tribut de tes forces nouvelles.

(A un Vieillard.)

Et toi, dont la foibleſſe eſt l'effet de tes ans ;
Fais des liens pour les javelles.
Je ne vois pas encor tous nos *Seyeux* *.
Toujours en retard on demeure.
Je vais rabattre un quart de jour à ceux
Qui n'arriveront qu'après l'heure.

ROSINE.

Ma mere, on vient de toutes parts :
Chacun eſt au travail : je pars.

RUSTAUT, *au milieu des Moiſſonneurs.*

Je n'ai pas encor tout mon monde.
Où ſont ces Champenois que j'avois arrêtés ?
A dormir ſeroient-ils reſtés ?
Sans ceſſe il faut que je faſſe ma ronde.

---

* *Seyeux* eſt un terme uſité dans les Provinces & dans les environs de Paris, pour déſigner les gens qui coupent les bleds.

SCENE IV.

CANDOR, *ſuivi du reſte des Moiſſonneurs*, RUSTAUT.

CANDOR.

Les voici, mon ami Ruſtaut;
Tu te fâches toujours trop tôt.
On n'excite au travail qu'en offrant des amorces :
La rudeſſe en doit détourner.
Ces gens viennent de loin : pour leur donner des forces,
Je les ai fait bien déjeûner.

RUSTAUT.

Et qu'ils travaillent donc.

CANDOR.

Là, c'eſt ce qu'ils vont faire;
Ta dureté dément ton caractere :
Je te connois humain ; mais ton air eſt groſſier;
Etant auſſi bon-homme, il eſt bien ſingulier
Que tu ſois ſans ceſſe en colere.

RUSTAUT.

Mais ce n'eſt que pour votre bien.
Il m'eſt fort aiſé de me taire :
Puiſque vous le voulez, je ne dirai plus rien.
(*Il va au fond du théâtre avec les Moiſſonneurs ; & les diſperſe de côté & d'autre.*)

CANDOR.

(*Pendant l'Ariette ſuivante, les Moiſſonneurs coupent les bleds dans le fond du théâtre ; Roſine les ſuit & glane.*)

ARIETTE.

Heureux qui ſans ſoins, ſans affaires,
Peut cultiver ſes champs en paix !
Le plus ſimple toît de ſes peres
Vaut mieux que l'éclat des Palais.
Ma terre rend avec uſure
Tous les préſens que je lui fais ;
Et j'obſerve que la nature
N'eſt qu'un échange de bienfaits.
Que les Grands près de nous ſe rendent,
Qu'ils viennent prendre une leçon.
Ils perdent les biens qu'ils répandent,
L'ingratitude eſt leur moiſſon.
Heureux qui ſans ſoins, ſans affaires, &c.

RUSTAUT, *à Roſine.*

Que fait donc là cette petite fille ?
Retirez-vous.

ROSINE.

Mais...

RUSTAUT.

Mais cela babille.
Je m'embarraſſe peu de votre air chiffonné.
Vous perdez avec moi vos mines gracieuſes.
Attendez qu'on ait moiſſonné ;
Imitez les autres glaneuſes.

ROSINE, *laiſſant tomber les épis qui ſont dans ſon tablier.*

Monſieur, ne grondez pas ſi fort.
Tenez, je vous rends tout, ſi je vous ai fait tort.

CANDOR, *bas à Ruſtaut.*

Pourquoi la chagriner ? Elle eſt jolie & ſage.
Elle eſt dans le beſoin. Je ne ſais rien de pis
Que de mortifier les gens que l'on ſoulage.

Laiſſe tomber beaucoup d'épis,
Pour qu'elle en glane davantage.

(*Pendant ce tems, Roſine eſſuie avec ſon tablier de petites larmes qui coulent de ſes yeux.*)

RUSTAUT.

Hon! vous êtes trop bon.

CANDOR.

Tais-toi.
On s'enrichit de ce qu'on donne;
Le malheur eſt ſacré pour moi.
Ramaſſe ces épis; fais ce que je t'ordonne.

RUSTAUT, *en remettant dans le tablier de Roſine les épis qu'elle a laiſſé tomber.*

Prenez donc tout le champ, puiſque Monſieur le veut.

ROSINE.

J'en uſerai d'une façon prudente.

CANDOR, *à part.*

Sa douceur me touche & m'émeut.
Elle eſt vraiment intéreſſante.

SCENE V.

DOLIVAL, CANDOR.

DOLIVAL.

HE! bon jour, mon cher oncle.

CANDOR.

Ah! Dolival, c'eſt-toi.
Je ne t'attendois pas, mon ami; je te voi
De bien bonne heure cette année.

DOLIVAL.

DOLIVAL.

Je me ſuis dérobé pour faire une tournée.
Il faut bien que Paris ſe paſſe un peu de moi.
Mais je ne ſerai pas longtems ici, je croi.
(*Regardant de côté & d'autre avec inquiétude, mais ſans affectation.*)
Certaine affaire ... il faut qu'elle ſoit terminée...
J'ai toujours pour la chaſſe une ardeur effrénée.
Mon oncle, les perdreaux ſont-ils déjà bien forts?

CANDOR.

La plaine n'eſt pas découverte,
Et j'en reſpecte les tréſors :
Aucun plaiſir ne peut en compenſer la perte.

DOLIVAL.

Tout en courant la poſte, obſervant le pays,
(C'eſt à quoi je prends toujours garde)
Je n'ai pas découvert une ſeule perdrix :
Il ne s'eſt pas offert à mes yeux un ſeul garde.

CANDOR.

Mes gardes ſont mes habitans.

DOLIVAL.

Ah! mon pauvre oncle, je parie
Qu'à braconner la terre, ils paſſent tout leur tems.

CANDOR.

Cela ſe peut; mais ma table eſt ſervie.

DOLIVAL.

Mais vous n'avez donc pas le plaiſir de tuer?

CANDOR.

Quel eſt ce plaiſir-là?

DOLIVAL.

C'eſt le ſeul dans la vie
Pour un chaſſeur adroit qui ſait l'effectuer.

ARIETTE.

Je vais toujours en plaine
Avec une douzaine
De beaux & bons fusils :
Pour que mes faits éclatent,
Vingt valets me rabâtent
Le gibier du pays.
En l'air, sur votre tête :
A vous, le coup du Roi.
Pan, pan, le coup du Roi.
Il court : arrête, arrête.
Brillant, Diane, à moi.
Une caille ; elle est morte.
Un levreau ; pan, à bas.
Un faisan ; pan, apporte.
Pan, pan, à chaque pas.
Apporte, apporte, apporte.
Pendant un jour entier,
(Quel plaisir que la chasse !)
J'abbats & je terrasse
Cent pieces de gibier.
Un Faisan, vingt perdreaux,
Six lapreaux,
Dix levreaux.
Une caille ; elle est morte :
Apporte, apporte, apporte.
Pendant un jour entier, &c.

CANDOR.

Mon cher neveu, je te plains & je t'aime ;
Mais j'ai pitié de tes plaisirs.

Plus délicat que toi, je jouis de moi-même.
Le calme de mes jours vaut mieux que tes desirs.

DOLIVAL.

Mais, mais enfin quand on s'ennuie....
Mon cher oncle, avez-vous de la société?

CANDOR, *montrant ses moissonneurs.*

Mon ami, la voilà.

DOLIVAL.

Mais, mais en vérité
Cela fait bonne compagnie!

CANDOR.

Oui, très-bonne, & j'en fais grand cas.
Nous devons notre vie aux efforts de leurs bras.
Cette espece que tu méprises,
Est victime des gens qui ne servent à rien.
Quand vous avez au jeu perdu tout votre bien;
Vous les pressurez tous pour payer vos sottises.
Les excès où vous vous plongez
Ferment vos cœurs, les endurcissent.
Les oisifs sont heureux, les travailleurs gémissent.
Ils font valoir vos biens, & vous les engagez:
Vous les ruinez tous, quand vous vous dérangez.
Vos dépenses les appauvrissent:
Ils cultivent la terre, & vous la surchargez.

DOLIVAL, *à part.*

Mon oncle a de vieux préjugés.
(*Haut.*)
Comme vous voilà fait, mon oncle! La décence
Veut un habillement conforme à la naissance;
On vous prendroit pour un fermier.

CANDOR.

J'ai l'honneur d'en être un, je fais valoir ma ferme,

Et je me livre tout entier
Aux détails infinis que cet emploi renferme.
Je tire vanité de l'habit du métier.

DOLIVAL.

Mais l'étoffe pourroit en être moins groſſiere.

CANDOR.

C'eſt bon pour le ſoleil, la pluie & la pouſſiere.

DOLIVAL.

Vous êtes preſque mis comme vos habitans.

CANDOR.

Eh ! mais ſans doute. Il n'eſt pas néceſſaire
Qu'un Seigneur qui n'eſt qu'un bon pere,
Soit plus paré que ſes enfans.

DOLIVAL.

Votre maiſon a l'air d'une caſerne :
Comment ! depuis un an, vous n'avez rien changé !
Je vous l'ai dit cent fois ; vous êtes mal logé.
Oh ! c'eſt un ſoin qui me concerne.
Je veux vous amener l'Architecte que j'ai :
Il ſçaura lui donner un petit air moderne.

CANDOR.

Un Architecte fait aux anciens bâtimens
Ce qu'un Docteur en Médecine
Fait aux foibles tempéramens.
A force d'y toucher, il hâte leur ruine.
Si j'avois avec moi grand nombre de valets,
Si j'étois grand Seigneur, ou ſi j'étois né Prince,
On me ſauroit bon gré d'élever des Palais,
Pour faire circuler l'argent dans ma Province.
Mon cher neveu, je veux que ma maiſon
De ſimple & modeſte apparence

Annonce, aux yeux de la raiſon,
Plus de commodité que de magnificence.
Pour y bien recevoir mes amis, mes égaux;
Je veux, comme mon cœur, qu'elle ſoit à l'antique.
La gaieté, le bonheur ſont ſous un toît ruſtique.
Ils s'égarent dans des châteaux.

DOLIVAL.

Mon oncle, cependant ſi vous vouliez compren-
dre....

CANDOR.

Mon tems eſt précieux; je le perds à t'entendre;
Et mes momens ſeront mieux employés ailleurs.
Prends mes furets: je te ferai conduire
Sur tous les terriers les meilleurs.
Les lapins mangent tout, tâche de les détruire;
Moi je vais retourner avec nos Moiſſonneurs.

DOLIVAL, *appercevant Roſine qui glane.*

La voilà, la voilà; c'eſt elle...
Je ſuis dans un raviſſement...
Plus que jamais...

CANDOR.

Hem! que dis-tu? Comment?

DOLIVAL.

La Chaſſe...

CANDOR.

Cours où le plaiſir t'appelle.

DOLIVAL.

Vous êtes à préſent dans de grands embarras;
Je vais de mon côté...

CANDOR.

Soit. Comme tu voudras.

DOLIVAL.

Abordons-la, tandis que rien ne m'en empêche.

(Il joint Rosine, & ramasse des épis qu'il lui présente. Rosine s'éloigne de lui avec précipitation ; Dolival la suit.

SCENE VI.

CANDOR, LE VIEILLARD, RUSTAUT.

CANDOR, *à part.*

IL ne s'occupera que de frivolités...

(Il apperçoit le bon Vieillard Guillot qui puise de l'eau à la fontaine pour se désalterer.)

Arrêtez, bon-homme, arrêtez ;
Qu'allez-vous boire ?

LE VIEILLARD.

De l'iau fraîche,
Tout sortant de sa source, & c'est un vrai régal.
Quoi ! Vous me l'ôtez ?

CANDOR.

Oui ; vous êtes tout en nâge,
Accablé de fatigue, & surtout à votre âge,
La fraîcheur de cette eau peut vous faire du mal.

LE VIEILLARD.

Ah ! Monseigneur ; qu'vous avais l'ame bonne !
Vous daignais vers le pauvre adresser un regard.

CANDOR.

Holà ! Ruſtaut, approche & donne
De mon vin à ce bon Vieillard.

LE VIEILLARD.

Ah ! Monſeigneur ; ça ne peut pas ſe croire.
Quoi ! vous ne comptez pas mes pauvres jours pour rien ?
Vot' bonté me fait plus de bien,
Que le vin qu'ous me faites boire.

CANDOR.

Le ſoleil darde ici trop fort, mon cher Ruſtaut :
Conduis nos Moiſſonneurs au bas de la montagne,
Où l'ombre encor s'étend ſur la campagne.

RUSTAUT.

C'eſt bien dit ; nous aurons moins chaud.

CANDOR.

Attends, attends ; je vais les conduire moi-même.

LE VIEILLARD.

Queu bon Seigneur ! le ciel nous l'a donné.

CANDOR.

Pendant ce tems, ordonne leur dîné.
Ah ! ces pauvres gens, je les aime ;
Je veux manger ſans façon avec eux.
Ce repas-là ſera joyeux,
Et nous ſerons entre nous autres.
Si mon neveu ſe croit trop grand Seigneur ;
Et ſe refuſe le bonheur
D'être aujourd'hui des nôtres,
Tu le feras ſervir ſéparément,
Il s'ennuira ſeul noblement.
Écoute, écoute encor : Gennevote & Roſine

Avec grand ſoin cachent ce qu'elles ſont.
L'eſtime générale eſt le bien qu'elles ont;
Mais c'eſt le ſeul. Leur état me chagrine.
Tâche de démêler leur ſecret.

RUSTAUT.

J'imagine
Que vous voulez devenir leur ſoutien.
C'eſt bien fait; je ſuis bon, & ne m'oppoſe à rien.
Obliger n'eſt jamais une dépenſe folle.
J'ai du plaiſir, quand vous faites du bien;
Je ſuis brutal, quand on vous vole. (*Il ſort.*)

SCENE VII.

CANDOR, *aux Moiſſonneurs.*

ARIETTE.

ENFANS, laiſſez votre ouvrage;
Venez près de ces côteaux
Pour moiſſonner à l'ombrage
Que répandent ces ormeaux.
Je remplis les loix certaines
Que mon cœur ſait m'enſeigner.
Quand vous vous donnez des peines,
Je dois vous en épargner.

Venez, venez près des côteaux, &c.

Conſervez-vous pour me plaire...
Votre bonheur eſt le mien;
J'en ſuis le dépoſitaire,
Et c'eſt veiller ſur mon bien.

Venez, venez; &c.

[*Les Moiſſonneurs viennent à la voix de Candor; il les emmene pour travailler de l'autre côté de la montagne.*]

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUO.

ROSINE.

AH! laiſſez-moi, de grace,
Je n'en ai pas le tems,
Je n'en ai pas le tems.
Les filles du village
Avant moi vont glaner.
Ah! laiſſez-moi, de grace,
Je n'en ai pas le tems.

DOLIVAL.

Reſtez, reſtez de grace.
Vous devez être laſſe.
Cauſons quelques inſtans.
Ce n'eſt pas à votre âge
Qu'on s'occupe à glaner;
Vous pouvez moiſſonner.
Reſtez, reſtez, de grace,
Vous devez être laſſe,
Cauſons quelques inſtans.

DOLIVAL, *l'arrêtant.*

Votre obſtination eſt vaine;
Vous reſterez.

ROSINE.

Quand je vous dis
Que vous me faites de la peine;
Laiſſez-moi m'en aller.

DOLIVAL.

Je vous chéris.

ROSINE.

Tant pis ;
Voyez, quand vous m'aurez fait perdre ma journée,
En ſerez-vous plus avancé ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Quand de la moiſſon le tems ſera paſſé,
Me rendrez-vous mon profit de l'année ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Serez-vous bien plus heureux,
Lorſque je paſſerai ma vie à ne rien faire ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Pour moi c'eſt tout le contraire :
L'oiſiveté rendroit tous mes jours ennuyeux.

ARIETTE.

Pendant toute la ſemaine
Je me donne de la peine ;
J'en goûte mieux le repos.
Quand arrive le Dimanche,
Une gaieté vive & franche
Me fait oublier mes maux.
Je mets mon cors, je me lace,

Je me pare de bleuets ;
En danſant je me délaſſe,
Et je ris les jours d'après.

DOLIVAL.

Je ſoutiens que le ſort ne vous a pas fait naître
Pour conſumer vos jours à travailler ainſi.

ROSINE.

Eh ! bien ; moi je vous dis que ſi.
Je le ſais mieux que vous, peut-être.
Adieu, Monſieur.

DOLIVAL.

Pourquoi cette rigueur ?
Par quel entêtement voulez-vous vous ſouſtraire
Aux offres que vous fait mon cœur ?

ROSINE.

Votre cœur ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Mais moi, je n'en ai point affaire.

DOLIVAL.

Je ſuis neveu du bon Monſieur Candor.

ROSINE.

Je le ſais bien.

DOLIVAL.

Il vous aime.

ROSINE, *à part.*

Il nous aime !
S'il étoit vrai !

DOLIVAL.

Moi, beaucoup plus encor;
Et je ſuis un autre lui-même.
Oui, j'aurai ſoin de votre ſort.
Venez ... comment! vous êtes défiante?

ROSINE.

Maman dit que c'eſt le plus ſûr.

DOLIVAL.

Il faut qu'apparemment vous ayez un cœur dur.
Vous craignez le plaiſir d'être reconnoiſſante.

ROSINE.

Ma mere aſſurément me juſtifieroit bien.
Ce qu'elle fait pour moi me rend heureuſe:
Ma tendreſſe jamais ne ſe dément en rien,
Et ſi je vous devois, j'en deviendrois honteuſe.

DOLIVAL, *avec empreſſement.*

Ma chere enfant, vous avez tort.

ROSINE.

Permettez-moi d'aller chercher ma mere.
Elle eſt déja ſur l'âge, & c'eſt avec effort
Qu'elle prend une peine à ſa ſanté contraire.
Moi je ſuis jeune aſſez pour travailler encor.
Réſervez-lui le bien que vous voulez me faire.

DOLIVAL.

Cela ne ſe peut pas.

ROSINE.

Je comprends, pour le coup.
Vous n'avez pas pitié des vieilles.

DOLIVAL.

Pas beaucoup.

SCENE II.

ROSINE, DOLIVAL, GENNEVOTE.

ROSINE, *à Gennevote.*

VOus venez à propos, maman, prenez ma place.
De ce Monſieur la bonté m'embarraſſe.
C'eſt un bien honnête-homme au-moins, ce Monſieur-là.
On en trouve pourtant beaucoup de cette ſorte,
Et la compaſſion le porte
A ſecourir la jeuneſſe.

GENNEVOTE.

Oui-dà!
Et la vieilleſſe?

ROSINE, *en rentrant dans la cabane.*

Il vous dira cela.

SCENE III.

GENNEVOTE, DOLIVAL.

DOLIVAL.

JE fais le plus grand cas de votre connoiſſance,
Ma bonne, je vous vois avec un vrai plaiſir.

GENNEVOTE.

Eh! qui peut, s'il vous plait, vous donner ce deſir?
Ce n'eſt pas ma magnificence.

DOLIVAL.

Je ſuis touché de voir votre malheur:
Je veux que vous ſoyez contente.

GENNEVOTE, *à part.*

Je l'ai toujours penſé, c'eſt un franc ſéducteur.
(*Haut.*)
Cette promeſſe ſurprenante...
Par-où puis-je la mériter?

DOLIVAL.

Comment donc! vous avez une fille charmante.

GENNEVOTE.

Ah! votre compliment doit beaucoup me flater.

DOLIVAL.

AIR.

Que Roſine eſt touchante & belle !
Elle plaît ſans le rechercher.
La nature y ſonge pour elle,
Et défend à l'art d'y toucher.
Sa figure douce & naïve
Eſt ſemblable à la fleur des champs,
Qui, ſans ſoins, ſans qu'on la cultive,
Naît de l'haleine du printems.
Mais pour plaire encor davantage,
Il faudroit qu'elle eût un amant.
L'amour eſt le fard de ſon âge ;
Et l'on s'embellit en aimant.
L'amour eſt le zéphir des belles :
Les belles ſont autant de fleurs ;
Il les careſſe avec ſes aîles,
Pour faire naître leurs couleurs.

GENNEVOTE.

La morale eſt aſſez gentille !
Elle tend à former le cœur !
Et ſi j'y conſentois, vous me feriez l'honneur
D'être le zéphir de ma fille ?

DOLIVAL.

Pouvez-vous, ſans verſer des pleurs ;
Voir les travaux flétrir ſes attraits enchanteurs
Pour ſoulager un peu votre indigence ;
Et bravant du ſoleil les brûlantes ardeurs,
Tirer avec effort ſa foible ſubſiſtance
Des épis que les Moiſſonneurs
Laiſſent tomber par négligence ?

GENNEVOTE.

Pour d'autres ce n'eſt rien ; pour nous c'eſt abondance.

DOLIVAL.

Sans s'expoſer aux ſoupçons, aux mépris,
Roſine, j'en ſuis ſûr, trouveroit dans Paris
Les reſſources les plus honnêtes.

GENNEVOTE, *ironiquement.*

Les connoiſſez-vous bien ?

DOLIVAL.

Sitôt qu'on la verroit,
Ses charmes tourneroient les têtes.

GENNEVOTE.

Peut-être en même tems la ſienne tourneroit.

DOLIVAL.

Eh ! non, ma bonne, non : Paris eſt une Ville
Où la vertu trouve plus d'un aſyle.
Soyez sûre que j'ai raiſon.
Roſine avec honneur vivroit dans la maiſon
De quelque Dame reſpectable.

GENNEVOTE.

Vous voulez dire ſecourable.

DOLIVAL.

Elle ne manqueroit de rien.

GENNEVOTE.

Elle regretteroit alors ſa pauvre mere.
Mon bonheur lui tient lieu de bien ;
Ce fut dans tous les tems ſon premier néceſſaire.

DOLIVAL.

Elle ſe feroit une loi

De

De vous tirer de l'indigence.

GENNEVOTE.

Je ne la verrois pas, Monsieur, & sa présence
Est le plus grand secours pour moi.

DOLIVAL.

Elle seroit heureuse & respectable;
On lui trouveroit un parti.

GENNEVOTE.

Ce n'est pas le mot véritable.

DOLIVAL.

Et quel est-il donc?

GENNEVOTE.

Le voici.
On lui proposeroit de lui faire un parti.
Dans un état obscur, Rosine a l'ame haute;
Et je lui dis souvent, comme une vérité,
Qu'on supporte la pauvreté
Bien plus aisément qu'une faute.
J'aime bien mieux la voir regagner la maison;
Chantant gaiement une chanson,
Et portant lestement sur sa tête une gerbe,
Que de la voir parée, à sa confusion,
D'un assortiment cher & d'un habit superbe.
Son éclat troubleroit notre douce union.
Un argent mal acquis est toujours un mécompte.
Rosine est assez riche avec un bon renom.
J'aime mieux pour secours ses peines que sa honte.

(Elle rentre dans la cabane.)

SCENE IV.

DOLIVAL *interdit.*

PEUT-on penſer ſi bien dans un état ſi bas !
Parbleu ! ces femmes-là m'étonnent....
D'honneur, je ne les conçois pas...
Voyons ... ſans qu'elles me ſoupçonnent...
On ne peut les ſéduire ; il faut donc les gagner.
Oui : je ne veux rien épargner.

SCENE V.

DOLIVAL, RUSTAUT.

DOLIVAL, *appellant Ruſtaut qui traverſe le théâtre.*

RUSTAUT, Ruſtaut, écoute ; arrête.

RUSTAUT.

Non, bien-tôt pour nos gens c'eſt l'heure du diner;
Et je vais voir ſi l'on s'apprête ...

DOLIVAL.

Je ne veux qu'un moment, tu peux me le donner :
Voilà quatre louis pour arrêter ta courſe.

RUSTAUT.

Pour qui ?

DOLIVAL.

Pour toi. Prends encor cette bourſe.

RUSTAUT.

Pour qui ?

DOLIVAL.

Pour Gennevote & Roſine.

RUSTAUT.

Ah ! tant mieux.

DOLIVAL.

On dit que leur état eſt vraiment malheureux,
Qu'elles ont beſoin de reſſource.

RUSTAUT.

Ah ! que j'ai de plaiſir à vous voir vertueux,
Et prompt à ſoulager les gens dans la détreſſe !
Vous tenez de votre oncle.

DOLIVAL.

Oui, beaucoup.

RUSTAUT.

Mais pourquoi
Me donner de l'argent à moi ?
Je n'en ai pas beſoin.

DOLIVAL.

C'eſt pour qu'avec adreſſe,..

RUSTAUT.

Plait-il ?

DOLIVAL.

Tu diſes en douceur...
Qu'à leur deſtin on s'intéreſſe.

RUSTAUT.

Vous plairez bien à l'oncle, en agiſſant ainſi !

DOLIVAL.

Madame Gennevote eſt un peu trop ſévere.

RUSTAUT.

Elle a bien du mérite, & monſieur la révere.

DOLIVAL.

Et Roſine?

RUSTAUT.

Monſieur l'eſtime fort auſſi.
Il la diſtingue, il la préfere
A toutes les filles d'ici.

DOLIVAL.

J'entends, j'entends... il la préfere.

RUSTAUT.

Lorſque je dis qu'il la trouve à ſon gré,
Je n'entends point y mettre de myſtere.

DOLIVAL, *à part.*

Ah! mon pauvre oncle!... A ſon âge on préfere;
Mais au mien on eſt préféré.

RUSTAUT.

Mais Monſieur....

DOLIVAL.

C'eſt aſſez. Obſervateur fidele
Et de leurs actions & de tous leurs diſcours,
Il faut m'en rendre compte; & cela tous les jours.
Mes libéralités égaleront ton zéle.
N'en dis rien à mon oncle.

RUSTAUT.

Oh! non.

SCENE VI.

RUSTAUT, *ſeul.*

JE me défie un peu de ſon intention.
J'appartiens à ſon oncle, & le devoir m'engage
A l'informer de ma commiſſion;
Je ne veux point jouer un vilain perſonnage,
Quoique cela ſoit fort commun.
On n'eſt libéral, à ſon âge,
Que pour faire piece à quelqu'un.

ARIETTE.

Argent, argent, maître du monde,
Tu regnes ſur tous les états;
Tous les jours, en faiſant ta ronde,
Tu fais faire bien des faux-pas.
A nos devoirs tu mets un terme;
La vertu, loin de tes attraits,
Qui ſur ſes jambes ſe croit ferme,
S'y tient bien mal, quand tu parois.
Argent, argent, &c.

SCENE VII.

CANDOR, RUSTAUT.

CANDOR.

EH bien! as-tu quelque choſe à m'apprendre?

RUSTAUT.

Oui, vraiment: votre cher neveu
Vous reſſemble; il a le cœur tendre:
Dès qu'on nomme Roſine, on le voit tout en feu.
Et ce qui va plus vous ſurprendre,
C'eſt que de ſon argent il fait un bon emploi.

CANDOR.

Comment?

RUSTAUT.

Il m'a donné quatre louis pour moi;
Et cette bourſe pour Roſine.

CANDOR.

Ah!

RUSTAUT.

Vous voyez que c'eſt montrer
Son intention clandeſtine.

CANDOR, *d'un air impoſant.*

Il ne t'appartient pas d'oſer la pénétrer.
(*A part.*)
Mon neveu l'aimeroit?.. Oui; la ſaiſon derniere,
J'ai remarqué...

RUSTAUT.

Vous voyez clairement..

CANDOR.

(*A part.*) (*Haut.*)
Nous ſaurons ... Obéis, très-ponctuellement;
Mais le malheur rend l'ame fiere.
Roſine eſt dans le cas. Garde-toi de ternir
Le bien qu'on t'a chargé de faire.
Il faut exécuter ces ordres de maniere
Qu'elle ne ſache pas d'où cela peut venir.

RUSTAUT.

J'entends.

CANDOR.

T'a-t-on parlé de Gennevote?

RUSTAUT.

Oui, oui; la Couſine Gérard,
La Commere Nicole, & puis Jeanne Marote
Avec la femme à Mathurin Trinquart;
Je les vois là-bas qui moiſſonnent.

CANDOR.

Je voudrois les interroger.

RUSTAUT.

Elles cherchent toujours ceux qui les queſtionnent.

CANDOR.

Nos gens doivent avoir grand beſoin de manger;
Va les chercher.

RUSTAUT.

Je vais répondre à votre attente,
Car je me ſens preſſé d'une faim dévorante.

*

SCENE VIII.

CANDOR, TROIS COMMERES.

CANDOR.

BONNES femmes, venez à moi ;
J'ai des queſtions à vous faire.

LA TRINQUART.

Ah ! tant mieux, Monſeigneur ; j'n'aimons pas à nous taire.

NICOLE.

Quand je parlons, j'ſavons toujours pourquoi.

MAROTE.

Le pourquoi n'eſt pas néceſſaire.

LA TRINQUART.

Mais apparemment, ma Commere,
Je parlons pour notre plaiſir.

CANDOR.

Sur un fait, il faut m'éclaircir.

LA TRINQUART.

Bon Dieu ! oui, Monſeigneur ; j'ons l'âge.
J'ons vû trent'-neuf moiſſons ; j'avons eu tout le tems
D'examiner tout le village.
Je ſavons les tenans & les aboutiſſans.

NICOLE.

Oui, je vous dirons bien qu'la fille à Mathurine
S'laiſſe engeoler par le fils à Piar'-Jean.

MAROTE.

Bon chien chaſſe de race : & n'ſavais-vous pas bian
Que de peur d'en manquer, la petite Claudine
A trois amoureux.

LA TRINQUART.

Oui !

NICOLE.

Comment donc ! ma couſine,
Vous l'ignoriais ? Mais d'où venais-vous donc ?

MAROTE.

Et la femme à Jacques Cardon
Trouve notre meunier homme de bonne mine.

LA TRINQUART.

Et la meuniere en donne à moudre à ſon mari ;
J'allons vous raconter ſes tours.

MAROTE.

J'en ons ben ri.

NICOLE.

Pour tromper, celle-là rafine.

CANDOR.

Mais à la fin on ſe taira.
Et peut-être qu'on m'apprendra...

MAROTE.

Quoi, Monſeigneur ?

CANDOR.

Ce qu'eſt Gennevote, & Roſine.

LA TRINQUART.

Oui, oui ; j'allons vous dire ça.

MAROTE.

Gennevote eſt brave femme.

NICOLE.

Point de malice dans l'ame.

LA TRINQUART.

Mais on fait ce qu'on en contoit.

CANDOR.

Voyons.

MAROTE.

Monſeigneur, elle étoit
Au tems jadis une Dame.

NICOLE.

Oui, vraiment, une Madame.

LA TRINQUART.

Bonne femme.

NICOLE.

Brave femme.

LA TRINQUART.

Quand j'allions à l'école enſemble...

CANDOR.

Allons au fait.
Parlez, parlez, Dame Marote.

MAROTE.

Eh bien! la pauvre Gennevote
Mangea ſon pain blanc le premier;
Alle portoit un grand panier,
Rubans, robe de ſoie & mantelet.

Enſemble.

NICOLE.

Qu'importe?

LA TRINQUART.

Qu'importe?

MAROTE.

Mais aujourd'hui, pour ſon malheur,

C'eſt un habit de laine qu'elle porte.

LA TRINQUART.

V'là ç'que c'eſt d'avoir un bon cœur.

CANDOR.

Connoiſſez-vous ſa famille ?

NICOLE.

Oui, Monſeigneur, elle eſt fille.

MAROTE.

Elle eſt femme.

LA TRINQUART.

Veuve.

NICOLE.

Non.

Vous n'ſçavais pas la raiſon.

MAROTE.

La raiſon ?.. Mieux que vous, peut-être.
Un biau Monſieur de Mélincour.

(*Candor paroît frappé du nom de Melincour.*)

Un jour,
Avec li, la fit diſparoître.

Enſemble.

Vous voyais qu'alle eſt femme.

NICOLE.

Vous voyais qu'alle eſt fille.

LA TRINQUART.

Vous voyez qu'alle eſt veuve.

MAROTE.

Eh ! non, non, non.

LA TRINQUART & NICOLE.

Si, ſi.

MAROTE.

Partant, Monſeigneur, on devine

Que ſon compagnon ſi joli...

NICOLE.

Li fit un préſent de Roſine,

LA TRINQUART.

Pour qu'all' ſe ſouvienne de li,

CANDOR.

Ah ! me voilà bien éclairci !
C'en eſt aſſez : au lieu de me tirer de peine...
Ah ! voici nos Seyeux que Ruſtaut me ramene...

SCENE IX.

RUSTAUT, LES MOISSONNEURS, CANDOR, LES COMMERES.

CANDOR.

ALLONS, mes chers enfans, venez m'environner ;
C'eſt votre ami qui vous raſſemble :
L'heure vous appelle au dîner ;
Nous allons tous manger enſemble,
Pour travailler de meilleur cœur,
Reprenez des forces nouvelles ;
(*A Ruſtaut.*)
Mets la nappe ſur ces javelles.
Voilà la table du bonheur,
Je ne vois point Roſine.

MAROTE.

Elle n'eſt que glaneuſe,
Pourquoi mangeroit-elle ?

LA TRINQUART.

Alle ne gagne rien.

CANDOR.

Elle en eſt plus à plaindre.

NICOLE.

Alle n'a pas de bien
Alle n'en fait pas moins la glorieuſe.

SCENE X.

DOLIVAL, GENNEVOTE, ROSINE, RUSTAUT, *les Moiſſonneurs & les Commeres.*

DOLIVAL, *tirant Roſine par le bras à la porte de la chaumiere.*

ROSINE ne veut pas venir,
Mon oncle.

ROSINE.

Eh bien ! voulez-vous donc finir ?

CANDOR.

Venez, venez, Roſine.

ROSINE.

Oh ! je ſuis trop honteuſe.

CANDOR.

Gennevote, venez auſſi.

GENNEVOTE.

Monſeigneur, excuſez : nous ſommes bien ici.

CANDOR.

Je vous l'ordonne ; allons.

GENNEVOTE.

C'eſt par obéiſſance.

CANDOR.

A mes côtez, placez-vous toutes deux.

ROSINE.

Ah! Monſeigneur...

DOLIVAL.

Ayez plus d'aſſurance.

NICOLE.

J'allons faire un diner joyeux.

(Les Moiſſonneurs s'aſſeyent ſur des gerbes.)

CANDOR, *à Dolival qui veut s'aſſeoir à côte de Roſine; il lui indique une place plus éloignée.*

Paſſe là.

MAROTE *fait remarquer à une des Commeres, que Candor a fait aſſeoir Roſine auprès de lui.*

Que dis-tu de cette préférence?

CHŒUR *des Moiſſonneurs & des Moiſſonneuſes.*

Ah! queu régal!
Notre bon Maître
Veut bien paroître
Notre égal.

(Pendant ce chœur on ſert à chacun un potager rempli de ſoupe avec un morceau de ſalé, du pain & du fromage.)

PIERRE.

Oh! tatigué, v'là de bian bonne ſoupe.

Le Pere TRINQUART.

Cela refait ſon homme.

JEROSME.

Un grand Docteur,
Qui ſait bien ce qu'il faut pour réjouir le cœur,

Dit qu'après le potage, on doit, à pleine coupe,
Sabler un bon coup de vin pur.

GUILLOT.

Voir'ment, pour l'eſtomach, c'eſt un remede ſûr.

COLAS.

Ça chaſſe itou l'himeur melancolique.

CANDOR.

Il eſt aiſé de le mettre en pratique ;
Ruſtaut, ſers chacun à ſon gré.

LE Pere TRINQUART.

Aveins notre taſſe, ma femme.

NICOLE.

Tiens, la v'là.

JEROSME.

V'là la mienne itou.

RUSTAUT.

C'eſt un pot!

JEROSME.

Dame!
C'eſt-là ma taſſe, à moi, quand je ſuis alteré.

CANDOR.

Allons, Roſine, allons, ma bonne femme.

GENNEVOTE.

Nous ne buvons pas, Monſeigneur.

CANDOR.

A ma ſanté?

GENNEVOTE.

C'eſt de toute notre ame.

ROSINE.

Vous nous faites bien de l'honneur.

CANDOR.

AIR.

C'eſt en buvant qu'on ſe délaſſe.
Buvez à moi, je bois à vous.
Que nos cœurs, comme chaque taſſe,
Sans ceſſe ſe rapprochent tous.

CHŒUR *de Moiſſonneurs & Moiſſonneuſes.*

C'eſt en buvant qu'on ſe délaſſe.
Buvons, buvons, rien n'eſt ſi doux.
Que nos cœurs, comme chaque taſſe,
Sans ceſſe ſe rapprochent tous.

LA TRINQUART.

Regarde, Monſeigneur verſe à boire à Roſine.

MAROTE.

Elle eſt bienheureuſe.

NICOLE.

Bon! bon!
On a peut-être une raiſon.

LA TRINQUART.

Je n'en répondons pas.

MAROTE.

Tais-toi donc, ma couſine.

NICOLE.

Queu babillarde!

COLAS.

COLAS.

Mais paix donc.
Lorſque je bois, je n'aime pas qu'on cauſe.

Le Pere TRINQUART.

La ſoif eſt une belle choſe.

DOLIVAL.

Allons, Roſine, une chanſon.

ROSINE.

Je n'en ſais point.

LA TRINQUART.

Dis-en toi, ma Commere.

MAROTE.

Eh! mais, tredame! pourquoi non,
A Monſeigneur ſi ça peut plaire?

NICOLE.

Monſeigneur chantera le r'flin.

CANDOR.

Oui, oui, oui.

LA TRINQUART.

Mettons-nous en train.

MAROTE.

O le bon tems que la moiſſon!
On eſt enſemble ſans façon.
Auprès de nos jeunes fillettes
On voit toujours quelques garçons,
Qui guettent ſous les collerettes,
Et pis qui contont leurs raiſons.
O le bon tems que la moiſſon!
On eſt enſemble ſans façon.

Le ſoir, on s'en va dans la grange,
Les gerbes y ſont à foiſon;
Tandis que chacun les arrange,
Pierrot s'arrange avec Liſon.
O le bon tems que la moiſſon! &c.

Jérôme apporte une galette
Avec un morceau de jambon.
Mais où fera-t-il la dinette?
C'eſt ſur les genoux de Suzon.
O le bon tems, &c.

Fillette novice ſoupire,
Elle n'en ſait pas la raiſon;
Mais l'amour, qui cherche à l'inſtruire,
Lui fait trouver un bon garçon.
O le bon tems, &c.

A ſa bonne femme Gertrude,
Charlot, déjà preſque barbon,
L'aimant toujours par habitude,
Fait préſent d'un petit poupon.
O le bon tems, &c.

DOLIVAL.

L'amour fait ſouvent qu'on oublie
Naiſſance, fortune & raiſon.
Avec une fille jolie,
Un Roi peut être à l'uniſſon.
O le bon tems, &c.

RUSTAUT.

Allons, l'heure annonce le terme
Où doit ceſſer votre repos.

Signalez-vous par des efforts nouveaux,
De crainte que le bled ſur la terre ne germe,
Mettez les gerbes en monceaux :
Dans les granges qu'on les enferme ;
Et que les meules de la ferme
Aux regards des paſſans atteſtent vos travaux.

CANDOR.

AIR.

Honneur, honneur
Au Moiſſonneur,
De l'indigence
Conſolateur ;
De l'abondance
Il eſt l'auteur.
Pour l'opulence,
Pour la Grandeur,
Point de bonheur,
Sans laboureur.
Honneur, honneur
Au Moiſſonneur.

Tous en s'en allant.

Honneur, honneur
Au Moiſſonneur.

(*Les Moiſſonneurs retournent à leur ouvrage. Doli-val fait ſemblant de ſuivre Candor ; il revient ſur les pas de Roſine & de Gennevote : il veut les aborder lorſqu'elles ſont prêtes à rentrer dans leur chaumiere. Gennevote fait rentrer Roſine, fait une grande révérence à Dolival, & ferme bruſquement ſa porte.*)

SCENE XI.

DOLIVAL, *seul.*

» Ses mépris irritent ma flamme ;*
» De mon projet je veux venir à bout ;
» Et je me détermine à tout,
» Pour enlever Rosine à cette étrange femme.

* Ces quatre vers marqués de guillemets se passent à la Représentation, mais il faut que l'Acteur y supplée par un mouvement de dépit, qui en fasse sentir l'équivalent.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

RUSTAUT *ſeul.*

Cette bourſe-là m'embarraſſe.
Je n'aime point l'argent, quand il n'eſt pas à moi.
Voyons ce qu'il faut que je faſſe
Pour m'acquitter de mon emploi.
Sans héſiter, dans cette bourſe
Remettons ces quatre louis :
Du malheur qu'on ſoulage augmentons la reſſource ;
Une bonne action doit ſe faire gratis.
Je les vois toutes deux ſortir de leur chaumiere ;
Il faudroit agir de maniere ....

SCENE II.

GENNEVOTE, ROSINE. RUSTAUT.

GENNEVOTE, *portant à ſon bras un grand panier rempli d'échevaux de fil.*

JE vais porter ce fil au Tiſſerand.

ROSINE.

Ma mere,
Laiſſez-moi le porter.

GENNEVOTE.

Il n'eſt pas néceſſaire.

ROSINE.

Cette charge eſt d'un trop grand poids.

GENNEVOTE.

Ce n'eſt que ma tâche d'un mois.

ROSINE.

Ce panier eſt trop lourd.

GENNEVOTE.

Non, non.

ROSINE. *Elle ôte le panier du bras de Gennevote, & le poſe ſur le banc.*

Laiſſez-moi faire.

GENNEVOTE, *avec un peu d'humeur.*

Non.

ROSINE.

Non! Si vous avez pour moi de l'amitié,
Vous n'en prendrez, au plus, que la moitié.
Ou ce ſoir, ou demain, je porterai le reſte.

(Elle ôte du panier, malgré Gennevote, une partie des écheveaux de fil, les poſe ſur le banc, & dit en la regardant avec amitié.)

Oui, la, la... fâchez-vous. Par quel deſtin funeſte
Rendez-vous votre état le plus dur des états ?
Vous abrégez vos jours. Vous ne m'aimez donc pas ?

GENNEVOTE, *encore avec un peu d'humeur.*

Eh ! la jeuneſſe a bien de l'avantage ...
Mais elle eſt expoſée à des dangers ...

ROSINE.

Comment ?

RUSTAUT, *derriere, guettant l'occaſion de placer la bourſe, ſans être apperçu.*

Si je pouvois tout doucement ...

GENNEVOTE, *ſe radouciſſant.*

Roſine, quand on a ton âge,
Ces dangers-là ſont un amant.
Je t'aime trop pour que tu me chagrines.
L'honneur, ô ma très-chere enfant !
Eſt un collier de perles fines,
Qu'il faut conſerver en entier :
Un ſeul grain détaché, le reſte ſe défile.
Retiens cette leçon utile :
Il ne faut jamais perdre un grain de ſon collier.

ROSINE.

Je ſuis sûre d'avoir toujours une ame honnête.

RUSTAUT.

Tandis qu'elles tournent la tête,

Mettons la bourſe à côté du panier.

(Il la poſe ſur le banc & dit à Dolival, qu'il rencontre au fond du Theâtre ;)

J'ai gliſſé votre argent.....

DOLIVAL.

Écoute.

(Il le tire à part, pour lui parler en particulier.)

ROSINE.

Sur ma conduite auriez-vous quelque doute ?

GENNEVOTE.

Non, & je crois que ton cœur libre encor
Du moindre attachement n'a pas les apparences :
Mais parle vrai ; dis-moi ce que tu penſes
Du neveu de Monſieur Candor.

ROSINE.

Rien du tout, ſoyez-en certaine ;
Je n'ai pas ſeulement ſur lui jetté les yeux.

GENNEVOTE.

Ma chere Roſine, tant mieux.

ARIETTE.

Prends-y bien garde,
Crains un amant.
Qu'on le regarde
Un ſeul moment.
On ſe hazarde.
Prends-y bien garde,
Crains un amant.
Quand on l'écoute,
Cher il en coûte :
L'amour ſurprend.
Et oui, ſans doute
Le cœur ſe rend.

Prends-y bien garde, &c.

On te dira :
Belle Roſine...
On s'écriera :
Elle eſt divine.
Pour mieux trahir,
L'Amant eſt tendre ;
Loin de l'entendre,
Il faut le fuir.
Prends-y bien garde, &c.

(*Sur la fin de cette Ariette, Dolival s'approche tout doucement pour écouter ce que diſent Gennevote & Roſine.*)

ROSINE.

Ah ! n'appréhendez rien ... Vous devez me connoître.

GENNEVOTE.

Oui, tandis que je vais ailleurs,
Va rejoindre nos Moiſſonneurs.

ROSINE.

Oui, vous avez raiſon, & bien-tôt j'y vais être.

GENNEVOTE.

Mais comme je ſerai longtems dehors peut-être,
Et que tu reviendras sûrement avant moi,
Prends la clé.

ROSINE.

Oui, ma mere.

(*Pendant que Gennevote cherche la clé dans ſa poche, Dolival a le tems de faire ſon* à parte.)

DOLIVAL.

Quoi !
Roſine reviendra chez elle avant ſa mere !
Prévenons-la ; ne faiſons point de bruit,
Et gliſſons-nous dans la chaumiere,

Duſſé-je, pour l'attendre, être juſqu'à la nuit.

(Il entre furtivement dans la cabane.)

GENNEVOTE.

Mets ordre à tout, & fais en ſorte
Qu'on n'entre point dans la maiſon.

ROSINE.

Oui, c'eſt bien mon intention :
Commençons par fermer la porte.

(Pendant que Roſine ferme la porte à double tour, ſans ſoupçonner que Dolival eſt entré dans la maiſon, Gennevote qui va reprendre ſon panier, apperçoit la bourſe ſur le banc.)

GENNEVOTE.

Ah! ma fille, qu'eſt-ce que c'eſt...
Que je trouve là?

ROSINE.

Quoi?

GENNEVOTE.

Viens voir; c'eſt une bourſe.

ROSINE.

Ciel! elle eſt pleine d'or.

GENNEVOTE.

C'eſt ce qui me paroît.
Cet or là dans nos mains ne vient pas à ſa ſource.

ROSINE.

On s'eſt aſſis ſur notre banc.
C'eſt quelqu'un qui l'aura laiſſée.

GENNEVOTE.

Comme toi, j'en ai la penſée.

ROSINE.

Quel bonheur!

GENNEVOTE.

Oui ; rendons-la.

ROSINE.

Sur le champ.

GENNEVOTE.

Oui, ſans doute.

ROSINE.

Il faut qu'on l'affiche
Aux portes du Château ; cela, ſans héſiter.
Cette bourſe appartient à quelqu'homme bien riche.

GENNEVOTE.

Et qui par conſéquent doit bien la regretter.
Le devoir le plus néceſſaire
Eſt d'aller remettre cet or
Dans les mains de Monſieur Candor :
C'eſt toi que j'en charge.

ROSINE.

Ah ! ma mere,
Je n'oſerai pas.

GENNEVOTE.

Pourquoi donc ?
Il eſt ſi doux, ſi bienfaiſant, ſi bon !

ROSINE.

Je le ſais, & je le révere.
Maman, j'irai, ſi vous voulez.
Mais lorſque je le vois, tous mes ſens ſont troublés :
Je n'ai pas la moindre aſſurance.

GENNEVOTE.

Va, va, ce trouble-là tient encore à l'enfance ;
Mais Candor eſt ami de la ſimplicité,
Et ton air de timidité
Lui plaira plus que trop de confiance.

SCÈNE III.

ROSINE, *seule.*

NON, je ne puis soutenir sa préſence ;
Mon embarras, mon trouble, ma rougeur....
Un ſentiment plus fort que la reconnoiſſance
Répand le trouble dans mon cœur.

ARIETTE.

Candor eſt bienfaiſant ;
Mais ſa douceur extrême
Le rend plus impoſant.
Je ſais que chacun l'aime ;
Il eſt la bonté même ;
Qui le voit eſt content.
Je le ſais, & pourtant
Je ne ſuis plus la même ;
Auſſi-tôt qu'il m'entend,
Je tremble, & cependant,
Si tout le monde l'aime,
Je crois l'aimer autant.

SCÈNE IV.

LE VIEILLARD GUILLOT, ROSINE.

LE VIEILLARD.

JE ne ſais pas pourquoi Monſieur Ruſtaut m'oblige
De quitter le travail, & me fait le paiement
De ma journée. Un pareil traitement
Et me mortifie & m'afflige.
J'ons ſoixante & dix ans, il eſt vrai, bien ſonnés.
Eſt-ce être vieux, quand on ſe porte
Comme un charme? J'avons une ſanté plus forte
Que ces Godelureaux minces & bien tournés.

ROSINE.

Vous, en ces lieux, que le hazard attire;
N'avez-vous pas entendu dire
Qu'une bourſe eût été perdue ici?

LE VIEILLARD.

Qui? nous?

ROSINE.

Oui,

LE VIEILLARD.

Je n'en ſavons rien.

ROSINE.

En voilà pourtant une
Que ma mere a trouvée.

LE VIEILLARD.

Eh ! bien, tant mieux pour vous.

ROSINE.

C'eſt un bonheur & non une fortune :
Remettez cette bourſe à notre bon Seigneur.
Tout le village vous eſtime ;
On ſait combien vous reſpectez l'honneur ;
Ma confiance en vous eſt juſte & légitime.

LE VIEILLARD,

Quoique pauvre, il eſt vrai, j'avons des ſentimens :
L'honneur eſt chez les pauvres gens.
(*A Roſine.*)
Mais rendez ce dépôt vous-même.

ROSINE.

Je vous prie....
Faites-moi ce plaiſir.

LE VIEILLARD.

Eh ! bien, ma chere amie,
Votre confiance aura lieu ;
Je rendrons votre bourſe, & même toute pleine.

ROSINE.

Mon cher Guillot, je n'en ſuis pas en peine ;
Voilà Monſieur Candor. Adieu.
(*Elle ſort.*)

SCÈNE V.

CANDOR, LE VIEILLARD.

CANDOR, *à part.*

Tous les propos de ces Commeres
Me donnent des soupçons sans m'assurer de rien;
Mais avec Gennevote un moment d'entretien
Me donneroit des notions plus claires.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur, j'avons commission
De vous dire qu'on viant de trouver une bourse.

CANDOR.

Qui?

LE VIEILLARD.

Rosine & sa mère.

CANDOR.

Et la réclame-t-on?

LE VIEILLARD.

Non, Monseigneur.

CANDOR.

Tant mieux, & c'est une ressource
Qu'elles feront bien de garder.
Personne ne viendra la leur redemander.

LE VIEILLARD.

Mais alle m'a chargé.....

CANDOR.

Guillot, va la lui rendre.
Fais ce que je te dis.

LE VIEILLARD.

Vous me faites comprendre...
Mais....

CANDOR.

Va donc, finis tes propos.

LE VIEILLARD.

Oh! c'eſt lui, c'eſt lui-même; il n'en fait jamais d'autre.

CANDOR.

Laiſſe-moi; j'ai beſoin d'un moment de repos.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur, vous procurais le nôtre;
Il ſeroit inhumain d'interrompre le vôtre.
(*A part, en s'en allant.*)
Un tel ſecours leur vient fort à propos.

SCENE VI.

CANDOR, *ſeul.*

ARIETTE.

DEPUIS que le jour nous éclaire,
Mon corps eſt dans l'activité.
C'eſt un travail ſi ſalutaire,
Qui fait ma force & ma ſanté.
Le ſommeil affermit la trame
Des jours qui nous ſont préparés.
Quand on a la paix dans ſon ame,
Les ſens ſont bientôt reparés.

Sur ce gazon, près de cette fontaine,
Le ſommeil va me rafraîchir.
Qui n'a jamais connu le travail & la peine,
N'a jamais goûté le plaiſir.

(*Il s'endort ſur le gazon.*)

SCENE

SCÈNE VII.

CANDOR *endormi*; ROSINE, *avec un faiſceau d'épis ſur ſa tête.*

ROSINE.

ARIETTE.

MA démarche eſt légère,
Je rapporte chez nous
De quoi nourrir ma mère,
Et ce poids eſt bien doux.
Pour moi c'eſt une fête;
Ma peine eſt un bonheur:
Le poids eſt ſur ma tête,
Le plaiſir dans mon cœur.

Que vois-je? Ici Monſieur Candor repoſe;
Reſpectons ſon ſommeil. Hélas! ſi j'étois cauſe....
Son repos précieux eſt pour nous un préſent.
C'eſt un bien qui nous intéreſſe.
Puiſſe un calme ſi doux, toujours le délaſſant,
Etendre ſa carriere à l'extréme vieilleſſe.
Le pauvre n'a d'autre richeſſe
Que les jours prolongés de l'homme bienfaiſant.

ARIETTE.

O toi que le hameau révere,
O toi, notre vrai défenſeur,
Notre ami, notre tendre père!
Tu repoſes avec douceur.
Ton ſommeil facile,
Sous un ciel d'azur,
D'une ame tranquille
Peint le ſouffle pur.
Tes vœux préſervent de l'orage
Nos vendanges & nos moiſſons;
On connoît l'aſyle du ſage,
A la paix dont nous jouiſſons.

Je vais prêter l'oreille ... ;
Doucement il ſommeille;
Je crains qu'il ne s'éveille:
Le jour a trop d'éclat.
Paix, plaçons cette branche.
Oui, qui, le jour a trop d'éclat.
Encore cette branche,
Et vers lui qu'elle panche.
Mais s'il ſe réveille....
Paix, c'eſt à merveille;
Ah! comme mon cœur bat!

(Elle place autour de Candor les branches qu'elle a coupées.)

Voyons s'il peut en tirer avantage.
Le ſoleil eſt dans ſa hauteur,
Et ſes rayons, par-deſſus ce feuillage,
Tombent à plomb ſur ſon viſage:
Je vais en modérer l'ardeur.

(Elle détache ſon mouchoir de col & l'étend ſur les yeux de Candor.)

CANDOR, *en dormant.*

Roſine, Roſine!

ROSINE.

Il me nomme.
Ah! je l'ai réveillé.

(Elle ſe ſauve, & va ſe cacher contre la porte de la chaumière, en avançant la tête de tems en tems, pour voir ſi Candor n'eſt pas fâché qu'on ait interrompu ſon ſommeil.)

CANDOR *ſe leve ſur ſon ſéant.*

Je ne ſais pas quel bruit
M'eſt venu tirer de mon ſomme.

ROSINE.

Il eſt fâché.

CANDOR.

J'aurois moins dormi cette nuit;
On m'a rendu ſervice.

ROSINE.

Ah! que j'en ſuis émue!

CANDOR.

Je rêvois, je sentois mon ame suspendue
Entre les restes du sommeil,
Et l'instant qui touche au réveil ;
Rosine s'offroit à ma vue.
Je distinguois les sons de sa voix ingénue.
Je n'éprouvai jamais un sentiment pareil.
Quel est ce voile ?... J'examine....
Je ne me trompe pas... quel seroit son dessein ?
C'est celui dont se sert la modeste Rosine,
Pour dérober aux yeux la blancheur de son sein.
Mon songe n'est donc pas une illusion pure.
Cherchons & découvrons quelle est cette avenure.

ROSINE.

Il approche, rentrons.

(*Rosine, ouvrant la porte, apperçoit Dolival, & fuit toute effrayée.*)

Ciel ! un homme chez nous !

DOLIVAL.

Rosine, pourquoi fuyez-vous ?

CANDOR.

Que vois-je ? ô funeste lumiere !
Dolival imprudent caché dans la chaumière !..
(*Elle revient tremblante.*)

ROSINE.

Ah ! Monsieur !... Monseigneur !...

(*Elle court, toute épouvantée, à l'autre coin du Théâtre. Candor la suit. Dolival qui poursuit toujours Rosine, apperçoit Candor qui a le dos tourné, & rebrousse chemin.*)

SCÈNE VIII.

CANDOR, ROSINE.

CANDOR, *ramenant Rosine.*

VOus voilà hors d'haleine.

ROSINE.

Un Monsieur me poursuit... J'ai peur.

CANDOR.

Il seroit affligé de causer votre peine.
C'est mon neveu.

ROSINE.

C'est pour cela
Qu'il devroit de son oncle imiter la conduite.
Nous n'avons rien à nous dire ; voilà
Pour quel sujet j'ai pris la fuite.

CANDOR.

Je suis sûr que, sans votre aveu,
Il étoit dans votre cabane.

ROSINE.

Pourroit-on croire?... ô Ciel !

CANDOR.

Je le condamne.
(*À part.*) Le seul coupable est mon neveu.

CANDOR.

Ce voile eſt-il à vous ? Parlez.

ROSINE.

Je vous conjure
De m'excuſer, ſi j'ai troublé votre ſommeil.
Ah ! ce n'étoit, je vous le jure,
Que pour vous garantir des ardeurs du ſoleil.
Rendez-le moi.

CANDOR.

Le voilà ; mais, ma fille,
Quel intérêt (parlez de bonne-foi,)
Comme ſi vous étiez de ma propre famille,
Vous engageoit à prendre autant de ſoin de moi ?

ROSINE.

Eh ! quelle ame aſſez dure, aſſez dénaturée,
Ne prendroit pas à vous le plus tendre intérêt ?
Vous êtes révéré de toute la Contrée,
Dès que nous vous voyons, notre bonheur paroît.
Tous vos diſcours ne tendent qu'à nous plaire ;
Nos cœurs n'en perdent jamais rien :
Vous ne parlez que pour dire du bien,
Vous n'agiſſez que pour en faire.
Quand vous êtes heureux, nous ſommes tous contens.
Vos yeux nous ſervent de préſage ;
Nous conſultons votre viſage,
Comme on regarde au Ciel pour prévoir le beau tems.

CANDOR.

Je ſuis touché de voir qu'on m'aime.

ROSINE.

On vous aime comme soi-même.

CANDOR.

Je jouis de ce sentiment.

(Il lui prend la main.)

Ah ! Rosine. *(A part.)* Qu'allois-je faire ?

ROSINE.

Ah ! Monseigneur !..

CANDOR.

En ce moment,
Rosine, je suis un bon pere
Qui prend la main de son enfant.

ROSINE.

C'est à moi de baiser la vôtre.

CANDOR.

Arrêtez ; mais soyez plus sincere qu'une autre,
Confiez-moi qui vous êtes.

ROSINE.

Je suis....
La fille à Gennevote.

CANDOR.

Et qu'est-elle elle-même ?
Je veux la servir ; je le puis.

ROSINE, *vivement.*

Ce seroit un service extrême
Que vous me rendriez.

CANDOR.

Mais que fait-elle enfin ?

ROSINE.

Ce que je fais... elle vous aime.

CANDOR.

Pourquoi donc me fuit-elle, & quel eſt ſon deſſein?
Depuis un an je ſuis Seigneur de ce village :
Elle n'eſt point venue avec les habitans
Quand ils m'ont rendu leur hommage.
Je ne la vois jamais : qui la rend ſi ſauvage?

ROSINE.

Elle reſpecte votre tems.
De vous à nous la diſtance eſt ſi grande!..
On a peur de vous détourner.
S'il falloit obtenir de vous quelque demande,
On craindroit moins de vous importuner.

DUO.

CANDOR.

A vous je m'intéreſſe,
Ce ſentiment eſt doux;
Sa vertu, ſa jeuneſſe...
Je prendrai ſoin de vous.

Je ſerai votre guide.
Eh bien, Roſine? eh bien?
[*Il lui prend la main avec affection.*]
Soyez donc moins timide.
Je ſuis votre ſoutien.

A vous je m'intéreſſe, &c.

ROSINE.

Ah! nous vous aimons tous,
A vous on s'intéreſſe;
Le reſpect, la tendreſſe,
Tous nos cœurs ſont à vous.

Son regard m'intimide.
Eh bien!
(*Elle le regarde avec intérêt & modeſtie.*)
Soyez notre ſoutien,
Notre eſpoir, notre guide.

Ah! nous vous aimons tous, &c.

ROSINE.

Voilà ma mère; elle marche avec peine:
Permettez, pour que je l'amene,
Que j'aille lui donner le bras.

CANDOR.

Non, non; je vais moi-même au-devant de ſes pas.

SCENE IX.

GENNEVOTE, CANDOR, ROSINE.

CANDOR.

MA pauvre Gennevote, allons, ma bonne mere,
Vous paroissez bien lasse ; il faudroit vous asseoir.

ROSINE.

Elle se tue aussi du matin jusqu'au soir :
Que ne me laisse-t-elle faire ?

GENNEVOTE.

C'est vous, notre bon Maître ! Ah ! mon cœur est content.
Permettez donc que je vous remercie
De toutes vos bontés pour cette chere enfant.

CANDOR.

Je veux, pour travailler au bonheur de sa vie,
Vous parler en particulier.

GENNEVOTE.

Tiens, Rosine, prends ce panier.

ROSINE, *à sa mere.*

J'y vais mettre ce fil, & le porter moi-même.

CANDOR.

Allons : placez-vous là, ma bonne : je vous aime.

SCENE X.

CANDOR, GENNEVOTE, DOLIVAL.

(Pendant que Candor fait asseoir Gennevote; & se met à côté d'elle:)

DOLIVAL, *au fond du Théâtre, à un de ses gens:*

FORT bien; Rosine a pris ce chemin détourné;
Cours, fais exécuter l'ordre que j'ai donné.
Mais la prudence est ici nécessaire;
Ne précipitez rien, & guettez le moment...
(Il se retire.)

SCENE XI.

CANDOR, GENNEVOTE.

CANDOR, *à Gennevote.*

PArlez-moi sans déguisement;
Je sais tout.

GENNEVOTE.

Quoi?

CANDOR.

Soyez sincere.
Melincour...

GENNEVOTE.

Etoit mon époux...
Rosine étoit sa fille.... Elle a perdu sa mere;

CANDOR.

Elle l'a retrouvée en vous;

GENNEVOTE.

J'ai rempli ce devoir bien doux ; mais néceſſaire ;
Ses parens durs & fiers ont voulu l'abaiſſer.
Ils ont eu honte d'une fille
De qui la pauvreté ſembloit les offenſer ;
Elle a ceſſé d'être de leur famille.

CANDOR.

Comment ! Loin de s'intéreſſer...

GENNEVOTE.

Ah ! quelle difference ! un cœur tendre & ſenſible...
Un cœur comme le vôtre...

CANDOR.

O ciel ! eſt-il poſſible ?
Le riche pour parent méconnoit l'indigent,
Et quand ſon fol orgueil achete à prix d'argent
Des titres faux, & des parens poſtiches,
Ceux qu'il a délaiſſés, en murmurent tout bas.

GENNEVOTE.

Eh ! ce ſont eux qui, dans ce cas,
Doivent rougir d'avoir des parens riches.

CANDOR.

Roſine leur eût fait honneur,
Au lieu de leur être importune.

GENNEVOTE.

Roſine m'a ſuivie au ſein de l'infortune,
Dans mes chagrins cuiſans elle a fait mon bonheur.

CANDOR.

Mais Melincour étoit le neveu de mon pere.

GENNEVOTE.

Je le ſais bien, Monſieur.

CANDOR.

A quelle intention
M'avez-vous donc fait un myſtere
De votre ſituation ?

GENNEVOTE, *timidement.*

Monſieur, j'ai cru le devoir faire.
J'ai ſu qu'un long procès vous avoit déſunis.
Ces débats d'intérêts, quand même ils ſont finis,
Conſervent encore une chaîne,
Et nourriſſent longtems les germes de la haine.

CANDOR, *ſe levant.*

Voilà le triſte fruit des procès de parens.

GENNEVOTE.

Des cœurs nobles & hauts qui ſont dans la miſere,
Imaginent toujours d'autres expédiens
Que d'aller mendier le bien qu'on peut leur faire.
Ah ! des ſecours forcés ſont bien humilians !

CANDOR.

Vous avez mal connu mon caractere.
Je veux, en la dotant, lui donner un époux.

GENNEVOTE.

Monſieur, nous vous pourrions attirer des reproches,
En recevant tant de bienfaits de vous,
Vous avez des parens moins éloignés que nous.

CANDOR.

Les plus infortunés ſont toujours les plus proches.

GENNEVOTE.

Mon cœur eſt pénétré de tous vos ſentimens.

Cette chere Roſine ; eh bien ! je vous la rends.
La ſéparation me paroîtra cruelle ;
Mais volontiers, je me ſacrifierai.
Vous la rendrez heureuſe ; alors je le ſerai.

CANDOR.

Non, non ; vous vivrez avec elle.
Je conçois un projet, & je l'établirai.
Mon neveu...je le vois...éloignez-vous, de grace ;
Je veux ſonder ſon cœur, ſavoir ce qui s'y paſſe.
Amenez-moi Roſine ; alors je vous dirai...

(Il reconduit Gennevote en lui parlant bas.)

SCENE XII.

DOLIVAL, *ſeul.*

L'Entreprise eſt hardie ; il faut payer d'audace...
Tandis qu'on va ſaiſir l'occaſion,
Je reſte ici pour ôter tout ſoupçon.

SCÈNE XIII.

CANDOR, DOLIVAL.

CANDOR.

COMMENT ! tu n'es pas à la chasse ?

DOLIVAL.

Bon ! Vous n'avez qu'un chien, que voulez-vous qu'on fasse ?

CANDOR.

Causer avec Rosine est un plaisir plus grand.

DOLIVAL.

Rosine !

CANDOR.

Tu fais l'ignorant ;
Je t'ai vû sortir de chez elle.

DOLIVAL.

Il est vrai que tantôt, par la chaleur cruelle ;
Consumé, lassé, désœuvré,
J'ai vû cette cabane ouverte,
Je l'ai trouvé totalement déserte ;
Sans conséquence alors j'y suis entré.
Voilà tout.

CANDOR.

Voilà tout, & pour qui pouvoit être
Une bourse remise à Rustaut ?

DOLIVAL, *à part.*

Ah ! le traître !

DOLIVAL.

Mon cher oncle, tenez, voici la vérité :
Roſine & Gennevote... oui... je vous le confeſſe.
J'ai ſçu qu'elles étoient dans la néceſſité.
Je ſuis le Chevalier des Femmes qu'on délaiſſe.
Sans me nommer, ſans me commettre en rien ;
J'ai voulu leur faire du bien,
Comme vous faites, vous, ſans que cela paroiſſe.

CANDOR.

Le motif ſeroit beau ; mais ce n'eſt pas cela.
Roſine te fuyoit, & tu l'as pourſuivie ;
Allons, tu l'aimes ?

DOLIVAL.

Mais, oui-dà.
Je ſuis jeune, elle eſt fort jolie.
A la campagne, il faut bien s'amuſer ;
C'eſt un moment de fantaiſie,
Que mon âge fait excuſer.
Bon ! Je n'y penſe plus. Elle fait la ſévere ;
Sans relâche obſédée ; & par qui ? Par ſa mere.

CANDOR.

Toutes les deux pourront s'humaniſer ;
Loin de blâmer ton feu, je veux l'autoriſer.
Et j'emploirai pour toi mon éloquence.

DOLIVAL.

Vous auriez cette complaiſance ?
Vous pourriez me ſervir ?

CANDOR.

Je m'y crois obligé.
Si tu peux être corrigé,
Mon ami, ce ſera par un penchant honnête.
Il formera ton cœur, il mûrira ta tête.

Je le ſais. J'en ai fait l'expérience, moi.
A peu de choſe près, j'étois, dans ma jeuneſſe,
Auſſi ridicule que toi.
Un amour délicat me tint lieu de ſageſſe,
Me fit de mes erreurs reconnoître le faux,
Et j'eus honte de mes défauts,
En n'en trouvant aucun dans ma Maitreſſe.

DOLIVAL.

Vous eûtes-là, mon oncle, un joli Précepteur.

CANDOR.

On devient honnête-homme en épurant ſon cœur.

ARIETTE.

On ſe rend eſtimable,
Lorſque l'on aime bien;
Et pour paroître aimable,
On ne néglige rien.
Du choix qu'on a ſu faire,
Dépend le caractere.
On cherche à ſe régler
Sur ce modele même.
Pour plaire à ce qu'on aime,
On veut lui reſſembler.

DOLIVAL.

Voilà comme je penſe.

CANDOR.

Il faut donc y ſouſcrire.
Roſine te convient, tu ſeras ſon époux.

DOLIVAL.

Moi, mon cher oncle!... y ſongez-vous?

CANDOR.

CANDOR.

Je la dote... Pourquoi sourire ?

DOLIVAL.

Comment ?...

CANDOR.

Rosine est sage, on doit la respecter

DOLIVAL.

Mais dans le monde, il faut représenter...

CANDOR.

Quelquefois la noblesse habite une cabane.

DOLIVAL.

Rosine?..

CANDOR.

N'est point paysane;
Elle est fille de Melincour.

DOLIVAL.

Que m'apprenez-vous ? je respire,
Je puis enfin avouer mon amour...
Oui, l'unique bien où j'aspire...

CANDOR.

Tu seras son époux, te dis-je.

DOLIVAL.

Dès ce jour.
(*A part.*) Mais j'ai fait une étourderie.
Je n'ai pas un instant à perdre.

CANDOR.

Où vas-tu donc ?

DOLIVAL.

Mon cher oncle, il y va du malheur de ma vie...
Laiſſez-moi prévenir....

CANDOR.

Mais il perd la raiſon.

SCÈNE XIV.

CANDOR, GENNEVOTE, DOLIVAL.

GENNEVOTE.

AU ſecours; ah! Monſieur! Roſine m'eſt ravie.

CANDOR.

Roſine! ô Ciel!

DOLIVAL.

Ne vous allarmez pas.

GENNEVOTE.

Ce ſont ſes cris qui m'en ont avertie.
J'ai vers elle auſſi-tôt précipité mes pas;
Dans l'inſtant, à mes yeux, on l'a fait diſparoître.

DOLIVAL.

Je cours...

CANDOR.

Demeure ici. (*à part.* Je ſoupçonne le traître.
Ruſtaut, Ruſtaut, accours avec nos Moiſſonneurs;
Roſine...

SCENE XV.

LE VIEILLARD, RUSTAUT, GENNEVOTE, CANDOR, DOLIVAL.

RUSTAUT.

MONSEIGNEUR, n'en soyez point en peine,
Nous l'avons délivrée, & l'on vous la ramène.

LE VIEILLARD, *à Gennevote.*

Bonne-femme, séchez vos pleurs.

GENNEVOTE.

Vous me rendez ma fille; ah! je vous dois la vie!

LE VIEILLARD.

Nous avons pris bien à propos
Tout au travers de la prairie.
J'ai saisi le premier la bride des chevaux.
Ils ont pensé me tuer, mais n'importe;
Du moins mon dernier jour étoit pour vous servir;
Tous nos gens m'ont prêté main-forte,
Et voilà cet enfant qu'on vouloit vous ravir.

SCENE XVI. & *derniere.*

Les Acteurs précédens ; ROSINE, *ramenée par les Moiſſonneurs.*

GENNEVOTE.

QUE ne vous dois-je point, ô Vieillard reſpectable !

ROSINE, *à Gennevotte.*

Roſine, grace à lui, ſe revoit dans vos bras.

CANDOR.

Je deſire, & je crains de trouver le coupable.

RUSTAUT.

Vous n'iriez pas bien loin ; je ne me trompe pas.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur, c'eſt, ne vous en déplaiſe,
Quelque ami de votre neveu ;
Car il avoit prêté ſa chaiſe.

CANDOR.

Monſieur, vous auriez pû ? . . .

DOLIVAL.

Je vous en fais l'aveu,
Roſine m'a tourné la tête.
L'abſence, ni Paris n'ont point éteint mon feu ;
J'ai pour elle avancé mon retour en ce lieu ;
Ses refus m'ont piqué ; plus elle étoit honnête,
Et plus à la ſéduire enfin j'ai perſiſté.
Je tirois mon eſpoir de ſon obſcurité,

Et j'ai cru qu'une payſane,
Paſſant dans l'abondance & dans l'oiſiveté,
Pourroit peut-être un jour oublier ſa cabane,
Et me remercier de ma témérité.

CANDOR.

Quoi ! malheureux ! vous avez l'inſolence
De choiſir ma maiſon, pour oſer, ſans pudeur,
Enfreindre le reſpect qu'on doit à l'innocence,
Et nous montrer l'effervescence
D'une tête perdue & d'un homme ſans cœur ?
Pour mon parent je vous renie.
J'abjure l'amitié qui m'avoit trop ſurpris.
Ces nœuds dont vous n'avez jamais connu le prix,
Votre cœur dégradé les rompt & me délie ;
Et le mien, qui toujours déteſta l'infamie.
Ne voit qu'un étranger dans une ame avilie,
Qui me force à changer ma tendreſſe en mépris.

DOLIVAL.

Votre indignation, mon oncle, eſt légitime !...
Je l'ai trop offenſée.... & je perds votre eſtime....
En lui donnant la main, je puis tout réparer.

CANDOR.

Sans ſon aveu, je ne peux l'eſpérer.

DOLIVAL, *à Roſine.*

Ce que j'ai fait, ne vient que d'un amour extrême.
Eſt-ce à Roſine à m'en punir ?

ROSINE, *en ſe jettant dans les bras de ſa mere.*

Maman, ſouffririez-vous ?.... Ah ! j'aime mieux mourir.

GENNEVOTE, *à Dolival.*

Quiconque offenſe ce qu'il aime,
Eſt indigne de l'obtenir.

ROSINE, *avec un tranſport de joie.*

Ah!

CANDOR.

Ce noble refus peint votre caractère.
(*A Roſine, après un tems.*)
Je connois bien quelqu'un qui ſent la même ardeur;
Et ſon amour reſpectueux, ſincère,
Ne ſeroit occupé que de votre bonheur:
Mais la crainte de vous déplaire
L'oblige à renfermer le ſecret dans ſon cœur.

ROSINE.

Ne m'enviez point la douceur
De paſſer, en ces lieux, mes jours avec ma mere.

CANDOR.

Autant qu'à vous elle m'eſt chere.
(*à Roſine, après un tems.*)
Vous me refuſez donc auſſi?

(*Roſine lève les yeux ſur Candor avec tendreſſe, & les baiſſe auſſi-tôt.*)

GENNEVOTE.

Quoi! vous, Monſieur?..

CANDOR.

Roſine, expliquez vous; que faut-il que j'eſpere?

ROSINE.

Monſeigneur....

GENNEVOTE, *à part.*

Seroit-il bien vrai?

DOLIVAL, *à part.*

Qu'entends-je ?

ROSINE.

Excuſez-moi... Je ſuis toute ſaiſie...

CANDOR.

Je vois que vous allez demander du délai.

ROSINE.

Voilà l'unique fois, de toute votre vie,
Que vous avez mal vû.

GENNEVOTE.

Tu dis la vérité.

DOLIVAL, *confus.*

Je ſuis puni, je l'ai bien mérité.

LE VIEILLARD.

Roſine n'a pas voulu prendre
La bourſe qu'en ſes mains j'étois chargé de rendre.
Qu'en veut-on faire ?

DOLIVAL.

Elle eſt pour toi.

(*Le Vieillard fait un mouvement de ſurpriſe. Dolival continue :*)

Je puis en diſpoſer, puiſqu'elle étoit à moi.

LE VIEILLARD.

Je vais en faire le partage.
Avec tous nos bons Moiſſonneurs.
De vous ôter Roſine, ils ont eu le courage ;
Ça fait que Monſeigneur la prend en mariage.
Des plaiſirs d'aujourd'hui vous faites les honneurs.

RUSTAUT.

Fort bien, fort bien ; c'eſt faire un bon uſage...

Ah le brave homme ! embraſſons-nous.
L'ami, nous aurons ſoin de vous.

DOLIVAL, *à Candor.*

Je vais, loin de vos yeux, mettre tout en pratique,
Pour réparer ma honte & mon erreur;
Et je ferai ſi bien que l'eſtime publique
Me rendra quelque jour mes droits ſur votre cœur.

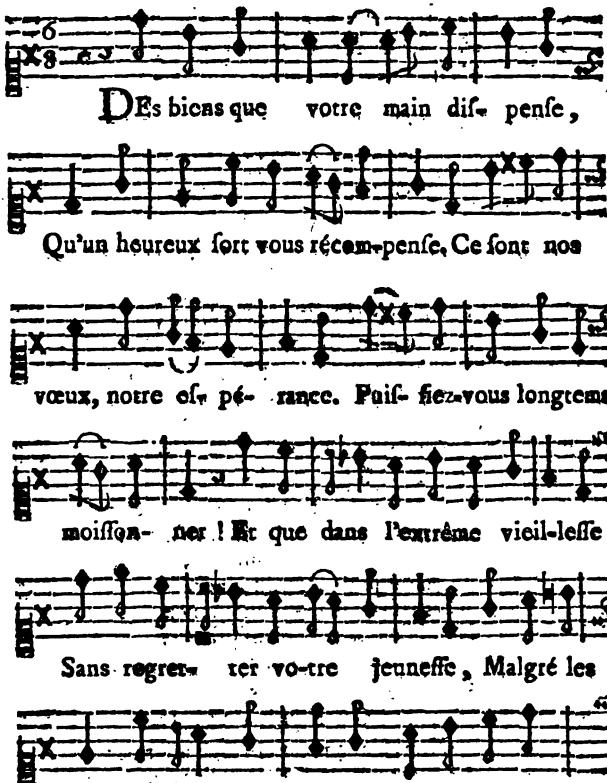
CANDOR, *à Dolival qui ſe retire.*

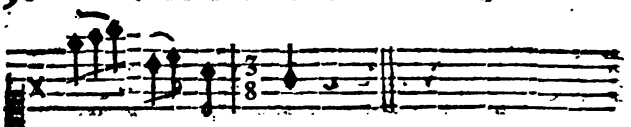
Tâche, tâche d'être plus ſage;
Et ſi dans la raiſon je te vois affermi,
(Tu n'es que mon neveu,) tu ſeras davantage;
Je ferai de toi mon ami.

(*Le Vieillard diſtribue l'argent de la bourſe à tous les Moiſſonneurs.*)

VAUDEVILLE.

RUSTAUT ET NICOLE.





(*Tous les Moiſſonneurs & Moiſſonneuſes chantent en chœur les vers ſuivans, qui ſervent de refrein au premier couplet :*)

Que la vieilleſſe
Encor vous laiſſe
Long-tems le plaiſir de glaner.

CANDOR.

En tout pays, chacun eſt frere ;
Et du plus au moins on differe.
Celui que le ſort nous préfere,
A le bonheur de moiſſonner.
Qu'il vive au ſein de l'abondance ;
On ſouffrira ſon opulence,
S'il peut à la foible indigence
Laiſſer quelque choſe à glaner.

ROSINE, *à Gennevote.*

Mon cœur jouit d'un bien ſuprême,
J'aime Candor, & Candor m'aime :
Il m'éleve juſqu'à lui-même ;
Je puis à préſent moiſſonner.
Mais jamais ma reconnoiſſance
N'oubliera que ſa bienfaiſance,
Quand nous étions dans l'indigence,
Ici m'a permis de glaner.

GENNEVOTE.

Nous n'avons point l'ame aſſervie :
Loin de nous la fraude & l'envie.
S'il eſt des fleurs dans notre vie,
On peut ici les moiſſonner.

Mais parmi le fracas des Villes,
Il eſt peu de plaiſirs tranquilles :
Dans ces champs ingrats & ſtériles,
On eſt trop heureux de glaner.

CANDOR.

Jadis le Parnaſſe fertile
Etoit une campagne utile ;
Dans ce tems un Auteur habile
Trouvoit toujours à moiſſonner.
Mais helas ! la race premiere
N'a rien laiſſé pour la derniere ;
Et quand on vient après Moliere,
Heureux qui peut encor glaner !

(Tous les Acteurs & les Moiſſonneurs chantent en chœur au Parterre, les deux vers ſuivans :)

Notre eſpérance la plus chere
Eſt de pouvoir encor glaner.

(Les Moiſſonneurs forment des danſes, préſentent des bouquets de Barbeaux & de Coquelicos à Candor, à Roſine & à Gennevote.)

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *les Moiſſonneurs*, Comédie, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 24 Janvier 1768.

MARIN.

CATALOGUE GÉNÉRAL DES THÉATRES.

Théâtre de M. de Voltaire, 5 vol. *in*-12,	15 l.
Œuvres de Piron, 3 vol. *in*-12, belles Fig.	9 l.
—— de Marivaux, 7. vol. *in*-12.	21 l.
—— de M. Pannard, en 4 vol. *in*-12,	12 l.
—— & Œuvres de Fagan, 4 vol. *in*-12,	10 l.
—— de Philippe Poiſſon, 2 vol. *in*-12,	5 l.
—— de Boindin, 2 vol. *in*-12,	5 l.
—— de M. Paliſſot, 3 vol. *in*-12,	7 l. 10 ſ.
—— de V***, *in*-12,	3 l.
—— de Madame de Graffigny, *in*-12,	3 l.
—— de la Noue, 1 vol. *in*-12,	3 l.
—— le Duché, ou Tragédies ſaintes, 1 vol. *in*-12.	3 l.
—— de l'Affichard, un vol. *in*-12,	2 l. 10 ſ.
—— d'un Inconnu, un vol. *in*-12,	2 l. 10 ſ.
—— de la Motte, un vol. *in*-12,	3 l.
—— de Delaunay, un vol. *in*-12,	3 l.
—— de Guyot de Merville, *in*-12, 3. vol.	7 l. 10 ſ.
—— de Colardeau, un vol.	3 l.
—— de M. Le Franc, 4 vol.	8 l.
—— des Boulevards, ou les Parades, 3 vol. *in*-12.	7 l. 10 ſ.
—— d'Apoſtolo-Zéno, traduit de l'Ital. 2 vol. *in*-12,	5 l.
—— Bourgeois, ou Recueil de Piéces Bourg. *in*-12.	3 l.
—— de la Grange, *in*-8,	3 l.
—— de Romagneſi & Riccoboni, un vol. *in*-8,	5 l.
—— d'Aviſſe, un vol. *in*-8,	4 l.
—— de Boiſſi, *in*-8, 9 vol. nouvelle édition,	36 l.
—— de Peſſelier, un vol. *in*-8,	5 l.
—— de Campagne, Recueil de Parades, *in*-8,	5 l.
—— de M Favart, avec figures & Muſique, 8 vol.	40 l.
—— de Vadé, avec les airs notés, 4 vol. *in*-8,	20 l.
—— d'anſeaume, 3 vol. in 8, avec les airs notés,	15 l.
—— de Poinſinet, 2 vol. *in* 8. Muſique,	10 l.
Nouveau Théâtre François & Italien, 8 vol. *in*-8,	40 l.
Supplément aux Théâtres Franç. & Ital. 6 vol. *in*-12,	15 l.
Ancien Théâtre de la Foire, 10 vol. *in*-12,	30 l.
Nouveau Théâtre de la Foire, 5 vol. *in*-8,	20 l.
Œuvres de P. Corneille, 10 vol. *in*-12,	20 l.
—— de T. Corneille, 9 vol. *in*-12,	18 l.
—— de Racine, 3 vol. *in*-12,	6 l. 15 ſ.
—— Les mêmes, *in*-4. 3 vol.	60 l.
—— Les mêmes, 3 vol. grand *in*-12, fig.	2 l.

—— de Crébillon, 3 vol. *in*-12,	6 l. 15 s.
—— de Champiſtron, 3 vol. *in*-12,	7 l. 10 s.
—— de Molier, 8 vol. *in*-12,	16 l.
—— de Renard, 4 vol. *in*-12,	9 l.
—— de Dancourt, douze vol.	24 l.
—— de la Grange-Chancel, 5 vol. *in*-12,	10 l.
—— de Deſtouches, 10 vol. *in*-12,	20 l.
—— de la Chauſſée, 5 vol. *in*-12,	12 l. 10 s.
—— de Baron, 3 vol. *in*-12,	6 l. 15 s.
—— de M. de Saint Foix, 4 vol. *in*-12,	10 l.
—— de Champmeſlé, 2 vol. *in*-12,	5 l.
—— de Pradon, 2 vol. *in*-12,	5 l.
—— de la Foſſe, 2 vol. *in*-12,	5 l.
—— de la Fond, un vol. *in*-12,	2 l. 10 s.
—— de Poiſſon, pere, 2 vol. *in*-12,	5 l.
—— de la Thuillerie, un vol. *in*-12,	2 l. 10 s.
—— de Greſſet, 2 vol. *in*-12,	5 l.
—— de Bourſaut, 3 vol. *in*-12,	9 l.
—— de le Grand, 4 vol. *in*-12, ſous preſſe,	12 l.
—— d'Auteroche, 3 vol. *in*-12, ſous preſſe,	9 l.
—— de Montfleury, 3 vol. *in*-12,	9 l.
—— de Quinault, 5 vol. *in*-12,	15 l.
—— de le Sage, 2 vol. *in*-12,	5 l.
—— de Dufreni, 4 vol. *in*-12,	12 l.
—— de Barbier, un vol. *in*-12,	2 l. 10 s.
—— d'Autereau, 4 vol. *in*-12,	10 l.
—— de l'Abbé Nadal, 3 vol. *in*-12,	7 l. 10 s.
—— de Dancher, 4 vol. *in*-8,	12 l.
—— de la Fontaine, 4 vol.	8 l.
—— de Brueys & Palaprat, 5 vol. *in*-12,	10 l.
—— de le Franc, 4 vol. *in*-12,	8 l.
—— de Rouſſeau, 5 vol. *in*-12,	10 l.

Théâtre François, ou Recueil des Piéces de l'ancien Théâtre, *in*-12, douze vol.	36 l.
Théâtre Italien de M. Ghérardi, 6 vol. *in*-12,	18 l.
Théâtre Italien, depuis ſon rétabliſſement, 10 vol. *in*-12,	25 l.
Les Parodies dudit Théâtre, 4 vol. *in*-12,	12 l.
Théâtre des Grecs, 6 vol. *in*-12,	18 l.
Œuvres de Plaute, 10 vol. *in*-12,	30 l.
Les Spectacles de Paris, ou les Calendriers Hiſtoriques & Chronologiques de tous les Théâtres, ſeize Parties; chaque Partie ſe vend ſéparément,	1 l. 4 s.

PIECES A ARIETTES ET VAUDEVILLES.

Acajou, Opera Comique.
Achille & Déidamie, Parod.
Amans de Village, Parodie.
Amans inquiets, Parodie.
Amans (les parfaits), Comédie.
Amans trompés, Opera Comique.
Amour au Village, Opera Com.
Amour impromptu, Parodie.
Amours Champêtres, Paſtorale.
Amours de Goneſſe.
Amours de Nanterre.
Amours Grenadiers, Opera Com.
Amours Grivois, Opera Comique.
Amours de Baſtien & Baſtienne.
Annette & Lubin, Comédie.
Aveugle de Palmyre.
Aveux indiſcrets, Comédie.
Bagarre, Opera Comique.
Baiocco, Parodie
Bal Bourgeois, Opera Comique.
Bal de Strasbourg, Opera Com.
Batelier de St. Cloud, Op. Com.
Bertholde à la Ville, avec les Ariet.
Blaiſe le Savetier, Opera Com.
Bohemienne, Opera Comique.
Bohemienne, Comédie.
Boulevards, Opera Comique.
Bouquet du Roi, Opera Comique.
Brioché, Parodie.
Cadi dupé, Opera Comique.
Calendriers des Vieillards, Op. C.
Carnaval d'Eté, Parodie.
Cendrillon, Opera Comique.
Chaſſeur (les deux), Comédie.
Chercheuſe d'Eſprit, Opera Com.
Chinois, Comédie.
Chinois poli en France, Parodie.
Clochette, Opera Comique.
Choix des Dieux.
Confidont heureux, Opera Com.
Coq du Village, Opera Comique.
Coquette ſans le ſçavoir, Op. C.
Coquette trompée, Comédie.
Coupe enchantée, Opera Comique.
Couſines (les deux), Comédie.
Cybele amoureuſe, Parodie.
Cythère aſſiégé, Opera Comique.
Départ de l'Opera Comique.
Dervis (le faux), Opera Comique.
Devin du Village, Opera.
Diable à quatre, Opera Comique.
Docteur Sangrado, Opera Com.
Dom Quichotte, Opera.
Ecole de la Jeuneſſe.
Enſorcelés, ou Jeannot & Jeann. C.
Eſope au Village, Opera Comique.
Fanfale, Parodie.
Fauſſe Aventuriére, Opera Com.
Fée Urgele.
Femmes, Comédie-Ballet.
Fête d'Amour, Comédie.
Fêtes de la Paix, Comédie.
Fêtes du Château.
Fêtes Pariſiennes, Comédie.
Fileuſe, Parodie.
Fille mal gardée, Parodie.
Filles, Opera Comique.
Follette ou l'Enfant gâté, Parodie.
Fortune au Village, Parodie.
Fra-Maçonnes, Opera Comique.
Gaulois, Parodie.
Georget & Georgette, Op. Com.
Gilles, garçon Peintre, Op. Com.
Guy de Chêne, Comédie.
Heureux Déguiſement, Op. Com.
Hippolite & Aricie, Parodie.
Jerôme & Fanchonnette, Parodie.
Jeunes mariés, Opera Comique.
Iſabelle & Gertrude.
Jumeaux, Parodie.
Il étoit tems, Parodie.
Impromptu des Harangeres. Op. C.
Impromptu du cœur, Opera Com.
Indes danſantes, Parodie.

Ile des Fous, Comédie.
Ile des Talens, Comédie.
Ivrogne corrigé, Opera Comique.
Magasin des Modernes, Op. Com.
Magie inutile, Opera Comique.
Maison (la petite), Parodie.
Maître d'Ecole, Opera Comique.
Maître de Musique.
Maître en Droit, Opera Comique.
Maréchal.
Mariage par escalade, Opera Com.
Mauvais Plaisant, Opera Comique.
Mazet, Comédie.
Medecin d'Amour, Opera Com.
Médée & Jason, Parodie.
Milicien, Comédie.
Miroir Magique, Opera Comique.
Moissonneurs, Comédie.
Monde renversé, Opera Comique.
Moulinet premier, Parodie.
Nicaise, Opera Comique.
Nina & Lindor, Comédie.
Ninette à la Cour, Comédie.
Noces interrompue, Parodie.
Nouvelle Bastienne, Opera Com.
Nouvelliste, Opera Comique.
Nymphes de Diane, Opera Com.
Parodie au Parnasse, Opera Com.
Parodie d'Hypermnestre.
Peintre amoureux, Opera Com.
Pélerins de la Mecque, Op. Com.
Péruviennes, Opera Comique.
Petits-Maîtres de Province, Op. C.
Petrine, Parodie de Proserpine.
Pipée, Com. avec les Arriettes.
Plaisir (le) & l'Innocence, Op. C.
Poirier, Opera Comique.
Portraits, Comédie.
Précautions inutiles, Op. Com.
Prix de Cythère, Opera Comique.
Prix des Talens, Parodie.
Procès des Arriettes, Opera Com.
Quartier général, Opera Comique.
Racoleurs, Opera Comique.
Raton & Rosette, Parodie.
Réconciliation Villageoise.
Répétition interrompue, Op. C.
Ressources des Théâtres, Comédie.
Retour de l'Opera Comique.
Retour du Printems, Opera Com.
Retour favorable.
Roland, Parodie.
Rose (la), ou Fêtes de l'Hymen.
Roffignol, avec la Musique, Op. C.
Sancho-Pança, Opera bouffon.
Savetier joyeux, Comédie.
Sauvages, Parodie.
Servante justifiée, Opera Comique.
Servante Maitresse, Comédie.
Serrurier.
Soirée des Boulevards, Comédie.
Supplément à la Soirée, Comédie.
Soldat Magicien, Opera Comique.
Soliman second, Comédie.
Sorcier, Comédie.
Suffisant, Opera Comique.
Thésée, Parodie.
Thircis & Doristhée, Parodie.
Tom-Jones, Comédie.
Tonnolier, Opera Comique.
Trompeur trompé, Opera Comique.
Troqueur & le Rien, Parodie.
Troyennes de Champagne, Op. C.
Veuve indécise, Parodie.
Zéphire & Fleurette, Parodie.
Zéphire & Flore, Opera Comique.

On trouve chez le même Libraire un Assortiment général de tous les Théâtres & Pièces détachées tant anciennes que nouvelles, avec leurs Divertissemens, & plusieurs Livres d'Assortimens, anciens & nouveaux, tant de Paris que des Pays étrangers.

L'AMANT DÉGUISÉ
OU
LE JARDINIER SUPPOSÉ,
COMÉDIE EN UN ACTE,
MÊLÉE D'ARIETTES;

Repréſentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Samedi 2 Septembre 1769.

La Muſique eſt de M. PHILIDOR.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

CETTE bagatelle fut repréſentée au Théâtre Italien au mois de Juin 1756, ſous le titre de la *Plaiſanterie de campagne* : elle fut reçue avec plaiſir ; ſon ſuccès fut interrompu par la maladie & la mort de Mademoiſelle Silvia. On a cru pouvoir remettre cette Piece au Théâtre, en y ajoûtant des Ariettes pour ſe conformer au goût dominant. M. Philidor a bien voulu ſe prêter à cette tentative, & nous eſperons que le public aura aſſez de bonté pour nous ſavoir gré des efforts que nous avons faits pour contribuer à ſon amuſement.

ACTEURS.

JULIE, en homme de Robe, *Madame Trial.*
Madame DE MARSILLANE, Provençale, *Madame Favart.*
LUCILE, fille de Madame de Marsillane, *Mlle Beaupré.*
CLITANDRE, Amant de Lucile, travesti en Jardinier sous le nom de Guillaume, *M. Clairval.*
MATHURIN, Jardinier, *M. la Ruette.*
UN NOTAIRE, *M. Nainville.*
Madame LA COMTESSE,
Le Frère de Julie,
DAMIS, Amant de Julie,
Et autres personnes de leur Compagnie. } Personnages muets.

Laquais, Jardiniers & Jardinieres, & autres Domestiques de la maison, qui forment le Divertissement.

LE JARDINIER SUPPOSÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES.

Le Théâtre repréſente un Jardin décoré. A droite eſt un corps de bâtimens où l'on remarque un balcon ſaillant. Dans le fond eſt un pavillon dont le rez-de-chauſſée offre un ſallon où doit ſe paſſer une partie de l'action théâtrale.

SCENE PREMIERE.

JULIE *en Robin*, MATHURIN.

ARIETTE DIALOGUÉE.

JULIE.

QUE veux-tu, Mathurin ?

MATHURIN.

Madame!

JULIE.

Appelle-moi Monſieur.

MATHURIN.

Qui? vous Monſieur?

JULIE.

Oui, moi Monſieur.

MATHURIN.

Ah! le plaiſant Monſieur!
Nier que l'on eſt femme
Ayant un ſi bon cœur!

JULIE.

Appelle-moi Monſieur.

MATHURIN.

Ah! le plaiſant Monſieur!

JULIE.

Je veux être obéie,
Appelle-moi Monſieur.

MATHURIN.

A voir cette mine jolie,
Ce regard enchanteur,
Cette blancheur qui fait envie,
Je défie
Que tout connoiſſeur
Ne s'écrie:
Ah! le plaiſant Monſieur!

JULIE.

Appelle-moi Monsieur.

MATHURIN.

Eh bien! oui, oui, Monsieur Julie.

JULIE.

Aujourd'hui ce n'est plus mon nom,
Je suis le Conseiller Vernon.
Quand je suis à Paris, chaque moment m'expose
A voir de fots Amans tourner autour de moi:
L'un a le maintien libre, & l'autre se compose;
Ils ont tous le jargon & l'air de leur emplois,
Et pour dire la même chose,
Chaque état a son style à soi.

ARIETTE.

Lorsque je suis à la campagne,
Je les contrefais tour-à-tour.
Toujours la gaité m'accompagne,
Je change d'habit chaque jour.
Hier Officier jeune & leste,
Aujourd'hui Robin empesé,
Et demain, faussement modeste,
D'un Abbé j'aurai l'air pincé.

MATHURIN.

C'est prendre un bon parti; mais votre belle-mere
Vous écrit pour vous prévenir
Que deux Dames ici doivent bien-tôt venir.

JULIE.

Ne ſera-t-elle pas chez elle la premiere
Pour faire les honneurs ?

MATHURIN.

Liſez; vous l'allez voir.

JULIE.

Mon frere eſt avec elle; on les attend ce ſoir.

(*Elle lit.*)

» Je vous annonce dès ce matin Madame la
» Comteſſe de Marſillane. Elle ne doit arriver
» que demain; mais l'impatience d'être mariée
» la tient; elle à la vocation Provençale. Vous
» ſavez que je l'ai ménagée pour votre frere qui
» n'eſt qu'un cadet de Normandie. Il trouvera
» très-jolie une veuve bien riche. Elle amene ſa
» fille pour la gronder & non pas pour la marier.
» Je n'arriverai qu'après ſouper à cauſe de la
» grande chaleur. Faites bien des galanteries à no-
» tre Comteſſe. Mettez en jeu toute votre gaité,
» afin qu'elle s'applaudiſſe d'épouſer quelqu'un
» dont la belle-ſœur eſt ſi aimable.

JULIE.

Je conçois un projet.... c'eſt une eſpiéglerie....
Pour mon frere aujourd'hui, je veux faire l'amour.

MATHURIN.

C'eſt jouer à la veuve un aſſez mauvais tour.

JULIE.

Ma gaité ne peut en ce jour

Se refuser cette plaisanterie.
Ainsi, d'abord qu'elle viendra;
Mathurin, garde-toi de me faire connoître,
Je joûrai le Monsieur.

MATHURIN.

Peut-être
Pas autant qu'elle le voudra.

JULIE.

Je brûle de la voir paroître;
Ne me trahis point, sois discret,
J'ai pour moi-même un intérêt secret.

MATHURIN.

(*D'un ton de confidence.*)
Vous aimez le plaisir? on lui donne une fête.
Chut... pour minuit je la tiens prête,
Quand ma Maitresse arrivera.

JULIE.

Bon! bon!

MATHURIN.

Il ne faut pas que l'on sache cela.

JULIE.

Non.

MATHURIN.

Apprenez encor une chose plaisante:
Un jeune & joli Cavalier
Se déguise en ces lieux, & chez moi se présente
En qualité de Garçon Jardinier.

JULIE.

Qui?

MATHURIN.

De cette Comteſſe il aime fort la fille :
On dit qu'elle eſt vraiment fraîche, vive & gentille.

JULIE.

Par où peux-tu ſavoir ce fait ?

MATHURIN.

Le valet du Monſieur m'a raconté la choſe.

JULIE.

Pourquoi l'amene-t-il ?

MATHURIN.

Il m'en a dit la cauſe :
Le Maître ne ſait pas ſe ſervir.

JULIE.

Le Valet
Ne ſait pas ſe taire ? Ah, quel rôle
Je m'apprête à jouer ! Mets-le dans l'embarras.

MATHURIN.

Oh ! fiez-vous à moi ; je n'y manquerai pas.

SCENE II.

CLITANDRE *en Jardinier*, JULIE, MATHURIN.

MATHURIN.

Tenez, tenez, Monsieur, voilà ce jeune drôle
Dont je vous ai parlé.

JULIE.

J'en suis assez content.
Il a de la figure ; il n'a pas l'air manant.

CLITANDRE.

Monsieur.....

JULIE.

Oui, j'aime assez sa mine.

MATHURIN.

Mais avant tout, il faut que j'examine
S'il est au fait de sa profession.

CLITANDRE, *à part.*

Que dire ?

MATHURIN.

Il faut avoir du zèle ;
Et je ferai pour vous un excellent modèle,
Si vous devenez mon garçon.

CLITANDRE.

J'aime beaucoup l'agriculture.

Je viens ici pour observer
Les richesses de la nature....

JULIE, *ironiquement.*

Que vous voudriez cultiver.
Comme il parle avec élégance !
On vous prendroit pour quelqu'un d'importance.
Ce n'est point là le ton des payſans.

CLITANDRE, *à part.*

Oh ! je me trahirai. (*haut.*) Dès ma plus tendre enfance,
J'avois reçu de mes parens
De l'éducation ; ils étoient dans l'aiſance.
Ils perdirent leurs biens, & pour fuir l'indigence,
Il m'a fallu prendre un métier.
Et je me ſuis fait Jardinier.

MATHURIN.

ARIETTE.

Un jardinier eſt un grand homme,
S'il fait bien ſon métier ;
Et c'eſt un ſavant aſtrolome,
S'il eſt bon Jardinier.
Les tonneres & les orages,
L'effort des mauvais vents,
Ne produiſent point de ravages,
S'il ſe connoît au tems.

JULIE, *toujours d'un ton ironique & de plaiſanterie ; c'eſt ce qui conſtitue le caractère de ſon rôle juſqu'à la fin de la Piece.*

Quand il voit la terre amoureuſe]

Qui ſourit au Printems ;
D'une influence heureuſe
Il ſaiſit les inſtans :
Il viſite, il découvre
Ses nouveaux plants.
Le jeune bouton qui s'entr'ouvre
Fixe ſes regards careſſans.
Il contemple, il admire ;
On l'entend dire :
Tendres fleurs, paroiſſez,
Naiſſez ;
Les vents ſont paiſibles,
Les jours ſont doux ;
Approchez-vous,
Uniſſez-vous :
Preſſez les cœurs ſenſibles
De faire comme vous.

CLITANDRE.

En vantant cet état, vous en donnez envie,
Et l'on eſt trop heureux d'y conſacrer ſa vie ;
Vous en faites ſentir toute l'utilité.
Et c'eſt bien mon projet....

MATHURIN.

En êtes-vous bien digne ?
Prouvez-moi votre habileté.
Savez-vous dans quel tems on doit tailler la vigne ?

CLITANDRE.

Mais.... c'eſt dans le mois de Janvier.

MATHURIN.

Bien répondu : l'excellent ouvrier !
Savez-vous des pêchers & des Abricotiers
Elaguer les branches gourmandes
Qui ne portent jamais de fruit ?

CLITANDRE.

Cela dépend.

JULIE.

Il paroît fort instruit.

CLITANDRE.

Mais peut-on faire ces demandes ?

JULIE.

Voulez-vous bien me dire votre nom ?

CLITANDRE.

Guillaume.

JULIE.

Ah ! Guillaume est fort bon.

MATHURIN.

Combien demandez-vous de gages ?

CLITANDRE.

Eh ! mais, c'est selon les ouvrages.

MATHURIN.

Si ce n'est que cela, je vous en donnerai ;
Labourez ce quinconce, armez-vous de courage.

CLITANDRE, *à part.*

Je suis sûr que j'expirerai
Le premier jour de mon apprentissage.

JULIE.

Mathurin, il faut faire éclater votre goût,
Elaguez bien vos palissades.
Pour l'agrément des promenades,
Que le rateau passe par-tout.
Qu'on cherche le concierge & chaque domestique,
Que la maison soit nette, qu'on s'applique
A rendre le parquet bien clair;
Qu'aux chambres on donne de l'air.

MATHURIN.

Vous serez satisfait, Monsieur, de mon service,
Et je vais à chacun assigner son office.

JULIE.

Et vous, Guillaume, allez marier des œillets
Avec des fleurs de la plus rare espece:
Pour les Dames il faut en faire des bouquets.
Dans votre état c'est une politesse.

CLITANDRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'entens en fleurs.
Mes connoissances naturelles
Me donnent le talent d'assortir les couleurs.

JULIE.

Vous savez ce qu'il faut pour contenter les belles.

(*Il se retire.*)

Voici l'instant de prendre le détail
Des graces, des façons qui conduisent à plaire.
Jouons l'homme important; voilà le seul travail
Où l'on n'a pas besoin d'avoir un Secrétaire.

SCENE III.

Madame DE MARSILLANE, JULIE, LUCILE, CLITANDRE.

Madame DE MARSILLANE.

JE ne puis me laſſer d'admirer le Château ;
L'entrée en eſt ſuperbe & la vue eſt immenſe.
Aſſurément dans toute la Provence,
Le goût eſt recherché ; mais n'eſt pas ſi nouveau.

JULIE.

Madame, j'aurai l'avantage
De vous faire ici les honneurs ;
Madame la Comteſſe eſt dans le voiſinage.

Madame DE MARSILLANE.

Sans doute chez de grands Seigneurs.

LUCILE, *à part.*

Clitandre en Jardinier ! Ah ! je ſuis confondue !
O Ciel ! Quelle indiſcrétion !

CLITANDRE.

Pourrai-je me contraindre en m'offrant à ſa vûe ?

LUCILE, *à part, en appercevant Clitandre qui paroît dans le fond du Jardin.*

Je ſuis troublée !...

Madame DE MARSILLANE.

Eh bien ! que regardez-vous donc ?
Vous me paroiſſez toute émue.

LUCILE.

J'admirois du Jardin la diſtribution.

JULIE.

ARIETTE.

Que la Campagne
Eſt un ſéjour heureux!
Douce Compagne
Y ſourit à nos vœux.
La connoiſſance
S'y fait d'abord;
La confiance
N'a jamais tort.
Sans ſoins, ſans gêne,
Tout eſt loiſir;
La ſeule chaîne
Eſt le plaiſir.

Madame DE MARSILLANE.

Oui, la campagne eſt raviſſante:
Mais je n'y borne point mon goût.
Mon humeur, en tout tems enjouée & ſaillante,
Empreint tous les objets de ſa couleur riante,
Et je tire parti de tout.

ARIETTE.

J'aime la Ville, elle eſt bruyante,
Je me plais dans le tourbillon;
Et tout ce qui me rend contente,
C'eſt le carillon, le carillon.

On court la matinée entiere,
On trouve à chaque pas
Des embarras :
Garre, garre derriere.
Une beauté mainaudiere
Met la tête à la portiere,
Crie au cocher : n'avancez pas !
Le soir au ſpectacle on s'aſſemble,
Enſuite on ſoupe enſemble.
On eſt faux poliment,
On ſe hait ſi gaiment ;
C'eſt un raviſſement,
C'eſt un plaiſir charmant.
Sans que le cœur s'épanche,
La tête s'étourdit ;
On paſſe une nuit blanche,
Sans ſavoir ce qu'on dit.
L'aurore vous ramene,
Et l'on eſt tout ſurpris,
De voir qu'on ſait à peine
Le nom de ſes amis.
J'aime la Ville, &c.

Je trouve cependant cette Maiſon charmante.
(*Appercevant Clitandre.*)
C'eſt-là le Jardinier ?

JULIE.

Vous en ſerez contente.

C'eſt un garçon plein d'éducation,
Et qui, ſur ſon métier a beaucoup de lumieres.
Et de plus il a l'air, le ton & les manieres
D'un homme de condition.

Madame DE MARSILLANE.

Etant ici, c'eſt, ſuivant l'apparence,
Le meilleur Jardinier de France.

JULIE.

Guillaume, approchez-donc, vous n'êtes pas galant;
Venez, & faites-voir le Jardin à ces Dames.

CLITANDRE, *à part.*

Voici l'inſtant critique.

Madame DE MARSILLANE.

Il paroît indolent.
Etes-vous étonné quand vous voyez des femmes?

CLITANDRE.

Madame, point du tout.

Madame DE MARSILLANE.

Il eſt dans l'embarras.

JULIE, *à part.*

Je vais bien l'y jetter encore davantage.

Madame DE MARSILLANE.

Lucile en cet inſtant détourne le viſage,
Pour rire apparemment?

LUCILE, *troublée.*

Qui, ma mere.

JULIE.

En tout cas

Rire aiſément eſt de ſon âge.

Madame DE MARSILLANE.

La jeuneſſe à préſent n'a qu'un rire apprêté.
A Marſeille, autrefois, quand je fus mariée,
C'eſt-là ce qu'on pouvoit nommer de la gaité.
Je riois, je riois à gorge déployée.

JULIE, *à Clitandre.*

Vous voilà droit comme un piquet.
Qui vous rend donc ſi timide, Guillaume?

CLITANDRE, *à Madame de Marſillane.*

Madame, ſi j'oſois vous offrir un bouquet?

Madame DE MARSILLANE.

Avec très-grand plaiſir. Quelle odeur! Il embaume.
Donnez-en à ma fille.

CLITANDRE, *bas.*

Ah! Lucile!

LUCILE, *bas.*

Oſez-vous?

CLITANDRE, *bas.*

Je vous adore.

JULIE.

On ne doit qu'à genoux
Offrir des fleurs à la beauté naiſſante.
De la Divinité c'eſt l'image vivante.
Peut-on, en l'adorant, s'attirer ſon courroux?
Proſternez-vous, Guillaume.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Eh ! mais.....

LUCILE.

Monſieur plaiſante.

JULIE.

Non, non, c'eſt un uſage établi parmi nous.
A genoux.

CLITANDRE.

M'y voilà, puiſque Monſieur l'ordonne.

Madame DE MARSILLANE.

En vérité, ce garçon-là m'étonne.
Ses yeux parlent, ſon air eſt ſi tendre & ſi doux !
C'eſt aſſez, mon garçon; levez-vous, jeſuis bonne.

CLITANDRE, *à Lucile.*

ARIETTE.

Je n'oſe pas
Dire ce que je penſe;
Mais j'admire en ſilence,
Et la diſtance
Des états
Produit mon embarras.
Si quelque Jardiniere
M'offroit autant d'attraits,
Sans craindre ſa colere,
Tendrement je dirois :
Mon amour eſt extrême,
Mes feux ſeront conſtans.

Je ſuis Jardinier, j'aime
Le portrait du Printems.

JULIE, *à Madame de Marſillane.*

Qu'en dites-vous ?

Madame DE MARSILLANE.

Mais... d'eſprit il pétille.
Ah ! rien n'eſt ſi plaiſant !
Répondez-lui, ma fille.

LUCILE.

ARIETTE.

Quand un hommage eſt ſincere,
Il intéreſſe toujours ;
Et pour parvenir à plaire,
Il ne faut point d'autre ſecours.
Ah ! ſi j'étois Jardiniere,
En ſachant votre ſecret,
Je ceſſerois d'être fiere ;
Mon cœur vous pardonneroit.

Madame DE MARSILLANE.

Mais vous en dites trop, ma fille.
(*A Clitandre.*)
C'eſt aſſez.

JULIE, *à part.*

Qu'ils ſont tous deux embarraſſés !

Madame DE MARSILLANE.

Ces Corbeilles de fleurs semblent bien arrangées.
Avez-vous des oreilles d'Ours?

CLITANDRE, *embarrassé.*

Madame....

Madame DE MARSILLANE.

En les voyant, on croit voir du velours.
De Jacintes, sans doute, elles sont mélangées?
Je veux les visiter.

CLITANDRE.

Vous ne pourriez les voir:
Déja la nuit étend ses voiles.

(*Le Théâtre commence à s'obscurcir sensiblement.*)

Madame DE MARSILLANE.

Moi j'aime les Jardins au brillant des Etoiles,
Et rien n'est comparable au silence du soir.
A cette heure toujours les secrets se confient;
C'est le moment des tendres cœurs.
Par l'air rafraîchissant, les fleurs se vivifient;
Et j'ai toute ma vie été comme les fleurs.

JULIE.

Attendons à demain pour faire la visite.

Madame DE MARSILLANE.

Eh! bien donc, volontiers.

CLITANDRE.

Enfin m'en voilà quitte.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

JULIE, Madame DE MARSILLANE, LUCILE.

LUCILE, *à part.*

Ah ! ma tranquillité renaît.

Madame DE MARSILLANE.

Vous êtes un homme de robe,
Monsieur, à ce qu'il me paroît ?

JULIE.

Je m'en flatte, Madame.

Madame DE MARSILLANE.

Ah ! que cela me plaît !
On n'a pas un instant qu'on ne se le dérobe,
Lorsqu'on est d'un état aussi brillant.

JULIE.

Eh ! mais....

Madame DE MARSILLANE.

Madame la Comtesse est donc votre parente ?

JULIE.

Non, Madame ; je me permets
Etant dans sa Maison, tandis qu'elle est absente,
(C'est à titre d'ami) d'en faire les honneurs.

Madame DE MARSILLANE.

La choſe eſt différente.
Ce dernier titre a bien plus de douceurs ;
N'eſt-il pas vrai ?

JULIE.

C'eſt une préférence
Que je mérite autant que je le puis.

Madame DE MARSILLANE.

Je vous comprends ; j'ai de l'intelligence.

JULIE.

N'en croyez pas l'apparence.
Je vous jure que je ſuis
Un homme ſans conſéquence.

Madame DE MARSILLANE.

Lucile, allez à votre appartement,
Et de votre ſanté ménagez la foibleſſe.

LUCILE.

Oui, ma mere ; je vais repoſer un moment.

JULIE.

Mathurin, Mathurin, conduiſez promptement....
(*Mathurin conduit Lucile dans le corps de bâtiment où l'on remarque le balcon.*)

Madame DE MARSILLANE.

Je ne reconnois plus à préſent la jeuneſſe.

SCENE V.

Madame DE MARSILLANE, JULIE.

Madame DE MARSILLANE.

Pour elle de mes ſoins j'ai perdu tous les frais.
Dans le meilleur Couvent, à Paris élevée,
Son éducation eſt loin d'être achevée,
Et cela ne ſait pas prononcer le François.

JULIE.

Serois-je aſſez heureux, Madame,
Pour vous être à Paris de quelque utilité?

Madame DE MARSILLANE.

Ah! vous me raviſſez, Monſieur, je vous reclame
Pour ſuivre des Procès avec vivacité.
En affaires je ſuis d'une imbécillité
Que vous ne pouvez pas comprendre,
Et je cede toujours ce qui m'eſt conteſté,
Pour éviter l'ennui de me défendre.

JULIE.

C'eſt avoir bien de la bonté.

Madame DE MARSILLANE.

ARIETTE.

Toute fille en Provence,
Sous un Ciel pur & beau,

Voit la gaité qui danſe
Autour de ſon berceau.
Sa premiere parole
Eſt le mot de *plaiſir* ;
Sa principale école
Eſt l'art de le ſaiſir.
Quand le tems décolore
Le Printems du deſir,
Des feux de notre aurore
Une étincelle encore
Luit ſur notre loiſir.
Des feux de notre aurore,
Une étincelle encore
Nous fait dire, *plaiſir !*

JULIE.

Je juge par cette peinture,
Que vous ne ſavez pas parler aux Procureurs.

Madame DE MARSILLANE.

Ah ! Fi donc, ce ſont des horreurs !

JULIE.

Savez-vous bien ce qu'il faut faire ?
Remariez-vous.

Madame DE MARSILLANE.

Oui, le conſeil eſt prudent.

JULIE.

Un mari n'eſt qu'un Intendant,
La peine eſt ſon unique affaire.

Les hommes sont faits pour plaider,
Et les femmes, tout au contraire,
Sont faites pour s'accommoder.

Madame DE MARSILLANE.

Mon époux est trouvé, puisqu'il faut vous le dire.

JULIE.

A qui le dites-vous ? Je suis dans le secret.

Madame DE MARSILLANE.

Tout de bon ?

JULIE.

La Comtesse en ces lieux vous attire.

Madame DE MARSILLANE.

Je vois que vous êtes au fait.

JULIE.

Si votre époux avoit ma physionomie,
Ne sentiriez-vous pas pour lui d'antipathie ?

Madame DE MARSILLANE.

Je l'aimerois à la fureur,
Et, dès la premiere entrevûe,
Le penchant le plus doux lui livreroit mon cœur.

JULIE.

Allons, embrassez-moi, ma chere prétendue.

Madame DE MARSILLANE.

Quoi ! c'est vous ?

JULIE.

Oui, demain vous porterez mon nom.

Madame DE MARSILLANE.

Voilà l'unique objet de mon ambition.

Ma fille pour le coup ſera bien attrapée.

JULIE.

A-t-elle quelque Amant?

Madame DE MARSILLANE.

Oui vraiment; dans l'Épée
Elle a beaucoup de ſoupirans,
Entre leſquels, ſurtout, eſt un certain Clitandre,
Que je ne vis jamais; il ſe met ſur les rangs.

JULIE.

C'eſt un très-bon parti, vous y pouvez entendre.

Madame DE MARSILLANE.

Oui. Mais parmi les aſpirans,
Le Chevalier Damis....

JULIE, *vivement & avec émotion.*

Damis! n'y peut prétendre.

Madame DE MARSILLANE.

Pourquoi?

JULIE.

Son cœur eſt engagé.

Madame DE MARSILLANE.

Oui, ſes parens m'ont dit qu'il aime une Julie,
Un peu coquette, aſſez jolie,
Traitant tout d'un air négligé;
Séduiſante par ſa folie.

JULIE.

N'en dites point de mal, de grace.

Madame DE MARSILLANE.

Pourquoi?

JULIE.

J'ai....

J'ai mes raiſons. On a très-mal jugé.
Son cœur, ſolide & ſûr, dément toute apparence.
De Julie & Damis l'hymen eſt arrangé,
Et c'eſt moi qui prends leur défenſe.

Madame DE MARSILLANE.

Dès qu'il eſt votre protégé,
Clitandre pour Lucile aura la préférence.
Oui; mais je voudrois bien vous épouſer avant:
Ma fille ſans cela tâtera du couvent;
Car, voyez-vous! je fais grand cas du mariage.

JULIE.

Eh bien! je penſe comme vous.

Madame DE MARSILLANE.

Oui! mais la différence d'âge
Ne ſera-t-elle pas un obſtacle entre nous?

JULIE.

Je vous en aimerai mille fois d'avantage,
La raiſon & l'amour me feront votre époux.

DUO.

La flamme de la jeuneſſe
N'eſt que l'éclair du plaiſir.

Madame DE MARSILLANE.

A mon âge la tendreſſe
Eſt le talent de jouir.

JULIE.

A votre âge la tendreſſe

Est le talent de jouir.

ENSEMBLE.

La flamme de la jeunesse, &c.

JULIE.

Je veux que vous donniez votre fille à Clitandre.

Madame DE MARSILLANE.

Dès que vous l'estimez, il deviendra mon gendre.

JULIE.

Madame la Comtesse heureusement pour moi
A pour passer un bail fait venir un Notaire,
Elle va revenir bientôt pour cette affaire,
Et nous profiterons.... Mais le voici, je croi....

SCENE VI.

Madame DE MARSILLANE, JULIE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

J'APPRENDS en arrivant une étrange nouvelle :
Madame la Comtesse ici me mande exprès,
On dit qu'elle n'est pas chez elle ;
Je repars à l'instant ; mes chevaux sont tout prêts.

Madame DE MARSILLANE.

Non, vous nous êtes nécessaire.
Il ne faut pas tant vous presser,
Et vous avez ici plus d'un acte à passer.

LE NOTAIRE.

Il ne faut pas que je differe.

TRIO.

Me DE MARSILL.
Demeurez, Monsieur le Notaire.

JULIE.
Il faut terminer notre affaire.

Me DE MARSILL.
Un mariage vaut bien mieux.

JULIE.
Un mariage est plus joyeux.

Me DE MARSILL.
Demeurez, Monsieur le Notaire.

JULIE.
Il faut terminer notre affaire :
Non, non, vous ne partirez pas.
Demeurez, Monsieur le Notaire,
Il faut terminer notre affaire.

LE NOTAIRE.
Ne m'arrêtez pas,
Vous ne savez pas
Tous mes embarras.
Je n'ai pas pour une affaire,
On m'attend pour un Inventaire :
J'ai quatre Testamens à faire ;
La sûreté d'un Légataire,
Un remboursement nécessaire :
En pareil cas, en pareil cas,
Jamais on ne differe ;
Ne m'arrêtez pas,
Vous ne savez pas
Tous mes embarras.
On me presse pour dix Contrats
De rente viagere ;
Un Décret volontaire

D'une maiſon bâtie à neuf.
Cinq Baux de trois, ſix, neuf,
Moi, qui ſuis valétudinaire,
Je ſuccombe, je ſuis ſi las.

Me DE MARSILL.

JULIE.

Ne m'arrêtez pas, &c.

Repoſez-vous de votre laſſitude,
Prenez ſoin de votre ſanté.

J'avois la Chaiſe la plus rude,
Cent fois près d'être culbuté.

LE NOTAIRE.

Je ſuis tout grelottant, & je crains l'air du ſoir.
Je voudrois promptement me chauffer & m'aſſeoir.

Madame DE MARSILLANE.

Voilà certainement un rare perſonnage.

JULIE.

N'oubliez pas Clitandre au moins.

Madame DE MARSILLANE.

J'ai donné ma parole, en faut-il d'avantage?

LE NOTAIRE.

Preſſons-nous.

Madame DE MARSILLANE.

Volontiers, Monsieur; c'est mon usage.
(A Julie en sortant.)
Pour hâter nos plaisirs, je vais donner mes soins.
(Elle sort avec le Notaire.)

SCENE VII.

JULIE *seule.*

JE ne puis mieux servir, moi, Clitandre & Lucile.
Quel plaisir ! je m'amuse en me rendant utile.
A leurs dépens partout je voudrois rire un peu :
Inquiéter l'amour, c'est ranimer son feu.

ARIETTE.

L'amour tourne à son avantage
Les craintes des jeunes amans.
On est plus tendre & moins volage,
On sent mieux le prix des momens :
Au travers même d'un nuage,
On voit briller de doux instans ;
Et les allarmes du bel âge
Sont les orages du printemps.

(A la fin de cette Ariette la nuit est des plus obscures.)

Mais déja la nuit eſt profonde.
La Comteſſe avec tout ſon monde
Ne peut pas tarder à venir.
Voyons ſi tout eſt prêt... (1) mais... chut, j'entends ouvrir...
Ceci m'annonce du myſtere.
Reſtons un peu pour découvrir...

SCENE VIII.

LUCILE *ſur le balcon*, CLITANDRE, JULIE.

LUCILE.

MA mere en grand ſecret entretient un Notaire.
Ciel! pour me marier m'amene-t-elle ici?
Mon cœur craint d'en être éclairci.

ARIETTE.

Pourquoi faut-il qu'on s'oppoſe
Au doux penchant de nos feux?
La contrainte qu'on impoſe,
Rend l'amour plus dangereux.
On veut que l'on ſoit fidelle

(1) Elle entend ouvrir la fenêtre du Balcon.

A qui tourmente nos jours !
On veut que l'on ſoit cruelle
Pour l'objet qui plaît toujours !
Pourquoi faut-il qu'on s'oppoſe
Au doux penchant de nos feux ?
La contrainte qu'on impoſe
Rend l'amour plus dangereux.

(Pendant cette Ariette, Clitandre s'approche doucement du balcon, & Julie prête attentivement l'oreille.)

CLITANDRE.

C'eſt elle que j'entends, mon cœur eſt enchanté.
Profitons de l'obſcurité.

DUO Dialogué en ſourdine.

CLITANDRE.

Lucile !

LUCILE.

Clitandre,
Marchez à petits pas ;
On pourroit vous entendre.

CLITANDRE.

Lucile.

LUCILE.

Parlez bas.

CLITANDRE.

C'eſt l'amour le plus tendre.

LUCILE.

LUCILE.

Parlez tout bas, tout bas.

CLITANDRE.

Vous m'aimez?

LUCILE.

Je vous aime.

CLITANDRE.

Mais, vous fuyez, hélas!

(*En entendant qu'elle referme la fenêtre.*)

CLITANDRE.

Quelle foiblesse extrême!
Non, vous ne m'aimez pas.

LUCILE.

Quelle imprudence extrême!
Non, vous ne m'aimez pas.

CLITANDRE.

De cette frayeur-là je ne suis pas la dupe,
Et vous craignez que ce petit Monsieur,
Portant des cheveux longs avec un air moqueur,
Ne vous épouse point; c'est ce qui vous occupe.

JULIE, *à part.*

Me voilà donc en jeu.

LUCILE.

Non, non; soyez certain
Que je ne sens pour lui que de l'indifférence;
J'aurois à l'épouser beaucoup de répugnance.

JULIE, *à part.*

Voyez pourtant ce que c'est que l'instinct.

CLITANDRE.

Ainſi, vous ne ſerez jamais unis enſemble ?

JULIE, *prenant le ton Provençal, & contrefaiſant la voix de Madame de Marſillane.*

Ma fille avec quelqu'un parle dans le jardin;
Cela me ſurprend.

LUCILE.

Ah ! je tremble !
C'eſt ma mere.

JULIE.

Un enfant donne bien du chagrin,
Une fille ſur-tout; on ſe tourmente, on crie.
Lucile êtes-vous-là ? Rentrez, je vous en prie :
Il eſt tard : à tout âge on doit fuir le ſerein.
On ne me répond rien. J'ai peur qu'on ne m'échappe.

(*Elle ſaiſit Clitandre.*)

Il me ſemble qu'on tourne... Enfin je vous attrappe.
Mais ce n'eſt point ma fille. Oh ! vous demeurerez,
Il faut me dire qui vous êtes.
Sur vos promenades ſecrettes,
Mes regards pénétrans veulent être éclairés.

CLITANDRE, *prenant Julie pour Madame de Marſillane.*

Elle va m'étrangler.

JULIE.

Parlez.

CLITANDRE.

C'eſt moi, Madame.

JULIE.

Quoi! c'eſt mon cher Guillaume?

CLITANDRE.

Oui.

JULIE.

Mon meilleur ami?
Mais Guillaume à préſent devroit être endormi.

CLITANDRE.

ARIETTE.

Je me releve
Toutes les nuits.
Je crains qu'on n'enlève
Les fruits.
Je m'intéreſſe
A ma Maîtreſſe:
C'eſt mon devoir;
Et je viens voir
Si quelque main furtive
Ne pille pas, le ſoir,
Le jardin que je cultive,
Et qui fait tout mon eſpoir.

JULIE.

Sans doute vous tirez de très-grands avantages
De l'emploi qui vous eſt commis?

Je crois que cependant vous n'avez point de gages ;
Vous vous contentez des profits?

CLITANDRE, *à part.*

Mes secrets seroient-ils trahis ?
Je n'en puis plus douter, l'intrigue est découverte.

JULIE.

Son embarras me réjouit.

CLITANDRE.

Je n'ai plus qu'un moyen pour empêcher ma perte,
C'est de me dérober sans bruit.

JULIE.

Oh ! demeurez, Monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Moi, Clitandre !

JULIE.

Oui, oui ; le faux n'est pas obscur,
Et c'est votre valet qui vient de le répandre :
Je crois que cet Auteur est sûr.

CLITANDRE.

Eh bien ! Madame, eh bien ! je vous l'avoue.

JULIE.

Voilà de la franchise enfin ; je vous en loue.
Je sais bien ce que je ferai.

CLITANDRE.

Comment ?

JULIE.

Ce sera moi qui vous épouserai.

LUCILE, *sur le Balcon.*

O Ciel, l'épouser!... ah! ma mere,
Je vous conjure du contraire!

JULIE, *toujours contrefaisant la voix de Madame de Marsillane.*

Comment! Mademoiselle, où donc vous cachez-vous?

LUCILE.

Si jamais vous m'avez aimée,
Que Clitandre soit mon époux;
Je descends & je vais tomber à vos genoux.

SCENE IX.

LE NOTAIRE, Madame DE MARSILLANE, JULIE, CLITANDRE.

LE NOTAIRE, *sans être vû.*

ON étouffe là haut à force de fumée,
J'en ai les yeux perdus & je suis suffoqué.

Madame DE MARSILLANE, *sans être vûe.*

Cet homme a toujours l'air choqué.
Vos actes ici-bas peuvent fort bien se faire.

LE NOTAIRE.

Vraiment il le faut bien, pour presser mon départ.

Madame DE MARSILLANE.

Dans ce sallon portez de la lumiere.

(*Elle paroît avec le Notaire & deux Laquais qui vont éclairer le ſallon où le Notaire entre pour achever ſes Contrats. Dans ce moment Julie ſe retire ſans être apperçûe.*)

CLITANDRE.

Pour rompre ſon projet, n'attendons pas plus tard.
Madame, à vos genoux je vous demande grace.

(*A Madame de Marſillane, croyant que c'eſt elle qui vient de lui parler.*)

Madame DE MARSILLANE.

Que veut donc ce garçon ? Il a les yeux troublés.

CLITANDRE.

Madame, en vérité, quelque effort que je faſſe,
Je ne puis me réſoudre à ce que vous voulez.

Madame DE MARSILLANE.

Il a perdu, l'eſprit ſelon toute apparence.

CLITANDRE.

Sur quoi le jugez-vous ?

Madame DE MARSILLANE.

Sur quoi ? comment ! ſur quoi ?

CLITANDRE.

J'agis avec franchiſe autant qu'avec prudence,
Lorſque je dis de bonne foi,
Que je ne puis répondre à votre amour pour moi.

Madame DE MARSILLANE.

Miſéricorde ! Ah ! quelle impertinence !
C'eſt à faire enfermer.

CLITANDRE.

Cet hymen vous offenſe ?
Vous venez dans l'inſtant de me le propoſer.

SCENE X.

LUCILE, & les Acteurs précédens.

Madame DE MARSILLANE.

CONTRE ce garçon-là, votre mere eſt outrée,
Ma fille.

LUCILE.

Votre fille, au déſeſpoir livrée,
Oſe vous conjurer de ne pas l'épouſer.

Madame DE MARSILLANE.

L'épouſer ! La folie eſt donc univerſelle !

JULIE, *reparoiſſant.*

Je ne m'attendois pas au rival que voici.

LUCILE.

Ma mere, j'en aurois une peine cruelle ;
Car il m'a bien promis qu'il ſeroit mon mari.

Madame DE MARSILLANE.

Votre mari ! Guillaume ?

LUCILE.

Oui.

Madame DE MARSILLANE.

Je ſens à chaque inſtant ma colere s'accroître.

Je vous enfermerai dès demain dans un Cloître,
Pour empêcher un pareil déshonneur.
(*A Julie.*)
Vous, Monsieur, vous devez prendre sa gloire à cœur,
Puisque bientôt vous serez son beau-pere.

LUCILE.

Ma mere, vous prenez Monsieur pour votre époux?

Madame DE MARSILLANE.

Si vous le trouvez bon.

JULIE.

Madame votre mere
Choisit beaucoup plus mal que vous.

CLITANDRE.

Mais cependant tout à l'heure, à l'entendre..., Madame.....

JULIE, *contrefaisant la Provençale.*

Voulez-vous sçavoir la vérité?
C'étoit moi qui prenois alors la liberté
De rire à vos dépens, mon cher Monsieur Clitandre.

Madame DE MARSILLANE.

Clitandre!

CLITANDRE.

Oui, c'est moi, je ne puis m'en défendre.

Madame DE MARSILLANE, *à Julie.*

Vous contrefaites donc ma voix?

JULIE.

Par ſentiment.
C'eſt prouver que toujours je ſonge à ce que j'aime.

Madame DE MARSILLANE.

Vous ne dites jamais rien qui ne ſoit charmant.
Clitandre, je pardonne à ce déguiſement;
J'approuve votre amour extrême,
A votre hymen, dès ce jour même,
Je donne mon conſentement;
Et nous allons ce ſoir nous marier tous quatre.
Monſieur le Notaire, avancez.

(*Le Notaire, accompagné de deux domeſtiques qui portent des lumieres, vient faire ſigner les contrats.*)

JULIE, *à part.*

Dans un inſtant, elle en pourra rabattre.

LE NOTAIRE.

Les deux contrats ſont tous dreſſés.

Madame DE MARSILLANE.

Allons, ma fille, allons; ſignez d'abord le vôtre.

LUCILE.

Très-volontiers.

CLITANDRE.

Je ſuis au comble de mes vœux.

Madame DE MARSILLANE, *à Julie.*

A préſent procédons au nôtre.
Que de bon cœur je contracte ces nœuds!

J'ai ſigné. C'eſt à vous. Quoi ! vous ſignez, *Julie!*

JULIE.

Mais il le faut bien; c'eſt mon nom.

Madame DE MARSILLANE.

Ce n'eſt point là le nom d'un homme.

JULIE.

Vraiment non.

Je ſuis, je vous le certifie,
Belle-fille de la maiſon.

Madame DE MARSILLANE.

Quelle mépriſe ! ô Ciel !

JULIE.

Conſolez-vous. Mon frere
Doit arriver bien-tôt exprès pour cette affaire.

Madame DE MARSILLANE

Vous me trompez encor ?

JULIE.

Je ſuis ſa caution.

Madame DE MARSILLANE.

Je la recuſe. Après un long veuvage,
Je ne ſaurois goûter un mariage
Dont vous portez la procuration.

SCENE XI.

MATHURIN, Acteurs précédens.

MATHURIN.

ARIETTE.

GRANDE allégresse
Dans le hameau ;
Madame la Comteſſe
Revient dans ſon château.

TOUS.

Ah ! la bonne nouvelle !

MATHURIN.

Elle amene avec elle
Un bien joli garçon.

Madame DE MARSILLANE.

Ah ! la bonne nouvelle.

MATHURIN.

Il a la taille belle,
Il a bonne façon.

JULIE.

La choſe eſt claire,

C'eſt mon frere.

Madame DE MARSILLANE.

C'eſt votre frere ?

JULIE.

Oui, c'eſt mon frere.

Madame DE MARSILLANE.

Bon, bon, bon, bon :
Mon cœur ne fait qu'un bond ;
Je ſuis... je ſuis ravie :
Demain je me marie,
Et tout de bon.

TOUS.

Grande allégreſſe
Pour le hameau ;
Madame la Comteſſe
Revient dans ſon Château.
Ah ! la bonne nouvelle !
Allons au-devant d'elle,
Tous en chantant,
Tout en ſautant.

SCENE XII. ET DERNIERE.

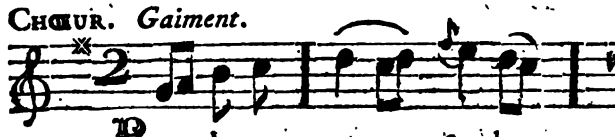
DIVERTISSEMENT.

Le Théâtre eſt tout-à-coup illuminé par des Girandoles & des Lampions. La Comteſſe paroît avec le frere de Julie, & pluſieurs Seigneurs & Dames. Julie préſente à la Comteſſe Madame de Marſillane, Lucile & Clitandre. Elle préſente enſuite ſon frere à Madame de Marſillane. Après avoir exprimé tous leur ſatisfaction, ils ſe placent ſur des Banquettes pour jouir de la Fête que l'on a préparée. Toute cette derniere Scene eſt pantomime. Les gens du Château galamment habillés viennent en danſant offrir des Bouquets à la Compagnie.

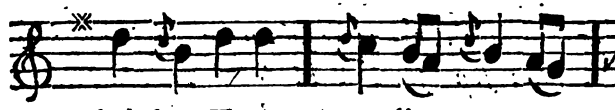
VAUDEVILLE.

JULIE.

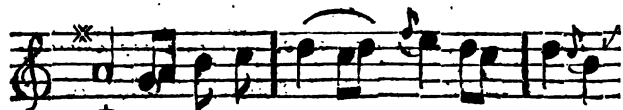
CHŒUR. *Gaiment.*



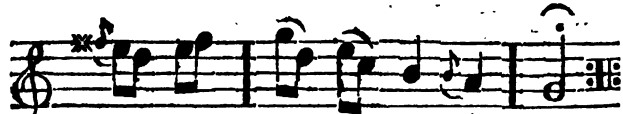
POUR les a - mans & les



bel-les, Toujours ma-lin & ru-

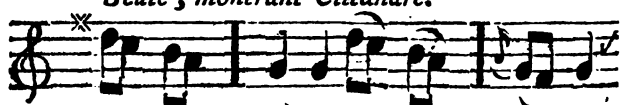


ſe, Sous mille for - mes nou-vel-les,

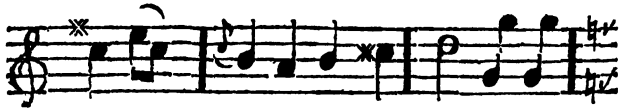


On voit l'A-mour dé - gui - ſé.

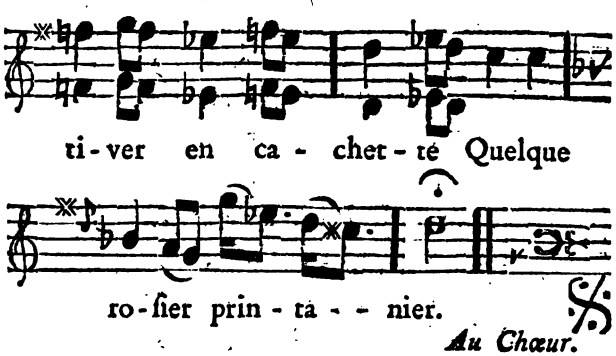
Seule, montrant Clitandre.



Chan-geant l'é-pée en ſer - - pet-te,



Mon-ſieur ſe fait Jar-di-nier, Pour cul-



CHŒUR.

Pour les amans & les belles, &c.

CLITANDRE.

Pour ſe cacher de ſa mere,
Qu'il bleſſa d'un de ſes traits,
L'amour, en quittant Cythere,
De Lucile a pris les traits.
Pour cette fois je vous jure
Que c'eſt un mal aviſé :
Sous cette aimable figure,
(*Montrant Lucile.*)
L'Amour n'eſt pas déguiſé.

LUCILE.

Je me cachois à moi-même
Le doux penchant de mon cœur ;
Mais tout trahit, quand on aime ;

L'Amour eſt toujours vainqueur.
Quand on eſt ſincere & tendre,
De feindre il n'eſt pas aiſé;
Non, mon cœur pour vous, Clitandre,
Ne peut être déguiſé.

JULIE, *au Public.*

On a banni la franchiſe,
Rien ne paroît dans ſon jour:
Aujourd'hui tout ſe déguiſe,
La Ville imite la Cour:
Mais notre zéle ſincere,
Meſſieurs, n'eſt point ſuppoſé;
Lorſque l'on cherche à vous plaire,
Le cœur n'eſt point déguiſé.

(*Des Provençaux forment une Entrée, & le Divertiſſement ſe termine par un Ballet général.*)

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *l'Amant déguiſé ou le Jardinier ſuppoſé*, Comédie en un Acte, & mêlée d'Ariettes, je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 31 Août 1769.

MARIN.

Le Privilége & l'enregiſtrement ſe trouvent au corps des Œuvres de M. Favart.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, & de l'Archevêché, rue des Mathurins, 1769.

LA ROSIERE DE SALENCI, COMÉDIE, EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Par M. FAVART:

Représentée devant SA MAJESTÉ *à Fontainebleau, le 25 Octobre 1769.*

Et à Paris, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 14 Décembre 1769.

Rara avis in terris.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVIS
DU LIBRAIRE.

LA ROSIÈRE de Salenci a déja été imprimée ; mais les Exemplaires étoient uniquement deſtinés pour la Cour.

Depuis pluſieurs années bien des Auteurs ſe plaignent de voir leurs Ouvrages contrefaits dans preſque toutes les grandes Villes du Royaume, remplis de fautes, de contre-ſens inſoutenables, qui les défigurent au point qu'eux-mêmes ont bien de la peine à les reconnoître. Ces contrefactions qui ſe font à Rouen, à Lyon, à Bordeaux, à Toulouſe, & dans beaucoup d'autres

endroits, circulent par-tout, & se débitent même jusques sur les Théâtres de la Capitale : c'est pourquoi, pour garantir le Public de toute supercherie à cet égard, nous nous croyons obligés de l'avertir de s'adresser directement aux Libraires désignés sur les titres des Pièces qui s'impriment à Paris. Par cette précaution, on sera sûr d'avoir des Éditions correctes, qui auront été revues par des Gens-de-Lettres, & en dernier lieu par les Auteurs mêmes.

ÉCLAIRCISSEMENT
HISTORIQUE
SUR LA FÊTE
DE LA ROSE.

LA FÊTE de la Rose n'eſt point une fiction. Depuis 1200 ans & plus, on la célèbre chaque année en Picardie, au village de Salency, à une demi-lieue de Noyon (*a*). On attribue l'inſtitution de cette Fête à S. M., qui vivoit ſous les régnes de Méroué, Childéric & Clovis, dans le cinquième ſiècle de notre ère; alors Seigneur de ce village. Cet homme reſpectable avoit imaginé » de donner tous » les ans, à celle des filles de ſa Terre » qui jouiroit de la plus grande réputation

(*a*) On en voit le détail dans l'Année Littéraire, N°. 19. 1766. & dans un ouvrage patriotique, auſſi intéreſſant qu'agréable, de M. de Sauvigny, intitulé : l'*Innocence du premier âge en France*. Le préſent Avertiſſement n'en eſt qu'un foible extrait.

» de vertu, une ſomme de vingt-cinq
» livres, qui étoit, en ce tems-là, une
» ſomme aſſez conſidérable, & une cou-
» ronne ou chapeau de roſe. On dit qu'il
» donna lui-même ce prix glorieux à l'une
» de ſes ſœurs, que la voix publique
» avoit nommée pour être Roſière.

» Cette récompenſe devint, pour les
» filles de Salency, un puiſſant motif de
» ſageſſe. Indépendamment de l'honneur
» qu'en retirait la Roſière, elle trouvait
» infailliblement à ſe marier dans l'année.
» Ce digne Seigneur, frappé de ces avan-
» tages, perpétua cet établiſſement. Il
» détacha des Domaines de ſa Terre onze
» à douze arpens, dont il affecta les reve-
» nus au paiement des vingt-cinq livres
» & des frais acceſſoires de la cérémonie
» de la Roſe.

» Par le titre de la fondation, il faut
» non-ſeulement que la Roſière ait une
» conduite irreprochable; mais que ſon
» père, ſa mère, ſes frères & ſes ſœurs
» ſoient eux-mêmes irréprehenſibles.

Depuis ce tems, le Seigneur du lieu ou l'Intendant de la Province, ou leur prépoſé, a droit de choiſir la Roſière d'après le rapport du Bailli; mais il faut que le jugement ſoit confirmé par tous les Notables du Village.

» Le 8 Juin, vers les deux heures après » midi, la Roſière, vêtue de blanc, fri- » ſée, poudrée, les cheveux flottans en » groſſes boucles ſur les épaules, accom- » pagnée de ſa famille, & de douze Filles » auſſi vêtues de blanc avec un large ruban » bleu en baudrier, auxquelles douze » Garçons du Village donnent la main, » ſe rend au lieu deſtiné pour la cérémo- » nie, au ſon des tambours, des violons » & des muſettes.

On poſe la couronne de roſe ſur ſa tête, & on lui remet en même tems la ſomme de vingt-cinq livres; enſuite on forme un bal champêtre. Pluſieurs de nos Rois ont honoré de leur protection cet établiſſement utile.

» Louis XIII ſe trouvant, il y a cent » cinquante ans, au Château de Varennes, » près Salency, M. de Belloy, alors Sei- » gneur de ce dernier village, ſupplia de » faire donner en ſon nom le prix deſtiné » pour la Roſière. Louis XIII y conſentit » & envoya M. le Marquis de Gordes, » ſon premier Capitaine des Gardes, qui » fit la cérémonie pour SA MAJESTÉ, & » qui, par ſes ordres, ajoûta une bague & » un cordon bleu. C'eſt depuis cette épo- » que que la Roſière reçoit cette bague & » qu'elle & ſes compagnes ſont décorées

» de ces rubans. Tous ces faits ſont conſta-
» tés par les titres les plus authentiques.
» On ne ſauroit croire combien ce prix
» excite à Salency l'émulation des mœurs
» & de la ſageſſe. Tous les Habitans de
» ce Village compoſé de cent quarante-
» huit feux, ſont doux, honnêtes, ſobres,
» laborieux, & vivent ſatisfaits de leur
» ſort. Il n'y a pas un ſeul exemple d'un
» crime commis par un naturel du lieu,
» pas même d'un vice groſſier, encore
» moins d'une foibleſſe de la part du Sexe ».

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *la Roſière de Salency*, Comédie en trois Actes & mêlée d'Ariettes, par M. Favart; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 14 Décembre 1769.

Signé, MARIN.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent aux Œuvres de l'Auteur.

LA

ROSIÈRE DE SALENCI,

COMÉDIE.

ACTEURS.

HÉLENE, Madame La Ruette.
THERESE, Madame Trial.
NICOLE, Mlle. Beaupré.
Madame MICHELE, *mere d'Hélene*, Madame Favart.
Madame GRIGNARD, *mère de Thérese*, Madame Bérard.
LE BAILLI, M. La Ruette.
LE RÉGISSEUR, M. Caillot.
COLIN, *Amoureux d'Hélene*, M. Clairval.
THOMAS, *Amoureux de Thérese*, M. Nainville.
FRANÇOIS.
GUILLOT.
LUCAS, *& plusieurs autres Garçons qui prétendent épouser la Rosiere.*
JÉROME, *Garçon Meûnier & Tambourineur*, M. Desbrosses.
UN COMMANDANT DE LA MARÉCHAUSSÉE.
UN VIEILLARD.
UNE VIEILLE FEMME, Mlle. Desglans.
UNE AUTRE VIEILLE, Mlle. Frédéric l'aînée.
UN SENTINELLE,

PERSONNAGES MUETS.

GARDES DE MARÉCHAUSSÉE.
MILICIENS, GARDE-CHASSES, MESSIERS *& différens* HABITANS *du Village de tout Sexe & de tout âge.*

LA ROSIERE DE SALENCI, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Payſage. Dans le fond eſt un boſquet orné de guirlandes de fleurs. Sous ce boſquet eſt une table entourée de pluſieurs ſiéges. A droite du Théâtre eſt une ferme avec un moulin ; attenant la porte de la ferme eſt un banc ; de l'autre côté du Théâtre eſt une maiſon avec une porte & une fenêtre grillée, & plus loin un bout de mur, proche duquel eſt un arbre iſolé.

SCENE PREMIERE.

Madame MICHELE, *ſeule.*

ARIETTE.

QUE l'ouvrage ceſſe,
Arrêtez le moulin ;
Autre ſoin nous preſſe,
Nous moudrons demain ;
Que l'ouvrage ceſſe,
Nous moudrons demain.

Chacun ſe prépare
A voir à Salenci
Une fête rare,
Qu'on ne voit qu'ici ;
Une fête rare,
Qu'on ne voit qu'ici.

On accorde un prix à nos filles,
Prix d'honneur qu'il faut mériter ;
Prix d'honneur que les moins gentilles
Trop ſouvent ont ſçu remporter.
Mais j'entends déjà les muſettes
De tous les Hameaux d'alentour,
Célébrer par leurs chanſonnettes
Le retour de cet heureux jour.

Que l'ouvrage ceſſe,
Arrêtez le moulin ;
Autre ſoin nous preſſe ;
Nous moudrons demain :
Autre ſoin nous preſſe,
Nous moudrons demain.

Tous les ans dans notre village,
Et depuis dix ſiecles paſſés,
On couronne une fille ſage,
Et nos ſoins ſont récompenſés.
Ceſſez, ceſſez, ceſſez.
(Avec le Chœur, *qu'on ne voit point.*)
Chacun ſe prépare, &c.

SCENE II.

Madame MICHELE, JEROME.

Madame MICHELE.

JÉROME!

JEROME.

Note Bourgeoiſe ?

Madame MICHELE.

A-t-on eu ſoin d'approprier les dehors du moulin & de la ferme ? car c'eſt dans ce bocage que l'on va célébrer la fête de la Roſe.

JEROME.

Oh ! je ſavons que c'eſt aujourd'hui la ſête de la ſageſſe des filles ; ça n'arrive pas tous les jours, & Monſieur le Bailli nous mettroit à l'amende ſi je n'étions pas en regle.

Madame MICHELE.

Comme de raiſon. Tiens, mon ami, voilà pour toi & tes camarades. Vous acheterez des rubans, vous prendrez part à la fête.

JEROME.

De tout not' cœur ; car je ſommes ben ſûrs que l'honneur en ſera pour Hélene, vot' chere enfant. Tatigué ! ça fera taire les mauvaiſes langues.

Madame MICHELE.

Quelles mauvaiſes langues ?

JEROME.

Eh ! par exemple, Madame Grignard, qui veut

que ſa fille ſoit Roſiere, & pis les parens de la petite Nicole qui eſt itou une des prétendantes.

Madame MICHELE.

Eh bien! quoi? que diſent-ils?

JEROME.

Eh ben! qu'Hélene eſt une brave fille à la vérité; mais que vous lui laiſſez trop de liberté, que ce n'eſt pas comme ça qu'on éleve des enfans.

Madame MICHELE.

Je réponds de ma fille. Où eſt-elle?

JEROME.

La voici. Adieu la mere Michele; je vais prendre mon tambour, car c'eſt moi qui dois tambouriner à la fête. J'avons trois filles ſages pour une cette année, ça mérite ben qu'on faſſe du bruit.

SCENE III.

Madame MICHELE, HELENE.

HELENE.

BON JOUR, maman.

Madame MICHELE.

Te voilà déja prête?

HELENE.

Oui.

Madame MICHELE.

Pourquoi n'as-tu pas ton beau tablier?

HELENE.

Ah! maman, vous me gronderez peut-être.

Madame MICHELE.

Eſt-ce que je t'ai jamais grondée?

HELENE.

C'eſt que je l'ai donné à la petite Nicole pour lui en faire une colerette & un bavolet. Vous ſavez qu'elle eſt pauvre.

Madame MICHELE.

Et tu crains que je te gronde pour ça?... As-tu mis tes petites tourterelles à la fenêtre?

HELENE.

Je ne les ai plus.

Madame MICHELE.

Pourquoi?

HELENE.

ARIETTE.

Mes Tourtereaux, mes Tourterelles,
De leur priſon vouloient ſortir;
Tout-à-l'entour, battant des aîles,
J'entendois leur mere gémir;
Soupirer, ſoupirer, gémir.
Je n'aime point à voir ſouffrir;
Ah! je les aurois vu mourir!
J'ouvre la cage;
Ah! maman, quel plaiſir!
Si vous les aviez vu s'empreſſer pour ſortir;
Si vous les aviez vus!.... quel plaiſir! quel plaiſir!
Ils voloient, ils voloient de bocage en bocage,
Je croyois voler avec eux.
Quel plaiſir, quel plaiſir, quand on fait des heureux!

Madame MICHELE.

Tu as bien fait; tu as bien fait. J'aime à te voir profiter de la bonne éducation que ton pere t'a donnée. Il avoit étudié, & tout Fermier qu'il étoit, il

en ſavoit plus à lui ſeul ſur le bout de ſon petit doigt, que le Tabellion, le Procureur Fiſcal & le Bailli lui-même. N'oublie pas ſes leçons.

HELENE.

Eh! puis-je les oublier? votre exemple & votre tendreſſe me les rappellent tous les jours.

Madame MICHELE.

Il te rendoit la ſageſſe aimable, il t'inſtruiſoit en t'amuſant, il profitoit de la moindre choſe : par exemple ; un jour que nous nous promenions enſemble ſur le bord d'un étang, il te diſoit :

Air : *Menuet d'Exaudet.*

Cet Étang
Qui s'étend
Dans la plaine,
Répète au ſein de ſes eaux,
Ces verdoyans ormeaux
Où le pampre s'enchaîne.

Un jour pur,
Un azur
Sans nuages,
Vivement s'y réfléchit!
Le tableau s'enrichit
D'images.

Mais tandis que l'on admire,
Cette onde où le Ciel ſe mire,
Un zéphir
Vient ternir
La ſurface
De la glace.

D'un ſouffle il confond les traits,
Détruit tous les effets;
L'éclat de tant d'objets
S'efface.

Un ſoupir,
Un deſir,
O ma fille!
Peut ainſi troubler un cœur
Où ſe peint la candeur,
Où la ſageſſe brille.

Le repos,
Sur ces eaux
Peut renaître;
Mais il ſe perd ſans retour,
Dans un cœur dont l'amour
Eſt maître.

HELENE.

Mais, ma mere, vous me regardez en diſant cela! eſt-ce que vous avez quelque reproche à me faire?

Madame MICHELE.

Non; mais prends bien garde....

HELENE, *gaiement.*

Bon, bon! ne craignez rien, je ſerai toujours digne de vous.

Madame MICHELE.

A la bonne heure.

HELENE.

Maman, j'ai une permiſſion à vous demander.

Madame MICHELE.

Quoi?

HELENE.

C'eſt d'aller faire des guirlandes de fleurs pour mes deux bonnes amies Nicole & Thereſe qui doivent paroître avec moi à la cérémonie.

Madame MICHELE.

Eh bien ! va ; mais ne t'éloigne pas.

HELENE.

Non, maman ; mais baiſez-moi donc.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

Madame MICHELE, *ſeule.*

CETTE chere enfant ! on dit que je la gâte, que je lui ſouffre tout.... Quand un naturel eſt bon, il faut le laiſſer aller. La contrainte lui fait du tort. Je veux que ma fille ſoit, comme moi, ſage, gaie, libre & heureuſe.

SCENE V.

Madame MICHELE, COLIN.

COLIN, *avec feu & tout eſſoufflé.*

AH ! Madame Michele, ma chere Madame Michele !....

Madame MICHELE.

Qu'as-tu donc Colin ? comme te voilà !

COLIN.

Helene eſt une des trois filles nommées pour avoir le prix de la ſageſſe. Elle l'aura, elle l'aura ſans doute ; &, s'il étoit encore un prix pour la beauté la gentilleſſe, elle l'auroit encore.

Madame MICHELE.

Pour tout cela, non ; mais pour la ſageſſe, oui : car ma fille eſt ma fille.

COLIN.

ARIETTE.

On doit couronner en ce jour
Et la ſageſſe, & l'innocence.
Hélas ! pour le plus tendre amour,
N'eſt-il donc point de récompenſe ?

La ſageſſe eſt un grand tréſor,
C'eſt la parure d'une belle ;
Mais l'amour conſtant & fidele
Eſt peut-être plus rare encor.

On doit couronner en ce jour
Et la sageſſe, & l'innocence ;
Hélas ! pour le plus tendre amour
N'eſt-il donc point de récompenſe,
Pour le plus tendre amour ?

Madame MICHELE.

Hein ! Que voulez-vous dire avec votre plus tendre amour ?

COLIN, *d'un ton careſſant.*

Helene & moi dès nos plus jeunes ans, nous avions de l'amitié l'un pour l'autre : cela vous réjouiſſoit.

Madame MICHELE.

Oui, c'eſt la vérité.

ARIETTE.

Lorſque vous étiez dans l'enfance,
Sur mes genoux tous deux je vous plaçois.
Je vous berçois, je vous berçois ;
Je vous baiſois, je vous baiſois.
L'un ici, l'autre là ;
La, la, la, la, la, la,
Vous ſautiez en cadence.

Ces chers enfans, ils s'embraſſoient ;
Leurs petits doigts s'entrelaçoient,
Ils penchoient déjà l'un vers l'autre ;
Oui, ſon cœur s'approchoit du vôtre.
Ah ! diſois-je à mon pauvre époux :
Un jour ils s'aimeront peut-être ;
Et cela nous feroit renaître,
S'ils étoient unis comme nous.

COLIN, *vivement.*

Oui, c'étoit le deſir du pere Michel, c'étoit le

vôtre; &, depuis que j'ai de la connoiſſance, ça toujours été le mien.

Madame MICHELE.

Ta bonne intention me fait plaiſir, mais...

COLIN.

Eh bien! l'auriez-vous cru? elle avoit alors de l'amitié pour moi; à préſent elle ne m'aime plus du tout, du tout.

Madame MICHELE.

Vous étiez alors des enfans; aujourd'hui quelle différence!

COLIN.

Eſt-ce une raiſon pour qu'elle me haïſſe?

Madame MICHELE.

Ne ſais-tu pas nos loix? ne ſais-tu pas qu'il n'eſt point permis à une fille de Salenci de diſpoſer de ſon cœur & de témoigner la moindre inclination? O ciel! ſi ma chere enfant étoit ſoupçonnée d'avoir du penchant pour toi, tout ſeroit perdu, ma fille ne ſeroit jamais Roſiere.

COLIN.

Raſſurez-vous.

AIR.

Helene
M'interdit par ſa rigueur;
Ma peine
Ne ſauroit toucher ſon cœur.
D'abord elle part,
Et fuit à perdre haleine,
Lorſque par haſard
Je la rencontre au bois ou dans la plaine.
Hélene, &c.

Quand elle rit, quand elle chante,
Si je l'écoute, elle ſe tait:
Et ſi-tôt que je me préſente,
Tout l'inquiette & lui déplaît.

Au ſon de ma muſette
On l'entend ſoupirer.
Ah! je crois qu'elle eſt faite
Pour me déſeſpérer.
Chaque jour ſa fierté redouble,
Et quand on parle de Colin,
Elle rougit, elle ſe trouble,
C'eſt un effet de ſon dédain.

Hélene
M'interdit par ſa rigueur;
Ma peine
Ne ſauroit toucher ſon cœur.

Madame MICHELE.

Mais ſi effectivement elle a tant d'éloignement pour toi, que veux tu que j'y faſſe?

COLIN.

Ah! comme elle eſt trop ſage pour avoir d'autre volonté que la vôtre, ſi vous lui diſiez.... (quand elle ſera Roſiere, s'entend,) ſi vous lui diſiez de m'aimer, je ſuis ſûr, bien ſûr qu'elle m'aimeroit tout de ſuite, & nous nous marierions enſemble, comme c'étoit votre intention.

Madame MICHELE.

Je ne puis rien faire ſans le conſentement du Bailli.

COLIN.

Ah! je l'aurai, je l'aurai: je vais me faire inſcrire ſur ſon regiſtre; c'eſt le droit de tous les honnêtes garçons.

Madame MICHELE.

Le voici.

COLIN.

Ah! ſi vous vouliez me préſenter.

Madame MICHELE.

Soit.

SCENE IV.

LE BAILI, LE REGISSEUR, Madame MICHELE, COLIN, JEROME, LE BRIGADIER DE MARÉCHAUSSÉE *avec ſes gens*, LES GARDE-CHASSES, LES MESSIERS ET LE COMMANDANT DE LA MILICE DU PAYS.

LE BAILLI, *d'un air d'importance.*

ARIETTE.

MONSIEUR le Commandant, Meſſieurs les Officiers,
Faites reſpecter ma police.
Nos Garde-chaſſes, nos Meſſiers,
Et nos Garçons de la Milice,
Qui ſavent faire l'exercice,
Seront tous à votre ſervice;
Poſtez-les dans tous les quartiers.

Monſieur le Commandant, Meſſieurs les Officiers,
Faites reſpecter ma police.

Si quelqu'un par haſard
Troubloit ce jour de Fête,
Qu'on l'arrête,
Qu'on l'arrête ſans égard;
Qu'on me l'amene
Pour l'interroger,
Pour le juger
A la ſéance prochaine.

Monſieur le Commandant, Meſſieurs les Officiers,
Vous, Garde-Chaſſes & Meſſiers,
Et vous, Garçons de la Milice,
Faites reſpecter ma police.

Madame MICHELE, & COLIN *faiſant la révérence.*
Monſieur le Bailli....

LE BAILLI.

Ah ! bon jour, bon jour, Madame Michele : laiſſez, laiſſez-moi un moment. (*En appellant les Gardes.*) Écoutez, écoutez, Meſſieurs.

COLIN.

Monſieur le Bailli, c'eſt que cela preſſe, & je viens vous demander votre protection pour épouſer..

LE BAILLI, *faiſant l'homme affairé.*

Oui, oui; tu peux compter ſur moi, mon ami, mon enfant : vous reviendrez.

COLIN, *avec tranſport de joie.*

Je peux compter ſur lui, Madame Michele, je peux compter ſur lui. (*Ils ſortent.*)

LE BAILLI, *montrant le Régiſſeur.*

Quand Monſieur paſſera devant le Corps-de-garde, qu'on lui rende les honneurs militaires ; car c'eſt Monſieur le Régiſſeur qui repréſente Monſeigneur l'Intendant.

(*Le Commandant & ſa ſuite ſaluent le Régiſſeur ; Jérôme bat le tambour derriere le Régiſſeur.*)

LE RÉGISSEUR, *ſurpris.*

Peſte ſoit du manant avec ſon tambour !

(*Jérôme ſe retire en faiſant une grande inclination.*)

SCENE

SCENE VII.

LE BAILLI, LE REGISSEUR.

LE BAILLI.

OUF!

LE REGISSEUR.

Je conçois, Monsieur le Bailli, que vous devez avoir bien de la peine.

LE BAILLI.

Cela n'est pas croyable. C'est moi qui suis chargé de la sagesse de toutes les filles du village, & j'en ai trente sous ma direction.

LE REGISSEUR.

Quelle heureuse fécondité dans un si petit canton!

LE BAILLI.

Un ancien a dit : *rara avis in terris ;* c'est-à-dire qu'une fille exactement sage est un oiseau rare sur la terre.

LE REGISSEUR.

Il avoit raison.

LE BAILLI.

Il avoit tort. Il y a beaucoup plus de filles sages qu'on ne pense, & il y en auroit bien d'avantage, si on excitoit ailleurs la noble émulation qui régne ici. Partout on annonce des prix pour je ne sais combien de choses moins difficiles. Ici c'est à une conduite réguliere ; c'est à la sagesse même que l'on adjuge une récompense. Quelle récompense ? Un chapeau de roses qui n'est pas moins honorable que des médailles d'or.

LE REGISSEUR.

Mais n'êtes-vous pas obligé quelquefois de réſerver le prix ?

LE BAILLI.

Jamais.

LE REGISSEUR.

Là, en conſcience ? vous n'êtes donc guere difficile ?

LE BAILLI.

Guere difficile ! La plus petite inconſéquence ſuffit pour qu'on ait l'excluſion.

LE REGISSEUR.

Diable !

LE BAILLI.

Je vous avouerai pourtant que nous avons quelquefois de mauvaiſes années, des tems de diſette.

LE REGISSEUR.

Je le crois.

LE BAILLI.

Par exemple, quand le hazard nous amene des militaires, des petits-maîtres de robe, de jeunes abbés....

LE REGISSEUR.

Oui, c'eſt comme un vent d'orage, tout eſt grêlé ; adieu la récolte.

LE BAILLI.

Pas tout-à-fait ; nous avons alors recours à la réſerve.

LE REGISSEUR.

Qu'appellez-vous la réſerve ?

LE BAILLI.

Ce ſont des filles qui n'ont pas le malheur d'être jolies, & qui par conſéquent ſont ſages par néceſſité.

LE REGISSEUR.

J'entends, vous faites de néceſſité vertu.

VAUDEVILLE.

J'admire tous les avantages
Que l'on trouve ici;
L'exemple des meilleurs ménages
Eſt à Salenci.

LE BAILLI.

Oui.

LE REGISSEUR.

Tous les Maris
Y ſont chéris,
Et les Filles ſont ſages.

LE BAILLI.

Oui

LE BAILLI.
C'eſt un bonheur que ce pays
Soit ſi loin de Paris.

LE REGISSEUR.
Ah! quel bonheur que ce pays
Soit ſi loin de Paris!

LE REGISSEUR.

Ah! çà, comme c'eſt la premiere fois que je repréſente ici pour Monſeigneur, mettez-moi au fait du cérémonial.

LE BAILLI.

Je vous inſtruirai à meſure. Il faut au préalable que vous ayez une bourſe de vingt-cinq livres Tournois; c'eſt le prix que l'on ajoûte à la couronne.

LE REGISSEUR.

C'eſt bien peu pour récompenſer la vertu: la coquetterie ſe paye ailleurs mille fois, cent mille fois d'avantage. Tenez, voilà vingt-cinq louis d'or de la part de Monſeigneur à cauſe de la rareté du fait.

LE BAILLI.

Quelle généroſité!

LE REGISSEUR, *en riant.*

Bon, bon! il doteroit à ce prix toutes vos filles ſages ſans riſquer de ſe ruiner.

LE BAILLI.

Monſieur le Régiſſeur eſt un peu goguenard.

LE REGISSEUR.

Ah! point du tout.

LE BAILLI, *d'un air ſérieux.*

Il ne manqueroit plus à la corruption de notre ſiecle que de jetter du ridicule ſur la fête de la roſe & ſur le plaiſir pur qu'elle doit faire aux âmes honnêtes & ſenſibles.

LE REGISSEUR.

Comme vous prenez feu!

LE BAILLI, *avec colere.*

C'eſt qu'on ne plaiſante point ſur un ſujet auſſi grave.

LE REGISSEUR, *toujours d'un ton badin.*

Non ſans doute; je ſais bien que la ſageſſe n'eſt pas un ſujet plaiſant.

LE BAILLI, *plus vivement.*

Encore! Vous avez fort mauvaiſe grace...

LE REGISSEUR.

Eh! là, là... Calmez-vous. Pour vous prouver que je reſpecte beaucoup la ſageſſe des filles, c'eſt que j'ai formé le projet d'épouſer celle qui ſera Roſiere.

LE BAILLI, *avec ſurpriſe.*

Vous, Monſieur?

LE REGISSEUR.

J'y ſuis déterminé.

LE BAILLI.

Seroit-il poſſible!

LE REGISSEUR.

ARIETTE.

J'avois une femme altiere,
Coquette, imprudente & fiere;
C'étoit un fardeau bien lourd.
Pour n'être pas en querelle,
Il falloit être avec elle
Aveugle, muet & ſourd;
C'étoit un fardeau bien lourd.
Eſt-il des nœuds
Plus beaux que ceux
Du mariage;
Quand une femme ſage
Prévient tous vos vœux.
Qu'il eſt doux de s'entendre dire,
Ce que tu veux, je le deſire:
Oui, je deſire ce que tu veux!

DUO.

LE BAILLI.
C'eſt la même flâme:
On n'a qu'une âme,
Un cœur à deux;
On paſſe ainſi des jours heureux.

LE REGISSEUR.
C'eſt la même flâme:
On na qu'une âme,
Un cœur à deux;
On paſſe ainſi des jours heureux.

SCENE VIII.

LE BAILLI, LE RÉGISSEUR, NICOLE.

NICOLE, *toute effrayée.*

AH ! Monsieur le Bailli, Monsieur le Baillil

LE BAILLI.

Qu'avez-vous donc, la petite Nicole ?

NICOLE,

C'est qu'il y a là bas des hommes qui m'ont regardée... (*appercevant le Régisseur*) Ah ! en voilà encore un.

LE BAILLI.

Rassurez-vous : c'est Monsieur le Régisseur ; ce n'est pas un homme à craindre.

NICOLE.

Ah ! il est donc comme vous, Monsieur le Bailli ?

LE BAILLI.

C'est un autre moi-même, un honnête-homme en qui vous pouvez avoir toute confiance, & dont les conseils vous rendront encore plus sage.

NICOLE.

Ah ! c'est différent.

LE BAILLI, *bas au Régisseur.*

Commencez par interroger celle-ci. Examinez si elle vous conviendroit. (*Il sort.*)

SCENE IX.

LE REGISSEUR, NICOLE.

LE REGISSEUR.

VOus appréhendez donc bien les hommes, ma petite?

NICOLE, *parlant entre ſes dents.*

Em... Monſieur...

LE REGISSEUR.

Dites-vous oui?

NICOLE.

Em... Monſieur...

LE REGISSEUR.

Dites-vous non?

NICOLE.

Oh! non; ce n'eſt pas que je les appréhende moi; ils ne m'ont jamais fait de mal, au contraire; mais ma mere me dit d'en avoir peur, & j'en ai peur.

LE REGISSEUR.

Et vous a-t-elle dit pourquoi?

NICOLE.

Je m'en rapporte à ma mere, & ſurtout à ma tante, quoiqu'elle n'ait pas été Roſiere.

LE REGISSEUR.

Votre tante n'a pas été Roſiere?

NICOLE.

Vraiment non, pour un rien.

LE REGISSEUR.

Oh, oh! dites-moi, dites-moi donc?

NICOLE.

Dam'! un ſoir un Berger qui revenoit des champs fit entendre le ſon d'une cornemuſe ſous les fenêtres de ma tante, & ma tante qui a toujours aimé les chanſons, ouvrit ſon volet pour mieux l'écouter : le Bailli l'a ſçu, il n'en a pas fallu d'avantage.

LE REGISSEUR.

Quoi! pour ſi peu?

NICOLE.

Sans doute : auſſi n'ouvrirois-je pas ma fenêtre pour tout l'or du monde, quand un Roi lui-même viendroit jouer de la cornemuſe devant notre porte.

LE REGISSEUR, *à part*,

AIR.

Nicole a l'air bien novice.
(*A Nicole.*
Vous êtes donc ſage?
NICOLE.
Hain, hain;
Monſieur, à votre ſervice.
LE REGISSEUR.
Il faut que j'en ſois certain,
Qu'eſt-ce qu'une fille ſage?
NICOLE.
C'eſt....
LE REGISSEUR.
Courage.
NICOLE.
Celle qui....
LE REGISSEUR.
Voyons.

NICOLE.

Quoi?

LE REGISSEUR.

Eh bien?

NICOLE.

Hain....
Oh! dam', moi, je n'en ſais rien.

II. COUPLET.

LE REGISSEUR.

De quinze ans vous avez l'âge:
Quinze ans donnent de l'eſprit;
On ſait bien quand on eſt ſage.

NICOLE.

Oh! ma mere me l'a dit;
Oui, demandez à ma mere,
A mon pere;
C'eſt moi qui... ſuis....

LE REGISSEUR.

Eh bien?

NICOLE.

Sage.

LE REGISSEUR, *la contrefaiſant.*

Hain, hain!
Oh! dam', moi, je n'en ſais rien.

III. COUPLET.

(*A part.*)
Je ne crois pas que l'on trouve
Une Agnès de ce ton-là.
(*A Nicole.*)
Il eſt bon que l'on éprouve....

NICOLE.

Monsieur, comme il vous plaira.

LE REGISSEUR.

A votre âge, aussi gentille,
Toute fille
Sent là.....
(*Mettant la main sur son cœur.*)

NICOLE, *faisant de même.*

Là?

LE REGISSEUR.

Parler.....

NICOLE.

Qui?

LE REGISSEUR.

Le cœur.

NICOLE.

Hain....
Oh! dam', moi, je n'en sais rien.

Bon, bon! Monsieur, vous voulez vous moquer de moi: est-ce que le cœur parle?

LE REGISSEUR.

Eh! oui, sans doute.

AIR.

PREMIER COUPLET.

Le cœur, Nicole, a son langage:
C'est un regard, c'est un soupir.
Un geste, un rien a l'avantage
D'exprimer tout, jusqu'au desir.
Venez.

NICOLE.

Oui-dà; serai-je plus sage?

LE REGISSEUR.
Oui-dà.

Ensemble.
NICOLE.
Ah! ah!
Mais comment donc ça?
LE REGISSEUR.
Le cœur parlera.

IL COUPLET.

Mais ne ſoyez pas ſi niaiſe.
(*A part.*)
Levez les yeux. Ah! qu'ils ſont doux!
(*Haut.*) Donnez la main, que je la baiſe.
NICOLE.
Baiſer ma main!
LE REGISSEUR.
Que craignez-vous?

Ensemble.
LE REGISSEUR. Venez, Donnez.
NICOLE. Ah! ah! Oui-dà!

NICOLE.
Oh! ne vous déplaiſe....

Ensemble.
LE REGISSEUR. Venez, Donnez, Le cœur parlera.
NICOLE. Vraiment, Maman M'a défendu ça.

SCENE X.

LE BAILLI, LE REGISSEUR, NICOLE.

LE BAILLI, *au Régisseur qui veut baiser la main de Nicole.*

ARRETEZ, arrêtez, qu'allez-vous faire ?

LE REGISSEUR.

Ne m'avez-vous pas dit d'examiner, d'interroger ? Eh ! bien j'examine, j'interrroge.

NICOLE.

Eh ! vous m'avez dit de me confier à cet honnête-homme-là ; & je me confie, moi.

LE BAILLI, *à Nicole.*

Retirez-vous.

NICOLE, *au Régisseur.*

Adieu, Monsieur, je me recommande à vous pour être plus sage. (*Elle sort.*)

SCENE XI.

LE BAILLI, LE REGISSEUR.

LE BAILLI.

MONSIEUR le Régisseur !

LE REGISSEUR.

N'allez-vous pas encore me gronder aussi ?

LE BAILLI.

Baiſer la main d'une jolie fille....

LE REGISSEUR.

Monſieur le Bailli....

LE BAILLI.

Qui n'a pas plus de quinze ans....

LE REGISSEUR.

Monſieur....

LE BAILLI.

Dont l'innocence eſt un tréſor!

LE REGISSEUR, *d'un ton impatient & avec une vivacité qui s'augmente de plus en plus.*

Eh que diable! c'eſt à cauſe de cela; j'aime l'innocence, moi: c'eſt ce que je cherche depuis plus de vingt-ans. Ne ſavez-vous pas mes intentions? Ne dois-je pas épouſer la Roſiere? N'eſt-ce pas mon intérêt d'examiner?... Ecoutez; ſi vous êtes prompt, je ſuis vif, & je ſuis Picard auſſi bien que vous.

LE BAILLI, *froidement.*

Eh bien! par exemple, voilà des raiſons,

LE REGISSEUR, *vivement.*

Vous ne voulez pas m'entendre.

LE BAILLI, *de même.*

Oui, quand on eſt ſi vif l'un & l'autre... (*avec modération.*) Eh bien! que dites-vous de la petite Nicole?

LE REGISSEUR, *contrefaiſant Nicole.*

Hain, hain, oui-dà, ah! ah!... Si l'ignorance & la ſimplicité ſont des titres, elle aura le prix.

LE BAILLI.

C'eſt-à-dire qu'elle n'eſt pas de votre goût?

LE REGISSEUR.

Au contraire, au contraire; une femme novice a ſon mérite.

ARIETTE.

Un cœur tout neuf,
Eſt comme un œuf,
Que l'amour couve ſous ſon aîle.
En l'animant
Tout doucement
Par une chaleur naturelle,
Un tems viendra,
Qu'il éclora,
Ce joli petit cœur de fille:
Il en naîrra
Le deſir,
Le plaiſir,
Comme un petit oiſeau qui ſort de ſa coquille.

LE BAILLI.

Ne vous décidez pas avant d'avoir vû les deux autres prétendantes.

LE REGISSEUR.

C'eſt bien mon intention.

LE BAILLI.

Je vais informer ſecrettement leurs parens de votre deſſein, & je refuſerai tous les garçons qui viendront ſe faire inſcrire.

LE REGISSEUR.

Comment tous les garçons?

LE BAILLI.

Oui. Tous les garçons de ce village, dont la probité eſt reconnue, peuvent prétendre à épouſer la Roſiere; & elle a la permiſſion de choiſir entr'eux.

LE REGISSEUR.

Mais, mais ſi elle ne me choiſit pas?

LE BAILLI.

Laiſſez-moi faire. Vous êtes un parti trop conſidérable... Je réponds de tout. Je viendrai vous rejoindre, quand j'aurai fait ma tournée.

SCENE XII.

Les Acteurs précédens, THOMAS, LUCAS, GUILLOT, FRANÇOIS & *autres Garçons du village venant l'un après l'autre.*

CANON.

JE viens me faire inſcrire,
A titre d'Épouſeux;
On n'a rien à me dire,
Et je dois être heureux.
François
Thomas
Lucas
Guillot } doit être heureux.

LE BAILLI.

Doucement, doucement!

THOMAS.

Thomas ſe recommande à vous, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Oh! tous mes arrangemens ſont pris pour cette année; j'ai donné ma parole & je n'inſcris plus perſonne.

CHŒUR.

THOMAS ET LES AUTRES GARÇONS.

THOMAS *fierement.*
Vous devez nous protéger.
LES GARÇONS, *à Thomas.*
Nous devons les ménager.

LE REGISSEUR ET LE BAILLI.

LE BAILLI.
Mais, je crois qu'il nous menace.
LE REGISSEUR.
Quelle audace!

TOUS.
Ah! de grace!
THOMAS.
Je ſuis Thomas.
UN AUTRE.
Je ſuis François.
UN TROISIEME.
Je ſuis Lucas.
TOUS.
Eh! de grace! eh! de grace!

THOMAS.
Je ſais nos loix.
(*A part.*)
Je ſaurai ſoutenir mes droits.
TOUS, *en s'en allant.*
Il faudra ſoutenir nos droits.

LE BAILLI.
J'ai fait mon choix.
LE BAILLI, LE REGISS.
Laiſſez-nous, cela nous laſſe.
Vous reviendrez une autre fois.
Laiſſez-nous.

C'eſt à nous à donner des loix.

C'eſt à nous à donner des loix.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

HELENE, COLIN.

HELENE *entre gaiement & en danſant ; elle a une corbeille où ſont des fleurs & des guirlandes.*

ARIETTE.

EN voltigeant de fleurette en fleurette,
Un papillon léger, badin,
Jouit des tréſors d'un jardin,
En voltigeant de fleurette en fleurette.
Si quelque enfant malin le guette,
Et le pourſuit pour l'attrapper ;
Le papillon fait toujours s'échapper ;
En voltigeant de fleurette en fleurette.
Ainſi, d'une humeur vive & folle,
Je trompe l'eſpoir d'un Amant.
Je ſuis le papillon qui vole ;
Pour moi l'Amour n'eſt qu'un enfant.

(*Elle s'aſſied ſur un banc en diſant :*)

Achevons ici mes guirlandes.

COLIN.

La voici ; je n'oſe lui parler, mais je ne puis réſiſter au plaiſir de la voir.

HELENE, *en liant des fleurs à une guirlande.*

(Pendant ce Couplet, Colin détache adroitement une fleur du bout de la guirlande qui traîne à terre & la met à ſon côté.)

AIR.

I. COUPLET.

Amuſez-vous, jeunes fillettes:
Mais ſongez qu'il eſt des dangers;
Sur les gazons, ſous les coudrettes,
N'allez point avec les Bergers.
Ils ont l'air doux, ſimple & modeſte;
Mais c'eſt un piège que cela.
Si-tôt qu'on les écoute, zeſte;
La, la, la, la, l'Amour eſt là.

Je crois que je n'aurai pas aſſez de fleurs.

COLIN.

Elle n'en aura pas aſſez, courons en chercher.

(Il ſort pour en aller chercher; le prelude recommence: Hélene continue d'achever ſa guirlande.)

SCENE II.

HELENE, LE REGISSEUR, *& enſuite* COLIN.

LE REGISSEUR.

AH! l'aimable enfant! Qu'elle a de graces, qu'elle eſt charmante!... Si c'étoit une des trois....

HELENE.

II. COUPLET.

(Pendant ce ſecond Couplet, Colin revient avec une touffe de fleurs qu'il poſe à côté d'Hélene, ſans être vu ni d'elle ni du Régiſſeur, & va ſe cacher derriere un taillis pour obſerver.)

Liſe dormoit ſur la fougere;
Blaiſe approchant d'un pas diſcret,
Adroitement ſa main légere
Place des fleurs à ſon corſet.
A ſon réveil elle eſt ſurpriſe,
Le bouquet charmant que voilà!
Jettez ces fleurs, petite Liſe;
Ta, la, la, la, l'Amour eſt là.

LE REGISSEUR, *enchanté & reprenant le refrein.*
Ta, la, la, la, la, l'Amour eſt là.

HELENE, *appercevant les fleurs que Colin a poſées ſur le banc à côté d'elle.*
Ah! Qu'en voilà de belles! Mais ce n'eſt pas moi qui les ai cueillies.

(Elle ſe leve, les prend, & les jette: elle apperçoit le Régiſſeur.)

LE REGISSEUR.
Continuez, continuez donc, je vous aiderai.

HELENE, *en remettant ſes guirlandes dans ſon panier.*

Ah ! Monſieur, vous êtes trop obligeant.

LE REGISSEUR.

Vous me paroiſſez de bonne humeur.

HELENE.

Oh ! oui, Monſieur ; je ris, je danſe & je chante toujours.

LE REGISSEUR,

Eh bien ! courage ; nous rirons, nous chanterons & nous danſerons enſemble ; allons.

Ta, la, la, , la, la, l'Amour eſt là.

AIR.

LE REGISSEUR.

Que la Jeuneſſe
Me plaît, m'intéreſſe !
Quel enjouement, quelle ſimplicité !

HELENE.

Rien ne m'allarme,
Mon ſort me charme,
Je jouis de ma liberté.
Sans qu'on offenſe la ſageſſe,
Le bonheur eſt dans la gaieté ;

ENSEMBLE
C'eſt le tréſor de la Jeuneſſe ;
Oui, le bonheur n'eſt que dans la gaieté.

LE REGISSEUR.

à part.
Qu'elle me plaît & m'intéreſſe !
Plus je la vois, plus je ſuis enchanté.

HELENE.

Je vous demande pardon, Monſieur ; mais je ne vous connois pas.

LE REGISSEUR.

La connoiſſance ſera bientôt faite, car je vous avertis que toutes les jolies filles ſont de ma connoiſ-

ſance ; je ſuis comme ça moi : que ça ne vous effarouche pas.

HELENE.

Ah ! point du tout.

LE REGISSEUR.

Pour qui faites-vous ces guirlandes ?

HELENE.

Pour deux de mes bonnes amies qui prétendent au prix.

LE REGISSEUR.

Et vous y prétendez auſſi ſans doute ?

HELENE.

Oh ! je fais ce que je peux pour être ſage ; mais je ne prétends à rien.

LE REGISSEUR.

Comment vous n'êtes pas du nombre ?...

HELENE, *appercevant Colin.*

(*à part.*)

Ah ! le voilà. Monſieur, je ſuis votre ſervante.

(*Elle part.*)

LE REGISSEUR.

Ecoutez donc, écoutez donc.

COLIN, *ſortant de ſa cachette.*

Ah ! c'eſt plus fort que moi, il faut que je lui parle.

(*Il veut courir après Hélene.*)

SCENE III.

COLIN, LE REGISSEUR.

LE REGISSEUR, *arrêtant Colin.*

OU vas-tu ? Où cours-tu ? Quelle eſt cette jeune fille ?

COLIN.

C'eſt elle, Monſieur le Régiſſeur, c'eſt elle.

LE REGISSEUR.

Qui elle ? Qui ?

COLIN.

C'eſt Hélene, la fille de Madame Michele, Hélene qui ſera Roſiere.

LE REGISSEUR.

(*A part.*) Fort bien ! eh ! tu l'aimes apparemment ?

COLIN.

De toute mon âme : je m'appelle Colin ; c'eſt moi qui dois l'épouſer ; chut, il ne faut pas qu'on ſache ça encore.

LE REGISSEUR.

Tu dois l'épouſer ?

COLIN.

Oui, n'eſt-il pas vrai qu'elle eſt charmante ?

LE REGISSEUR.

Adorable ! divine ! Elle n'a fait que me regarder.... c'eſt à tourner la tête.

COLIN.

Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez de mon goût.

LE REGISSEUR.

AIR.

I. COUPLET.

De ſa douce paupiere
Un regard échappé,
Eſt un trait de lumiere
Dont le cœur eſt frappé.

COLIN.

Elle n'a qu'à paroître
Pour tout enflammer ;
De ſoi l'on n'eſt plus maître.

ENSEMBLE.

Comment ne pas l'aimer ?

II.

COLIN.

La roſée eſt moins fraîche,
Un beau jour moins ſerein.

LE REGISSEUR.

C'eſt la fleur de la pêche
Qui colore ſon teint.

COLIN.

Le ſouffle du Zéphire
Vient tout ranimer ;
C'eſt elle qui reſpire.

ENSEMBLE.

Comment ne pas l'aimer ?

III.

COLIN.

La tendre fleur naiſſante....

LE REGISSEUR.

La fraiſe qui rougit....

COLIN.

L'épine blanchiſſante...

LE REGISSEUR.

L'api qui s'arrondit...

COLIN.

Tout ce que la Nature

Se plaît à former,
D'Hélene eſt la peinture.

ENSEMBLE.

Comment ne pas l'aimer?

LE REGISSEUR.

Sa bouche demi-cloſe,
A le rire enfantin;
On croit voir dans la roſe
Les perles du matin.

COLIN.

Le Printems dont l'haleine
Vient tout parfumer.

ENSEMBLE,

COLIN. Telle eſt ma chere Hélene.
LE REGISS. Telle eſt la jeune Hélene.
Comment ne pas l'aimer?

LE REGISSEUR.

Eh! ſans doute, tu es aimé de méme?

COLIN.

Pas encore, mais ça viendra; ſa mere me l'a promis, & puis j'ai la protection de Monſieur le Bailli; & puis vous parlerez pour moi à Hélene, n'eſt-ce pas?

LE REGISSEUR.

Oh! laiſſe faire, tes intérêts ſont en bonnes mains.

COLIN.

Je n'ai pas encore oſé lui parler moi, on défend ici aux garçons de faire connoître leur amour aux filles. Ah! s'il m'étoit permis..., s'il m'étoit permis... Combien de choſes j'aurois à dire à Hélene!

LE REGISSEUR.

Oh! Je dirai, je dirai moi,

COLIN.

Que vous êtes bon! Je vais la chercher, vous l'enverrai; je lui dirai que c'eſt vous qui la demandez.

LE REGISSEUR.

Fort bien; va vîte, cours; je l'attends. (*A part.*)
Voilà ce qui s'appelle se confier au Renard.

COLIN, *revenant.*

ARIETTE en *DUO.*

Vous direz à ma chere Hélene,
Toujours pour moi trop inhumaine....
LE REGISSEUR,
Trop inhumaine!
Bon, bon, fort bien,
Tout ira bien.
COLIN.
Oui, vous direz à cette belle....,
LE REGISSEUR.
Oui, je vais dire à cette belle....,
COLIN.
Faut-il que vous soyez cruelle
Pour Colin qui vous aime tant!
LE REGISSEUR.
Fort bien, fort bien; soyez cruelle
Pour Colin qui vous aime tant.
COLIN.
Faut-il que vous soyez cruelle....,
LE REGISSEUR.
Soyez cruelle.
COLIN.
Eh! non, non.
LE REGISSEUR.
Cela s'entend.
COLIN.
Exprimez bien l'ardeur fidelle....
LE REGISSEUR.
J'exprimerai l'ardeur fidelle....,
COLIN.
Que pour elle.....
LE REGISSEUR.
Que pour elle....
COLIN.
Mon cœur, ressent.

LE REGISSEUR.

Mon cœur reſſent.

COLIN.

Le mien.

LE REGISSEUR.

Le tien ; cela s'entend.

COLIN.

Exprimez-lui l'ardeur fidelle
Que pour elle mon cœur reſſent.

LE REGISSEUR.

J'exprimerai l'ardeur fidelle
Que pour elle.... Cela s'entend.

SCENE IV.

LE BAILLI, LE REGISSEUR.

LE REGISSEUR.

AH ! Monſieur le Bailli ! vous me voyez dans une ivreſſe, un enchantement !....

LE BAILLI.

De quoi donc ?

LE REGISSEUR.

Je viens de voir la petite Hélene ; elle eſt raviſſante, ma foi : je m'en tiens à celle-ci ; il faut qu'elle ait le prix, Monſieur le Bailli ; il faut qu'elle ait le prix.

LE BAILLI.

Que dites-vous ? Je ſuis homme intégre, & de plus il faut que mon jugement ſoit confirmé par tous les Notables du village.

LE REGISSEUR.

Monſieur le Bailli, quand elle n'auroit qu'un *acceſſit*, là qu'un pauve petit *acceſſit*, parbleu ! je l'épouſe.

LE BAILLI.

Doucement ! Je dois vous prévenir qu'elle eſt bien éveillée & que vous pourriez vous repentir peut-être...

LE REGISSEUR.

Eh ! non, non....

LE BAILLI

Patience ! il faut voir la fille de Madame Grignard.

LE REGISSEUR.

Madame Grignard ?

LE BAILLI.

Oui, la veuve du Tabellion : c'eſt une franche Picarde, un dragon de vertu, qui m'eſt fort néceſſaire pour diſtinguer la ſageſſe : je ne ſais comment elle fait, rien ne lui échappe ; mais ſi elle eſt ſévere pour les moindres fautes, elle eſt la premiere à rendre juſtice au mérite : ſon nom ſeul fait trembler toutes les filles du village & les contient dans le devoir. Jugez ſi ſa fille doit être ſage !

LE REGISSEUR.

Si ſa fille lui reſſemble, vous me faites trembler auſſi une *Honeſta* eſt pire qu'une coquette.

LE BAILLI.

Tenez, tenez, voici Madame Grignard avec ſa fille Théreſe.

SCENE V.

LE BAILLI, LE REGISSEUR, Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

MONSIEUR le Bailli (*Elle fait une grande révérence avec Thereſe.*) (*Au Régiſſeur.*) Monſieur... (*Elle fait une autre révérence au Régiſſeur & ſa fille n'en fait qu'une demie.*) (*A ſa fille.*) Faites donc la révérence plus bas. (*Au Régiſſeur.*) J'ai l'honneur de vous préſenter... (*Elle fait une troiſieme révérence.*)

LE REGISSEUR.

Elle eſt encore bien jolie celle-ci, mais il me paroît qu'elle a du chagrin.

Madame GRIGNARD.

Elle n'en a point ſujet. Répondez donc.

THERESE.

Monſieur, je fais tout mon poſſible pour n'en point avoir.

Madame GRIGNARD, *pinçant ſourdement le bras de Thereſe.*

Que dites-vous donc là ?

THERESE.

Ahi, ahi, ahi !

Madame GRIGNARD.

Soyez gaie, petite fille.

THERESE, *en pleurant.*

Oui, ma mere...

LE BAILLI.

Doucement, doucement!

LE REGISSEUR.

Elle paroît raiſonnable.

Madame GRIGNARD.

Elle n'auroit qu'à ne pas l'être. Je me donne aſſez de peine après elle.

ARIETTE.

Pour empêcher tout délit,
Notre fenêtre eſt grillée;
Je ſuis toujours éveillée:
Ma fille couche en mon lit.
Je ne veux pas qu'elle ſorte;
Je l'obſerve jour & nuit.
Un gros chien eſt à ma porte,
Abboyant au moindre bruit.
La ſerrure eſt ſûre & forte;
J'en ai la clef: la voilà.
En agiſſant de la ſorte,
D'une fille on répondra.
Moi-même, étant à ſon âge,
Avec moins de liberté,
Je ſais bien, pour être ſage,
Tout ce qui m'en a coûté.

SCENE VI.

Madame GRIGNARD, THERESE, LE BAILLI, LE REGISSEUR, COLIN ET HELENE.

COLIN, *accourant.*

ELLE va venir, elle va venir : dès qu'elle m'a vu, elle a fui comme à son ordinaire : mais elle a pris un autre chemin qui la conduit ici.

Madame GRIGNARD.

Qu'est-ce donc qu'il veut dire ?

HELENE, *sans être vue.*

ARIETTE.

J'aime à vous entendre chanter,
Petits oiseaux de ces bocages.

COLIN.

La voilà, la voilà, vous pouvez l'écouter.

TOUS.

Que vient-il nous conter?
Que vient-il nous conter?

LE REGISSEUR.

Je me sens agiter.

HELENE.

Je voudrois imiter
Vos doux accens & vos ramages.

COLIN.

La voilà, la voilà, vous pouvez l'écouter.

Madame GRIGNARD.

Que veut-il nous conter?

LE REGISSEUR.

Je me ſens agiter.

HELENE.

Je voudrois imiter
Vos doux accens & vos ramages.

(*Hélene paroît en achevant de chanter. Elle a une corbeille ſuſpendue à ſon côté ; dans cette corbeille ſont deux guirlandes.*)

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, HELENE.

HELENE.

BON JOUR Monſieur le Bailli ; voilà des guirlandes que j'ai faites pour parer tantôt Thereſe & Nicole, mes deux bonnes amies.

LE BAILLI.

C'eſt fort bien.

LE REGISSEUR.

La chere petite ! vous n'en êtes donc point jalouſe ?

HELENE.

Point du tout, & ſi elles ſont plus ſages que moi, tant mieux ; cela ſera plus d'honneur au village.

COLIN, *à part.*

Oui, c'eſt le cœur le plus honnête...

LE REGISSEUR.

Ah ! Monſieur le Bailli...

LE BAILLI.

De la réflexion.

HELENE, *à Thérese, en lui présentant la guirlande.*

Tiens, ma chere amie.

THERESE.

Voulez-vous, ma mere ?

Madame GRIGNARD.

A quoi cela sert-il ?

LE BAILLI, *à Thérese.*

Prenez, prenez.

Madame GRIGNARD.

Eh bien ! soit. Hon ! ... vous ne vous ferez pas oublier, vous avez aussi cueilli des fleurs pour vous; car...

COLIN, *en s'approchant.*

Hélene n'a pas besoin de parure.

HELENE.

Le voilà encore ! Je le verrai donc partout ! Monsieur le Bailli, défendez-lui absolument de me suivre.

(*Elle sort.*)

LE BAILLI, *à Colin.*

Si cela t'arrive....

COLIN, *tout étonné.*

Mais, Monsieur le Bailli... Monsieur le Régisseur...

LE REGISSEUR.

Un autre lui est destiné.

COLIN.

Ah Ciel !

LE BAILLI.

Nous te défendons de la voir.

LE REGISSEUR.

Et de l'aimer.

COLIN.

COLIN, *avec vivacité.*

ARIETTE.

Vous voulez m'empêcher d'aimer!
Sur mon cœur quel eſt votre empire!
Défendez aux grains de germer,
Empêchez le Soleil de luire,
Des ruiſſeaux arrêtez le cours,
Et vous aurez moins de peine
Qu'à m'empêcher d'aimer Hélene;
Je l'aimerai toujours.

LE REGISSEUR ET LE BAILLI.

Finis tes diſcours,
Renonce à tes amours.

(*Colin ſe retire déſeſpéré.*)

LE REGISSEUR.

Ce jeune drôle me paroit bien décidé.

LE BAILLI.

Ne vous inquiétez pas; il ne vous nuira point; j'y vais mettre bon ordre. Holà! (*à un Sergent.*) Que Colin ſoit aux arrêts dans ſa maiſon, & qu'on le garde à vue juſqu'à demain.

SCENE VIII.

LE BAILLI, LE REGISSEUR, Madame GRIGNARD.

Madame GRIGNARD.

VOus croyez qu'Hélene le fuit tout de bon. Je n'en ſuis pas la dupe.

LE BAILLI.

Il faut nous inſtruire de tout; c'eſt votre emploi, c'eſt votre devoir.

Madame GRIGNARD.

Eh bien! j'ai déja pluſieurs notes à vous remettre.

LE BAILLI.

Suivez-moi, j'ai de mon côté une affaire importante à vous communiquer.

Madame GRIGNARD.

Venez, ma fille.

LE BAILLI.

Non, il faut que Monſieur l'interroge en particulier, c'eſt la régle. (*bas au Régiſſeur.*) Je vais lui parler à votre ſujet.

LE REGISSEUR.

Attendez, attendez, rien ne preſſe encore.

(*Madame Grignard ſort en faiſant ſigne à Thereſe de s'obſerver, & d'un air de menace.*)

SCENE IX.

LE REGISSEUR, THERESE, ET THOMAS *dans le fond du Théâtre.*

LE REGISSEUR, *à part.*

HELENE, Hélene ! ah ! ce ſeroit bien dommage....

THOMAS.

La mere eſt partie : ſi je pouvois trouver le moyen de parler à ma chere Thereſe !

LE REGISSEUR.

Eh bien ! Thereſe ?

THERESE, *appercevant Thomas.*

Ah !

LE REGISSEUR.

Qu'avez-vous ?

THERESE.

Rien, Monſieur ; c'eſt que je ſoupire.

LE REGISSEUR.

Ouvrez-moi votre petit cœur. Pourquoi êtes-vous donc ſi triſte ?

THERESE.

Helas ! Monſieur, ne faut-il pas être triſte, quand on veut être ſage ?

LE REGISSEUR.

Je trouve qu'elle a raiſon. Voilà de la franchiſe ; c'eſt ce que j'aime. Oui, je conçois que votre mere vous gêne beaucoup ; elle eſt un peu revêche, la bonne femme. Il y a long-tems qu'elle eſt ſage, n'eſt-ce pas ?

THERESE.

C'eſt ce qu'elle me dit tous les jours.

LE REGISSEUR.

La ſageſſe eſt aimable & douce à votre âge, mais avec le tems elle s'aigrit.

THOMAS.

Ce diable d'homme ne s'en ira pas

THERESE.

AIR.

Ma mere me gronde ſans ceſſe;
Elle défend juſqu'au deſir:
C'eſt un honneur que la ſageſſe,
Pourquoi n'en pas faire un plaiſir?
Lorſque je cueille une anémone
Pour parer ma tête ou mon ſein,
Elle croit que c'eſt à deſſein;
Cela ne fait tort à perſonne.

LE REGISSEUR.

Non vraiment; mais on ne ſe pare pas pour rien.

THOMAS.

Monſieur, Monſieur le Régiſſeur, le Bailli vous demande; c'eſt bien preſſé, allez, allez vîte.

LE REGISSEUR.

Où?

THOMAS.

Ici près: non, non; chez lui au bout du village.

LE REGISSEUR.

Pour quel ſujet?

THOMAS.

C'eſt au ſujet...

LE REGISSEUR.

D'Hélene?

THOMAS.

Juſtement, d'Hélene; dépêchez-vous.

LE REGISSEUR.

J'y cours, conduis-moi.

THOMAS.

Oh ! j'ai bien d'autres commiſſions à faire.

LE REGISSEUR, *à Thereſe.*

Allez rejoindre votre mere, nous nous reverrons.

(*Il ſort.*)

SCENE X.

THOMAS, THERESE.

THOMAS.

JE reſpire : ah ! Thereſe !

THERESE.

Que voulez-vous, Thomas ? Laiſſez-moi.

THOMAS.

Arrêtez....

THERESE.

Si ma mere....

THOMAS.

Un moment.

THERESE.

Non.

THOMAS.

Si vous ne voulez pas que je meure....

THERESE.

Je n'entends rien.

THOMAS.

Prenez du moins ce gage de ma foi. (*en s'en allant.*) Je me recommande à vous, je me recommande à vous.

THERESE.

Je ſuis toute ſaiſie. Que m'a-t-il donné là ? je n'ai pas eu le tems de refuſer... Mon trouble... mon embarras... Voyons ce qu'il m'écrit.

» Chere amie, le Bailli a refuſé de m'inſcrire : je » viens d'apprendre que j'ai un rival, mais je ne » crains rien dès que vous ſerez Roſiere ; ne vous » contraignez plus, vous ſerez maitreſſe de choiſir » entre nous, & ſi vous avez pour moi de la préfé- » rence, mettez à votre côté cette roſette : ce ſera » ſigne que je pourrai me préſenter pour vous ob- » tenir malgré tout ce qu'on pourra faire ; ſi-non » je ne ſongerai plus qu'à me déſeſpérer.

THERESE.

Qu'à ſe déſeſpérer !.. Malgré ſon amitié pour moi, je ne ferai rien contre la volonté de ma mere. Reliſons la lettre.

SCENE XI.

Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

QU'AVEZ-vous là ? Un ruban ! Une lettre !

THERESE, *à part.*

Je ſuis perdue !

Madame GRIGNARD.

Voyons.

THERESE, *pendant que Madame Grignard lit tout bas la lettre.*

Que lui dirai-je ? Après tout, ce n'eſt pas ma faute ; je n'y ſuis pour rien. Il vaut mieux avouer à ma mere...

Madame GRIGNARD.

(*Elle lit.*) » *Mettez à votre côté cette roſette.* Ce n'eſt pas pour vous cette lettre ?

THERESE, *tremblante.*

Ma mere....

Madame GRIGNARD.

Si je le ſavois, je vous étranglerois ſur le champ.

THERESE.

Ma mere, je vous dirai franchement que j'ai trouvé ici tout-à-l'heure....

Madame GRIGNARD.

Ah ! ah ! vous avez trouvé...

THERESE.

Oui.

Madame GRIGNARD.

Ici ?

THERESE.

Oui.

Madame GRIGNARD.

Ce ruban, cette lettre ? C'eſt différent ; car, ſi c'étoit autrement, je t'aſſommerois, je t'écraſerois.

THERESE.

Je vous demande pardon, ma mere ; mais...

Madame GRIGNARD.

Ce billet ne peut pas être pour Nicole ; elle eſt ſi bête ! Cela ne ſait ſeulement pas lire. Il ne peut pas être pour vous, car j'ai trop bien pris mes précautions. (*à part.*) Selon les apparences, il eſt de Colin pour la petite Hélene ; il l'aura laiſſé tomber ; ma fille l'a trouvé. Oui, c'eſt cela. (*A Thereſe.*) Ecoutez : donnez cette roſette à Hélene, puiſquelle lui eſt deſtinée ; mais donnez-la comme de vous-même, ſans explication.

THERESE.

Ma mere, cela ne fera-t-il point de tort à ma bonne amie ?

Madame GRIGNARD.

Vous raiſonnez ! Suis-je capable de faire tort à perſonne ? mais je veux ſavoir la vérité. Si Hélene eſt innocente, je prendrai ſa défenſe ; &, ſi vous étiez coupable... Je crois que vous hauſſez les épaules !

DUO.

Madame GRIGNARD.

Vous êtes bien téméraire :
Il faut vous taire,
Me ſatisfaire.
Craignez ma colere ;
Ne raiſonnez pas,
Ne raiſonnez pas.
Impertinente,
Inſolente,
Impudente,
Vous ferez ce qu'il me plaira.

THERESE.

Hélas ! je ne ſais que faire.
Comment faire ?
Quel embarras !
Ah, ah, ah, ah, ah !
Je ferai ce qu'on voudra.

SCENE XII.

Madame GRIGNARD, THERESE, Madame MICHELE *& deux autres* VOISINES, *qui accourent aux cris de Thereſe.*

QUINQUE.

PREMIERE VOISINE.

Quoi ! toujours contre elle en colere !
Qu'eſt-ce donc qu'elle vous fait ?

Madame GRIGNARD.

Ce n'eſt point-là votre affaire,
Et j'agis comme il me plaît.

SECONDE VOISINE.

Mais elle eſt obéiſſante.

PREMIERE VOISINE.

Elle eſt douce, prévenante.

Madame MICHELE.

Sage, ſage ; mais il faut la prendre
Par douceur.

TRIO.

I. VOISINE.
Et la reprendre
Sans humeur, &c.

II. VOISINE.
Et la reprendre
Sans humeur, &c.

Mad. MICHELE.
Et la reprendre.
Sans humeur;
La reprendre
Sans eſclandre,
Sans aigreur.
Qui ſe fait craindre
Doit craindre auſſi;
Qui ſe fait craindre
Engage à feindre;
Oui, ſongez-y.

(*Elles diſent toutes deux la même choſe.*)

Mad. MICHELE & LES DEUX VOISINES.
Qui ſe fait craindre,
Qui veut conrraindre,
A tout à craindre :
Je vous le dis,
C'eſt mon avis;
Oui, oui, je vous en avertis;
C'eſt mon avis,
Je vous le dis,
C'eſt mon avis.

Mad. GRIGNARD.
Qui ſe fait craindre
N'a rien à craindre,
N'a rien à craindre,
Et je me ris
De vos avis.
Oui, oui, (*à Théreſe.*) rentrez aulogis.
(*Aux Voiſines.*)
Oui, je me ris
De vos avis,
De vos avis.

THERESE.
Je ſuis à plaindre,
Je ſuis à plaindre;
Mais dois-je feindre ?
Je ne le puis,
Je ne le puis.
Non, non, je pleure, je pleure,
Je gémis :
Mais j'obéis;
Oui, j'obéis.

(*Les Voiſines veulent ſuivre Madame Grignard; celle-ci leur ferme la porte au nez.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

OUI, vous ferez ma volonté ; ou.... ce n'eſt pas que je pretende que vous ſoyez Roſiere au préjudice d'une autre ; mais j'ai mes raiſons. Remettez cette roſette à Hélene comme je vous l'ai dit ; ſi je ne la lui vois pas, je m'en prendrai à vous. (*à part.*) Allons trouver le Régiſſeur.

(*Elle ſort.*)

SCENE II.

THERESE, *ſeule.*

QUEL triſte état ! vingt fois j'ai été ſur le point de me jetter aux pieds de ma mere pour lui découvrir.... mais ſa colere eſt ſi terrible !.... Si je me tais, Hélene ſera ſoupçonnée : ſi je parle, je vais nuire à Thomas ; il ſera chaſſé du village ; à quoi me réſoudre ?

ARIETTE.

Comment obéir à ma mere ?
Je dois feindre ; je ſuis ſincere,
Et mon cœur n'eſt pas ſans pitié :
Pourrai-je trahir l'amitié,
Cette amitié qui m'eſt ſi chere ?
Comment obéir à ma mere ?
Peut-être encor.... je dois m'en allarmer :
Peut-être encor.... j'ai tout à craindre,
Si je ne ſais pas me contraindre.
Ah ! s'il m'étoit permis d'aimer :
Thomas n'auroit pas à ſe plaindre.
Non, non, Thomas n'auroit pas à ſe plaindre,
S'il m'étoit permis d'aimer.
Il faut obéir à ma mere,
Je dois feindre ; je ſuis ſincere,
Et mon cœur n'eſt pas ſans pitié.
Pourrai-je trahir l'amitié,
Plus encor ?.... Tout me déſeſpere.
Comment obéir à ma mere ?

SCENE III.

HELENE, THERESE.

HELENE, *ſortant de la maiſon.*

AH ! c'eſt toi, ma bonne amie ? que t'eſt-il arrivé ? Tu pleures.

THERESE.

J'en ai ſujet.

HELENE.

Ah ! ne pleure donc pas ; tu me ferois pleurer auſſi, & je n'aime point à pleurer moi ; qu'eſt-ce que tu as ?

(*Hélene tire ſon mouchoir, eſſuie les yeux de Thereſe & l'embraſſe.*)

THERESE.

C'eſt que ma mere m'a grondée ; elle gronde toujours : c'eſt ſa coutume.

HELENE.

Là, là, ne t'afflige pas ; c'eſt ta mere, & tu dois lui obéir en tout.

THERESE.

En tout : mais elle me commande des choſes.. ..

HELENE.

Ce n'eſt pas à toi à examiner ſi elle a raiſon, ſi elle a tort ; & je ne t'eſtimerois point, ſi tu n'obéiſſois pas à ta mere.

THERESE, *à part.*

Non, je ne pourrai jamais m'y réſoudre. (*haut.*) Tiens, ſi je n'étois pas naturellement ſage, il y a de certains momens, je crois, où elle me feroit haïr la ſageſſe.

HELENE,

Ah ! que dis-tu là ?

THERESE.

Tu es bien-heureuſe, toi ; ta mere ne te défend rien.

HELENE.

Non ; mais ſi je ſavois quelque choſe qui lui déplût, oh ! tout de ſuite, tout de ſuite..

THERESE.

Tu ne pourrois pas tenir avec la mienne.

HELENE.

En quoi eſt-elle donc ſi ridicule ?

THERESE.

Eh bien ! tiens, par exemple, il y a quelques jours, (c'étoit un Dimanche) elle me fait marcher devant elle mon livre ſous le bras. — Baiſſez votre coeffe, petite fille. — Oui, ma mere. Tout en la baiſſant, je rencontrai les regards d'un jeune garçon qui me fixoit .. mais d'un air... tiens, j'en fus ſi émue que je laiſſai tomber mon livre ſans m'en apperçevoir.

HELENE.

Oh, oh !

THERESE.

Tout de ſuite il le ramaſſe, me le préſente. — Mademoiſelle n'eſt-ce pas à vous ?. . — Oui, Monſieur, je vous remercie. — Bienobligé, bien obligé, Monſieur, lui dit ma mere. Et puis à moi, pif, paf, deux ſouflets : — voilà Mademoiſelle pour vous apprendre à laiſſer tomber votre livre.

HELENE, *gaiement.*

Ne penſe plus à tout cela, & partage la joie qui anime aujourd'hui tout le village.

Air : *Lorſque les Filles du Village.*

De cette fête
Qu'on apprête,
Thereſe doit avoir l'honneur ;
Dans cette attente,
Sois contente ;
Ce jour aſſûre ton bonheur.

Déjà les cœurs d'intelligence,
Couronnent la ſageſſe en toi:
Tu mérites la préférence.

THERESE.

Non, non, le prix n'eſt pas pour moi.

ENSEMBLE.

Tu mérites la préférence:
Non, non, le prix n'eſt pas pour moi.

THERESE.

Même air.

Ta gaieté pure
Te raſſure;
Ton cœur ne ſauroit s'engager.

HELENE.

Mais un rien bleſſe
Ta ſageſſe;
Tu crains juſqu'au moindre danger.

THERESE.

Hélene, ah! quelle différence!
Je dois prendre exemple ſur toi.

ENSEMBLE.

Tu mérites la préférence:
Non, non, le prix n'eſt pas pour moi.

SCENE IV.

Madame GRIGNARD, THERESE, HELENE.

Madame GRIGNARD, *passant derriere Thereſe.*

HEM, hem!

THERESE, *voyant ſa mere.*

(*à part.*) Non, je ne me ſens pas capable....

HELENE.

Qu'eſt-ce qui t'occupe? Que regardes-tu?

THERESE.

Ah! cette roſette... ma mere ne veut pas que je la porte; c'eſt pour cela qu'elle m'a grondée.

HELENE.

Eh bien! ne la porte pas: quelle enfance! donne, donne-la-moi; je la porterai pour l'amour de toi.

(*Hélene arrache la roſette.*)

THERESE, *bas à Hélene.*

Arrête, ma bonne amie; il faut que je te diſe... Arrête... J'aime mieux m'expoſer à toute ſa colere.

(*Elle veut lui reprendre la roſette.*)

Madame GRIGNARD.

A quoi vous amuſez-vous là, petite fille? Allons, rentrez, rentrez devant moi.

(*Elle enferme Thereſe dans ſa maiſon, & va trouver le Régiſſeur qui paroît au fond du Théâtre.*)

SCENE

SCENE V.

Madame GRIGNARD, HELENE, LE REGISSEUR.

HELENE, *à part.*

LA pauvre enfant ! Que je la plains ! La gronder pour si peu de chose !

Madame GRIGNARD, *au Régisseur dans le fond du théâtre.*

Monsieur le Régisseur, la lettre que je vous ai fait lire est peut-être une étourderie de Colin ; mais la rosette que vous voyez à Hélene pourra servir à nous faire connoître si effectivement elle est d'intelligence .. Examinez-la sans lui rien dire encore de tout ceci.

LE REGISSEUR

Laissez moi faire, je vais l'examiner très-sévérement. (*à part.*) Seroit-il possible !

SCENE VI

LE REGISSEUR, HELENE.

LE REGISSEUR*.

HELENE, c'est vous que je cherche.

HELENE.

Ah ! Monsieur le Régisseur !

* *Dans cette Scene le Régisseur se propose d'interroger Hélene avec la plus grande sévérité ; mais il se livre, malgré lui, de tems en tems, à son caractere, & finit par être enthousiasmé d'Hélene.*

LE REGISSEUR.

Comment va la gaieté ?

HELENE, *gaiement.*

Oh ! toujours de même ; Monsieur, je n'ai aucun souci, ma mere me laisse faire tout ce que je veux.

LE REGISSEUR, *à part.*

Elle est charmante. (*Haut.*) Mais cette gaieté-là peut vous mener loin. Les amans sont gais aussi, & l'innocence de votre âge empêche de voir des dangers.

HELENE.

Des dangers ! bon !... Je les connois tous.

LE REGISSEUR.

Comment ?

HELENE.

Ma mere m'a instruite de tout, m'a tout dit, le bien, le mal.

LE REGISSEUR.

Vous me surprenez.

HELENE,

Oui, le bien pour le suivre, & le mal pour l'éviter.

LE REGISSEUR, *à part.*

Ma foi, en deux mots, voilà toute l'éducation : (*haut.*) mais, ma chere enfant, on peut s'y méprendre.

HELENE.

Jamais, jamais.

AIR.

On nous donne des leçons
Qu'il est bon de suivre ;
Mais faut-il tant de façons,
Quand on sait bien vivre ?
L'honneur a plus de pouvoir
Que tout ce qu'on peut savoir.
Pour apprendre mon devoir,
Mon cœur est mon livre.

LE REGISSEUR.

Hem ! le cœur d'une jeune fille eſt un livre où il y a ſouvent bien des fautes à corriger. Hélene, Hélene, on m'a dit bien des choſes de vous.

HELENE, *riant.*

Bon Monſieur, contez-moi donc ça.

LE REGISSEUR.

Oui, jolie comme vous êtes, vous devez avoir bien des amoureux.

HELENE.

Ah ! cela ſe peut, je n'en ſais rien.

LE REGISSEUR.

Vous ſavez du moins que Colin...

HELENE.

Colin ?

LE REGISSEUR.

Il vous aime ; il me l'a dit & tout le monde le ſait, mais c'eſt fort naturel. J'en juge par moi-même. Ah ! petite mignonne !

AIR.

Eſt-on de glace,
Quand on eſt vif, jeune & badin ;
L'Amour pourchaſſe,
L'Amour eſt fin.
Le tendre Colin
Me paroît malin ;
Et moi-même, à ſa place,
Voyant tant d'attraits,
Malgré moi j'aurois
De l'audace.
Eſt-on de glace, *&c.*

HELENE.

Oh! je vous prie, Monſieur, de ne me point parler de Colin; il n'y a que lui au monde qui me faſſe de la peine.

LE REGISSEUR.

Avez-vous quelque choſe à lui reprocher?

HELENE.

Oh! non, Monſieur; chacun vous en dira du bien.

LE REGISSEUR.

Vous auroit-il manqué d'égards, de reſpect?

HELENE, *fierement, & enſuite avec une vivacité qui s'augmente de plus en plus.*

De reſpect! Il me connoit, Monſieur; &, quoique Colin ne ſoit qu'un payſan, il a des ſentimens; c'eſt mon pere qui l'a élevé comme ſon propre fils, comme moi-même; & il n'y a peut-être pas un garçon dans le village qui ait autant d'honneur, de probité...

LE REGISSEUR, *ironiquement.*

Et vous le haïſſez?

HELENE, *avec émotion.*

Oh! tant qu'il m'eſt poſſible je ne ſaurois entendre parler de lui tranquillement.

LE REGISSEUR.

Cependant on vous ſoupçonne, & Madame Grignard....

HELENE, *reprenant ſa gaieté.*

Je ne crains rien.

LE REGISSEUR, *à part.*

Cette noble aſſurance paroît la juſtifier. (*haut.*) Il eſt vrai que dans ce village, on eſt ſi difficile... Le moindre deſir, la moindre foibleſſe... Qu'eſt-ce que c'eſt que tout cela? eſt-ce qu'il ne faut pas paſſer quelque choſe aux jeunes filles? Que diable! on n'eſt

pas chez des Turcs. Allons, allons, jettez cette roſette ; elle vous perdroit, ce ſeroit la preuve de votre intelligence avec Colin.

HELENE.

Ciel ! que dites-vous ?

LE REGISSEUR.

Il ſe flatte de vous obtenir par ce moyen. J'ai vû ſa lettre ; nous ſavons tout, cette roſette vient de lui.

HELENE.

Il auroit oſé !... Mais elle vient de Thereſe.

LE REGISSEUR.

N'importe, n'importe, cette diableſſe de Madame Grignard pourroit bien auſſi avoir machiné quelque choſe... Là, en conſcience, vous n'aimez donc pas Colin ?

HELENE.

Je n'aimerai jamais perſonne ſans l'aveu de ma mere.

LE REGISSEUR.

Ah ! vous me raviſſez. Soyez donc tranquille. Vous êtes débaraſſée des importunités de ce Colin ; il eſt aux arrêts chez lui juſqu'à demain, un ſentinelle à ſa porte.

HELENE.

Aux arrêts !

LE REGISSEUR.

Je vois que cela vous fait plaiſir.

HELENE.

Ah ! Oui. On a bien fait.

LE REGISSEUR.

Je vous prends ſous ma protection. Nous ferons taire tous les caquets ; & que vous ſoyez Roſiere ou non, je vous épouſe.

HELENE.

Vous, Monsieur?

LE REGISSEUR.

Oui, par ma foi.

HELENE.

Ma mere....

LE REGISSEUR.

Y consent, cher trésor, petit amour.

HELENE.

Et Monsieur le Bailli....

LE REGISSEUR.

Le Bailli!... Vous m'avez fait peur. Oui, oui, tout est arrangé.

HELENE, *se laissant tomber sur le banc.*

Monsieur excuse!...

LE REGISSEUR.

Elle y est sensible.

ARIETTE.

Tous deux joyeux,
Si l'hymen nous assemble,
Nous aurons ensemble
Des jours délicieux.
L'amour heureux
Viendra dans le ménage,
Fier de son ouvrage,
Jouer entre nous deux.
L'innocence & la beauté
La décence & la gaieté
Feront ma félicité.

Quand la sagesse
Rit & caresse,
Elle intéresse.

Le Ciel avare
D'un bien ſi rare,
Me le prépare
Dans votre cœur.
Je ne ſais rien de ſi rude,
De ſi triſte qu'une prude,
Toujours ſage par étude;
Mais la ſageſſe
Qui nous careſſe,
Nous intéreſſe
Par ſa douceur.
Le Ciel avare
De ce bonheur,
Me le prépare
Dans votre cœur.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

HELENE, *ſeule.*

JE n'en reviens point ! Tout eſt arrangé... Ma mere conſent... Cette roſette eſt de Colin; il ſeroit capable... Et j'aimerois Colin!

SCENE VIII.

HELENE, COLIN.

COLIN, *sur le haut du mur qui eſt au fond du Théâtre.*

MON malheur eſt confirmé. Je ne ſerai point témoin du bonheur d'un rival.

HELENE.

Que vois je ! il va ſe bleſſer.

COLIN, *s'élance du mur ſur l'arbre & ſe laiſſe gliſſer juſqu'en bas.*

Je quitte le pays.

HELENE.

Je veux le confondre.

COLIN.

Je l'apperçois. Je ne puis plus ſoutenir ſa vue.

HELENE.

Arrêtez, Colin.

COLIN.

Vous m'appellez ! Ah ! chere Hélene, vous ceſſez de me fuir !

HELENE.

Oui, le plus méchant de tous les hommes ; oui, c'eſt moi qui vous appelle. Juſtifiez-vous, ſi vous le pouvez du tort que vous me faites.

COLIN.

Du tort que je vous fais !

HELENE.

Ecoutez-moi ; oui, c'eſt pour la derniere fois que

je vous parle ; oui, juſtifiez-vous du tort que vous me faites, ſi vous êtes encore honnête garçon.

COLIN.

En quoi ſuis-je coupable ?

HELENE.

En quoi? Pouvez-vous l'ignorer?

COLIN.

Oui, daignez me l'apprendre.

HELENE.

Eh bien!..(*à part.*)Je n'ai pas la force de m'expliquer.

COLIN.

Achevez & ſoyez ſûre...

HELENE.

Eh bien! j'étois tranquille; je me livrois à la gaieté, je partageois les plaiſirs innocens de mes compagnes.

COLIN.

Qui vous empêche de jouir encore?...

HELENE.

Votre préſence que je ne puis ſupporter; vous me cauſez un trouble... mille inquiétudes... On a remarqué vos empreſſemens pour moi, on me ſoupçonne... O ciel! on me ſoupçonne de les approuver!

COLIN.

Quoi! les ſoins les plus reſpectueux!...

HELENE.

Ne peuvent m'en impoſer: vous avez formé le projet le plus offenſant... Vous avez employé un détour injurieux : vous m'avez cru capable d'être ſenſible.

COLIN.

Hélene, je vous jure...

HELENE.

Non, perfide, non ; vous m'aimez.

ROMANCE.

I. COUPLET.

Eh! pourquoi me ſuivre ſans ceſſe?
Quels vœux oſerois-tu former?
Renonce au deſir qui te preſſe;
Veux-tu m'obliger à t'aimer?
Tu fais mon tourment & ma gêne,
Faut-il t'aſſûrer de ma haîne?
Eh bien! Colin.... oui, je te hais;
Oui, je te hais;
Oui, ne nous revoyons jamais.

II. COUPLET (*).

De mes pieds tu cherches les traces,
Meſurant ton pas ſur le mien:
Je quitte un gazon, tu t'y places,
Tu careſſes toujours mon chien.
Si je dis une chanſonnette,
Tu la reprends ſur ta muſette:
Colin, Colin.... oui, je te hais;
Oui, je te hais;
Ah! ne nous revoyons jamais.

III. COUPLET.

J'ai vu, ſur l'écorce d'un charme,
Mon nom écrit en laqs d'amour;
Eſt-ce à tort que je m'en allarme?
Je le vois encor chaque jour;

(*) *Hélene doit dire ces couplets avec vivacité & avec une eſpece de colere, à travers laquelle on voit éclater l'amour qu'elle s'efforce de cacher.*

Il s'accroît, tant plus je l'efface;
Car trop profonde en eſt la trace;
C'eſt toi, Colin. Que je te hais!
Oui, je te hais;
Ah! ne nous revoyons jamais.

COLIN.

IV. COUPLET.

Modérez ce courroux extrême
Qu'avez-vous à me reprocher?
Vous ai-je dit que je vous aime?
Non, j'ai bien ſu m'en empêcher.
Pour moi quel effort! quelle gêne!
Hélas! d'où vient donc tant de haîne?
Je vous déplais. Oui, je m'en vais;
Oui, je m'en vais;
On ne me reverra jamais.

EN DUO.

HELENE. COLIN.

Que je te hais! Oui, je m'en vais.
Ne nous revoyons jamais, Ah! ne nous revoyons jamais;
Jamais. On ne me reverra jamais.

COLIN.

Vous le voulez, vous ſerez ſatisfaite. Je vois que je ne ſuis pas digne de vous. Je ſais que quelqu'un plus heureux doit vous obtenir.

HELENE.

Eh! ſans doute, c'eſt la volonté de ma mere, de Monſieur le Bailli; & Monſieur le Régiſſeur...

COLIN.

Un moment de grace...

HELENE.

Ah ciel! Qu'exigez vous encore?

COLIN.

Hélene, vous venez de m'offenſer par des ſoupçons... Je ne me ſens coupable de rien en verité, non en vérité; & je ne vous quitte point que vous ne m'ayez dit les torts...

HELENE.

Non, non : point d'explication; j'aime mieux tout pardonner.

COLIN.

Laiſſez-moi vous convaincre... Je veux du moins avoir votre eſtime... C'eſt la derniere grace, je vous la demande à genoux.

HELENE.

Arrêtez : c'eſt mettre le comble...

COLIN.

Eh bien! oui, oui, j'ai tort. Soyez heureuſe ; mais que je ne parte point avec votre haîne.

DUO.

COLIN.	HELENE.
Ayez pitié, prenez pitié de moi.	Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Pourquoi, pourquoi tant de rigueur ?	Pourquoi, pourquoi, par votre ardeur,
Pourquoi, pourquoi	Pourquoi, pourquoi...!
Me priver de ſa vue?	Otez-vous de ma vue ;
Que mon ame eſt émue!	Je me ſens toute émue,
Oui, je le doi ;	Quand je vous voi.
Vos deſirs ſont ma loi.	Je ne ſais pas pourquoi
Ceſſez votre rigueur.	Vous faites mon malheur.
Ayez pitié, prenez pitié de moi.	Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Je ne ſais pas pourquoi	Je ſens, quand je vous voi,
Je fais votre malheur.	Renaître ma douleur.
Ceſſez, ceſſez d'affliger mon cœur.	Ceſſez, ceſſez d'agiter mon cœur.

COLIN.

Vos desirs sont ma loi.
Je ne sais pas en quoi
Je fais votre malheur.
Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Je sens, quand je la voi,
Renaître mon ardeur.
Cessez, cessez d'affliger mon cœur.
Je vais vous obéir,
Je vais vous obéir.

Moi vous faire souffrir!
Moi vous faire souffrir!
Je vais vous obéir;
C'est à moi de mourir.

Moi vous faire souffrir!
Moi causer sa douleur,
Son malheur!
Plutôt mourir;
Je vais la fuir.
Quelle rigueur!
Cessez, cessez d'affliger mon cœur.
Je dois vous obéir,
Bien-tôt je vais vous fuir.
Moi vous faire souffrir,
Causer votre douleur,
Causer votre malheur!
Plutôt mourir.
Ah! plaignez-moi: plus de rigueur;
Cessez, cessez d'affliger mon cœur.

HELENE.

Je ne sais pas pourquoi
Vous faites mon malheur.
Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Je sens, quand je vous voi,
Renaître ma douleur.
Cessez, cessez d'agiter mon cœur.
Ne troublez point ma vie;
C'est toute mon envie.

Vous me faites souffrir,
Vous me faites souffrir:
Que je dois vous haïr!
Vous me ferez mourir.
Ah! vous me ferez mourir;

Hâtez-vous de me fuir.
Prenez-vous du plaisir
A m'entendre gémir,
A me faire souffrir,
A causer ma douleur?
Quelle rigueur!
Ah! laissez-moi: quelle rigueur!
Cessez, cessez d'agiter mon cœur.
Hâtez-vous de me fuir:

Vous feriez mon malheur,
Mon malheur.
Ah! laissez-moi: quelle douleur!

Cessez, cessez d'agiter mon cœur.

HELENE.

C'en est trop, je ne veux plus rien entendre. Tiens, méchant; voilà cette rosette que... J'étouffe.

(*Elle ramasse la rosette & la jette à Colin. Elle sort.*)

SCENE IX.

COLIN *seul.*

CETTE rosette... Que veut-elle dire ? Je l'ai vu s'attendrir, je n'ose croire....

(*Baisant la rosette.*)

SCENE X.

COLIN, THOMAS.

THOMAS, *à part.*

QUE vois-je ! ma rosette entre ses mains.

COLIN.

Je ne puis plus prétendre à Hélene ; c'en est fait, j'ai pris mon parti.

THOMAS.

Il a pris son parti, c'est d'épouser Thérese.

COLIN.

Ce ruban sera toujours contre mon cœur.

THOMAS.

Je suis sacrifié. Colin est le rival qu'on me préfere.

CHACONNE *de Rameau.*

(*A Colin.*)

Il faut rendre,
Me rendre.

COLIN.

Eh! qu'oſes-tu prétendre?

THOMAS.

Ce gage de ma foi,
Qu'elle a reçu de moi.

COLIN.

Quoi!
De toi?

THOMAS.

Oui, de moi;
Qu'elle a reçu de moi.

COLIN.

Quoi!
De toi?

THOMAS.

Oui, de moi,
Ce gage de ma foi.

COLIN.

Elle a pu de toi recevoir,
Au mépris de ſon devoir,
Au mépris de ſon devoir?....
Non, non, non; je ne puis le concevoir.

THOMAS.

Je veux ravoir.....

COLIN.

Je veux ſavoir...

DUO.

COLIN.

En as-tu le pouvoir?
Perds un frivole eſpoir.
En as-tu le pouvoir?
Thomas, c'eſt ce qu'il faut ſavoir;
Oui, c'eſt ce qu'il faut voir.

THOMAS.

Bien-tôt tu vas ſavoir
Si j'en ai le pouvoir;
Bien-tôt tu vas ſavoir,
Colin, ſi j'en ai le pouvoir;
Et c'eſt ce qu'il faut voir.

SCENE XI.

THOMAS, COLIN, HELENE.

HELENE, *ſe mettant entre eux deux.*

AH! tout doux, tout doux:
D'où vient ce courroux?
Ah! Thomas,... Colin,
Quel eſt ton deſſein?
Tu me fais trembler.
Par ta fureur,
Tu veux donc troubler
Toujours mon cœur.

COLIN.

Un rival a ſu mériter.....
Je ne puis ſurmonter
Ma colere.

HELENE.

Arrête, téméraire!
Arrête, téméraire!

COLIN.

O Ciel! que dois-je faire?

HELENE.

Nous quitter.

THOMAS.

Ah! daignez, daignez m'écouter;
Je dois vous reſpecter;
Mais je dois
Soutenir mes droits.

HELENE.

HELENE.

Oui, Colin a tort;
Oui, ſans doute, il a tort.
Calmez ce tranſport,
Et ſoyez tous deux d'accord.

COLIN.

Je n'aurois pas prévu....
Je n'aurois jamais cru....
Quel outrage!

THOMAS.

J'enrage.

HELENE.

Mais, au nom des Dieux,
Quitte donc ces lieux.

COLIN.

Vous rendez mon ſort
Cent fois plus cruel que la mort.

THOMAS.

Puiſqu'il faut parler net,
Apprenez le ſujet....
Voici le fait, voici le fait;
Il aime un jeune objet
Que j'adore en ſecret;
Beauté ſage & fiere....
Mais je ſuis diſcret.

COLIN.

Ah!

HELENE.

La paix!

COLIN.

Non, jamais....
Viens....

THOMAS.

Je vais.....

HELENE.

Eh! la paix!

TRIO.

COLIN. HELENE. THOMAS.

Je veux ſavoir.... Venez, ma mere, Je veux ravoir....
Venez, venez, ma mere.

(*Hélene les quitte pour aller au-devant de ſa mere.*)

DUO.

COLIN.

En as-tu le pouvoir?
Perds un frivole eſpoir;
En as-tu le pouvoir?
Thomas, c'eſt ce qu'il faut ſavoir;
Oui, c'eſt ce qu'il faut voir.

THOMAS.

Bien-tôt tu vas ſavoir
Si j'en ai le pouvoir;
Bien-tôt tu vas ſavoir,
Colin, ſi j'en ai le pouvoir,
Et c'eſt ce qu'il faut voir.

SCENE XII.

Les Acteurs précédens, Madame MICHELE.

HELENE ET Madame MICHELE.

EH! tout doux, tout doux!
Pourquoi ce courroux?

Madame MICHELE.

Ah! Thomas!

HELENE.

Colin!

Madame MICHELE, HELENE.

Quel eſt ton deſſein?

Madame MICHELE.

Oſez-vous enſemble?.....

Madame MICHELE, HELENE.

Quelqu'un peut venir,
Sauvez-vous; je tremble.....
On va vous punir.

COLIN.

Quel eſt mon malheur!

THOMAS.

Dois-je douter de ſon cœur?

COLIN, *à Thomas.*

Je prendrai mieux mon tems.

THOMAS.

J'entends;
Oui, je t'attends.

Madame MICHELE, HELENE.

Fuyez, fuyez, à quoi vous exposez-vous?
Fuyez, fuyez, fuyez, on vient à vous.

TOUS QUATRE.

HELENE.	Mad. MICHELE.	COLIN.	THOMAS, *à Colin.*
Ah! maman!	Va-t-en,	Ç'en eſt fait,	Viens, ſuis-moi;
Il peut partir;	On va venir,	cruelle!	loin d'elle,
		Je vais partir;	Tu peux venir;
Mais, maman,	Va-t-en,	Ç'en eſt fait,	Ton rival t'ap-
S'il va mourir!	On va venir.	loin d'elle,	pelle
		Je vais mourir.	Pour te punir.

SCENE XIII.

Les précédens, Madame GRIGNARD, THERESE, NICOLE.

Madame GRIGNARD, *à ſa fenêtre.*

A l'aide! Au ſecours!

Madame MICHELE, *à Thomas.*

Suis-moi.

HELENE, *à Thomas.*

Entrez chez nous.

(Hélene entre avec Thomas dans la ferme en le pouſſant devant-elle. Madame Michele entraîne Colin dans la couliſſe du côté oppoſé.)

Madame GRIGNARD, *après avoir vu entrer Thomas & Hélene dans la ferme.*

Bon. Me voilà sûre de mon fait. (*Elle se retire de la fenêtre, & dit dans sa maison :*) Thereſe, Thereſe, Thereſe, eh ! venez donc vîte.

(*Pendant ce tems, Hélene ſort & ſe jette dans les bras de ſa mere qu'elle rencontre au fond du Théâtre.*)

HELENE.

Je ſuis tremblante.

Madame MICHELE.

Ne crains rien, ne crains rien, ma fille, Colin eſt parti ; tu ne le reverras plus le pauvre garçon.

HELENE.

Il eſt parti !

Madame MICHELE.

Oui ; n'y ſongeons plus. (*Elle emmene ſa fille.*)

SCENE XIV.

Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

VOilà pourtant votre bonne amie Hélene, cette fille ſi ſage : elle vient d'entrer chez elle avec un de ſes amoureux. Je les ai vus, allez doucement les obſerver.

THERESE.

Moi ! Ma mere ?...

Madame GRIGNARD.

Point de réplique. Allez, dépêchez.

(Elle fait entrer Thereſe dans la ferme.)

SCENE XV.

Madame GRIGNARD, L'OFFICIER.

L'OFFICIER

Qu'eſt-ce qu'il y a ?

Madame GRIGNARD.

Monſieur l'Officier, faites votre devoir : deux jeunes garçons viennent de manquer ſcandaleuſement à nos loix. Ils en ſont venus aux mains.

L'OFFICIER.

Où ſont-ils ?

Madame GRIGNARD.

L'un s'eſt enfui par ce chemin.

L'OFFICIER, *à deux de ſes gens.*

Que l'on coure après.

Madame GRIGNARD.

L'autre eſt dans cette maiſon avec Hélene. Poſez à la porte un ſentinelle & que perſonne n'entre ni ne ſorte ſans votre ordre. (*appercevant Nicole.*) Viens-çà, Nicole, (*à part.*) Je me défie un peu de ma fille.

L'OFFICIER, *au ſentinelle.*

Poſtez-vous là, & que perſonne n'entre ni ne ſorte ſans mon ordre.

(*Pendant que l'Officier donne l'ordre au ſentinelle, Madame Grignard parle bas à Nicole.*)

NICOLE.

Eſpionner? Je ne ſais pas comme on eſpionne, moi.

Madame GRIGNARD.

N'as-tu pas entendu ce que je t'ai dit, tu viendras me rendre compte de tout.

NICOLE.

Ah! oui, oui.

Madame GRIGNARD, *à l'Officier.*

Monſieur, permettez que cette jeune fille puiſſe entrer & ſortir.

(*Nicole entre dans la maiſon de Madame Michele, pendant que l'Officier va donner un ſecond ordre au ſentinelle.*)

Madame GRIGNARD.

Je confondrai cette petite hypocrite.

(*On bat le tambour.*)

Monſieur l'Officier....

L'OFFICIER.

Pardon, Madame, la cérémonie commence.

Madame GRIGNARD.

Déjà? Thereſe, Thereſe!

(*Elle veut entrer dans la maiſon pour faire ſortir ſa fille.*)

LE GARDE.

On n'entre pas.

THERESE, *ſe préſentant pour ſortir.*

Ma mere....

LE GARDE.

On ne ſort pas.

Madame GRIGNARD.

Mais il faut que ma fille....

LE GARDE.

On n'entre pas, on ne ſort pas.

Madame GRIGNARD.

Eh bien! patience, nous verrons.

SCENE XVI.

LA MARCHE.

(*Madame Grignard va ſe joindre à la marche qui arrive dans l'ordre ſuivant : Jerôme, enſuite des Miliciens, des Garde-chaſſes, la Maréchauſſée, les Garçons du village en uniforme, les jeunes filles auſſi dans leur uniforme, les vieilles Roſieres accompagnées de leurs maris & de quelques petits enfans, enſuite le Bailli, le Régiſſeur, les Officiers de la Juſtice, &c.)*

(*Après cette Marche, le Bailli va ſe placer dans le boſquet ſur un ſiége à gauche, & le Régiſſeur ſur un autre à droite. De côté & d'autre ſont des banquettes pour les Notables du lieu. Les Garçons ſe rangent d'un côté, les Filles de l'autre; le Peuple garnit le fond du Théâtre. Deux anciennes Roſieres portent ſur un couſſin la couronne de roſes, & deux Garçons portent dans un baſſin d'argent la bourſe de vingt-cinq louis.)*

LE BAILLI, *d'un ton impoſant, après que tout le monde eſt placé.*

SILENCE. Heureux habitans de ce village, qui ne formez qu'une même famille, c'eſt à vous à confirmer ou condamner, par votre témoignage, le choix que nous allons faire & à décider du prix. Commençons par lire les informations. Si quelqu'un a des accuſations à pro-

LE BAILLI.

duire, qu'il parle ; il fait à quoi l'honneur l'oblige. (*Le Bailli lisant.*) » *Nicole.* Il n'y a rien contre elle.

Madame GRIGNARD.

Bon ! c'eſt une petite ſotte qui eſt ſage ſans ſavoir pourquoi, le beau mérite !

LE REGISSEUR.

Thereſe.

LE BAILLI.

Rien contre elle.

Madame GRIGNARD.

Je le crois bien.

(*Dans cette ſcene Madame Michele arrive au fond du Théâtre.*)

LE BAILLI, *continuant de lire.*

Hélene : voilà des notes. Dimanche dernier, on a vû Hélene ſortir du bois au déclin du jour ; elle eſt rentrée chez ſa mere fort tard.

UNE BONNE-VIEILLE.

La chere enfant c'étoit pour me ramener mon chevreau qu'elle avoit trouvé.

LE BAILLI.

Le Lundi ſuivant, elle s'eſt abſentée de la maiſon toute la journée.

UNE AUTRE VIEILLE.

J'étois malade ; c'étoit pour faire mon ouvrage.

LE BAILLI.

Tous les Samedis de chaque ſemaine, Hélene donne une meſure de bled à un jeune garçon qui a grand ſoin de ſe cacher.

UN VIEILLARD.

Ah ! les méchans ! C'étoit mon fils pour moi, pour

ma femme, pour mes pauvres enfans... Sa mere le ſavoit, je ne l'aurois jamais dit, elle ne le vouloit pas.

Madame GRIGNARD.

Fort bien, fort bien! Je n'y peux plus tenir, vous m'avez commandé de parler.

LE BAILLI.

Eh bien! parlez, parlez.

Madame GRIGNARD.

Hélene eſt actuellement dans cette maiſon avec un de ſes amoureux.

LE REGISSEUR.

Cela n'eſt pas poſſible. Comme elle m'auroit trompé!

Madame GRIGNARD.

Je les ai vus. Thereſe & Nicole vont bientôt vous informer de tout.

LE BAILLI.

S'il eſt ainſi, je condamne Hélene.

Madame MICHELE.

Arrêtez, Monſieur le Bailli, qu'a-t-elle fait? Mes voiſins, mes voiſines, avez vous quelque choſe à lui reprocher?

TOUS.

Non, non, non.

Madame MICHELE.

Non, elle n'eſt point coupable; l'honneur a toujours été dans notre famille; le cœur de ma fille m'eſt connu, il me répond de ſon innocence.

Madame GRIGNARD.

Son innocence! Tenez, tenez, voilà la petite Nicole qui nous apporte des nouvelles.

SCENE XVII.

Les Acteurs précédens, NICOLE.

NICOLE.

Air : *Sur un verd gazon.*

OH ! je viens d'entendre
Ce garçon caché dans le moulin,
Hein, hein :
Elle avoit l'air tendre,
Il étoit chagrin :
Elle se fâchoit ;
Il lui reprochoit,
Je n'ai pu comprendre.....
Ils se plaignoient tous deux
De n'être pas heureux.
Oh ! ne l'espere pas,
Dit Thereſe à Thomas.

Madame GRIGNARD.

Comment ! Thereſe, Thomas !

LE BAILLI.

Qu'on les faſſe venir.

Madame MICHELE.

Paroiſſez, ma fille.

SCENE XVIII, *& derniere.*

Les précédens, THERESE, THOMAS, *ſortant de la ferme*, HELENE, COLIN *amené par deux Gardes.*

Madame GRIGNARD.

QUE vois-je !

NICOLE.

Eh oui ! c'eſt Thomas qui aime Thereſe ; oh ! dame, j'ai bien eſpionné, moi.

Madame GRIGNARD, *à Thereſe.*

Vous, avec Thomas !

THERESE.

Ma mere, je vous ai obéi.

Madame GRIGNARD.

Voilà Colin qu'on nous ramene, nous allons éclaircir le fait ; liſez ſa lettre.

THOMAS.

Ah ! Madame, c'eſt moi qui l'ai écrite & qui ai donné la roſette à Thereſe ; mais je ſuis ſeul coupable, elle n'a point de part....

COLIN.

Hélene, croyant qu'elle venoit de moi, me l'a rendue avec indignation. Je partois, je lui ſacrifiois

mon bonheur, ma vie... Et pourquoi me ramene-t-on, pourquoi ?

Madame GRIGNARD.

Je ſuis confondue.

LE BAILLI.

Hélene eſt donc juſtifiée.

LE REGISSEUR.

Oh ! ma foi, j'en étois bien ſûr.

LE BAILLI.

Approchez Hélene, venez recevoir la couronne.

LE REGISSEUR.

Et ma main ; c'eſt moi qui épouſe la Roſiere.

COLIN.

C'eſt lui qui l'épouſe !.. mais Hélene eſt juſtifiée, je mourrai content.

(*On s'approche pour couronner Hélene. Il ſe laiſſe tomber preſque ſans connoiſſance dans les bras des Gardes qui l'ont ramené.*)

HELENE, *s'attendriſſant par degrés.*

Ah Ciel ! ſuſpendez....

LE BAILLI.

Qu'avez-vous ?

HELENE, *appercevant Colin qui tombe entre les bras des Gardes*

ARIETTE.

Ah ! reprenez cette couronne.
Non, non, ce prix que l'on me donne,
Je ne l'ai pas mérité :
Vous voyez un cœur agité:
J'aidois à me tromper moi-même.
En ce moment je ſens que j'aime;
Je ne veux point trahir la vérité.

Madame GRIGNARD.

C'eſt Colin qu'elle aime. Je l'ai bien dit.

HELENE.

Il ne le ſavoit pas; épargnez-le de grace. Je renonce à lui pour jamais; je n'y pourrai ſurvivre. Ah! ma mere!... (*Elle tombe dans les bras de ſa mere.*)

COLIN, *ſe jettant aux genoux d'Hélene.*

Elle m'aime, & c'eſt moi qui cauſe ſon malheur! il faut que je meure à ſes pieds.

LE REGISSEUR.

Ah! Monſieur le Bailli... Ils m'attendriſſent: un amour involontaire n'eſt point un crime, quand on ſait le ſurmonter. Qu'ils ſoient heureux, je leur ſervirai de pere.

LE BAILLI.

Voici mon jugement: Nicole eſt ſage par ignorance, Thereſe par contrainte, Hélene par devoir & par amour pour la vertu; on ne triomphe point ſans combat.

LE REGISSEUR.

Hélene en eſt plus digne du prix.

LE BAILLI.

Qu'elle reçoive la Couronne, & plus encore la main d'un amant chéri, d'un époux tendre & fidèle, digne récompenſe de la ſageſſe.

CHŒUR.

LE BAILLI.

C'Est Hélene que je déclare.

TOUS.

C'eſt Hélene que l'on déclare,
Fanfare, fanfare, fanfare:
Hélene a le prix.
Que l'écho réponde à nos cris,
Sur les côteaux & dans la plaine:
Hélene, Hélene, Hélene;
Elle a le prix, elle a le prix.

UNE ANCIENNE ROSIERE.

De cette couronne on la pare.
De la vertu, tréſor ſi rare,
Voilà le prix.

TOUT LE CHŒUR.

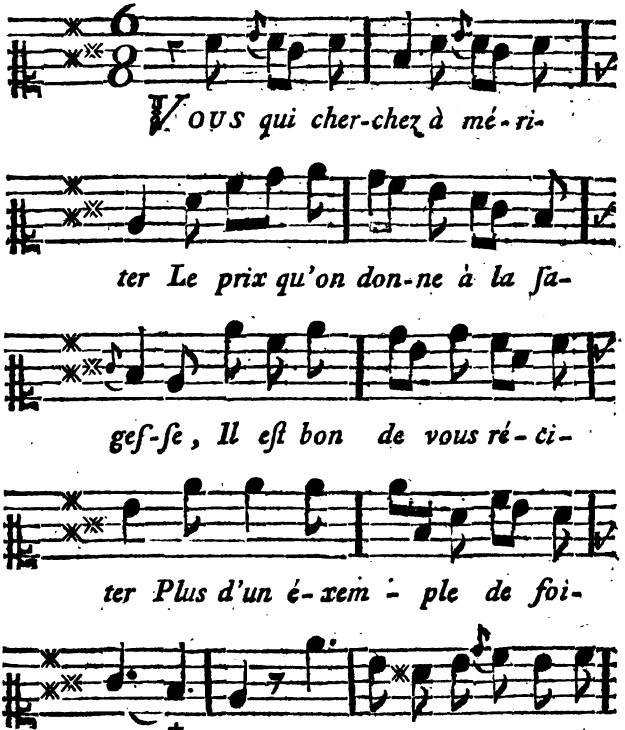
Fanfare, fanfare, fanfare;
Hélene a le prix.

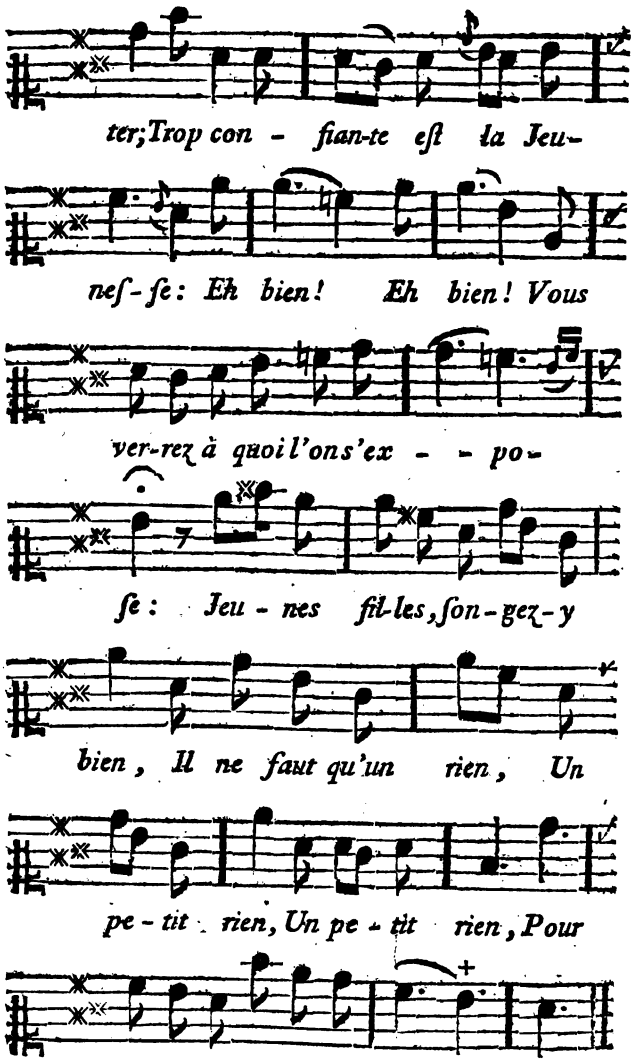
(*Pendant ce Chœur, on couronne Hélene, & la Dame du lieu vient la décorer du Cordon bleu, ſuivant l'uſage établi par Louis XIII. Enſuite on place la Roſiere ſur un trône de fleurs & de verdure, & tous les Habitans du Village & des environs viennent la féliciter; ce qui forme le divertiſſement.*)

VAUDEVILLE.

VAUDEVILLE
DE LA ROSIERE DE SALENCI.

1er. Couplet. LE BAILLI.




ter; Trop con - fian-te eſt la Jeu-
neſ-ſe: Eh bien! Eh bien! Vous
ver-rez à quoi l'on s'ex - - po-
ſe: Jeu - nes fil-les, ſon-gez-y
bien, Il ne faut qu'un rien, Un
pe - tit rien, Un pe - tit rien, Pour
per-dre le prix de la ro - - ſe.

Mᵉ GRIGNARD.

Pour prendre un nid, levant le bras,
Sur ſes deux pieds Liſon ſe dreſſe;
Lucas, qui voit ſon embarras,
La fait ſauter avec adreſſe;
Ah! grand-merci, l'ami Lucas.
On condamna ſa politeſſe.
Eh bien! Eh bien!
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe!
Jeunes filles, ſongez-y bien,
Il ne faut qu'un rien, &c.

UNE FEMME DU VILLAGE.

Lubin ramene chez Suzon
L'agneau chéri qu'elle regrette.
Pour payer les ſoins du garçon,
Elle lui donne une houlette;
Lubin eſt tout fier de ce don,
Suzon paſſa pour indiſcrette.
Eh bien! Eh bien!
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe!
Jeunes filles, &c.

UN HABITANT DU VILLAGE.

Liſe, en danſant, rompt ſon lacet;
De ſes deux mains elle ſe cache;
Jeannot rapproche ſon corſet,
En ſoupirant il le rattache,
Et de même elle ſoupiroit.
Elle eut tort; il faut qu'on le faſſe.
Eh bien! Eh bien!
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe!
Jeunes filles, &c.

NICOLE.

Un jour d'Eté Jean Guignolet
Dormoit dans le creux d'une roche,
Pour voir un peu comme il dormoit,
Voilà Deniſe qui s'approche:
Elle lui jette ſon bouquet,
Et ce fut pour elle un reproche.
Eh bien! Eh bien!
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe!
Jeunes filles, &c.

THOMAS.

Le ſoir au bois prenant le frais,
Thémire entend chanter Sylvandre;
Elle s'approche de plus près
Pour écouter, & pour apprendre:
Chaque ſoir, elle y vient exprès.
Ç'en eſt aſſez pour la reprendre.
Eh bien! Eh bien!
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe!
Jeunes filles, &c.

LE RÉGISSEUR.

Pour la ſageſſe en ce pays,
On eſt, ma foi, bien difficile.
Ce n'eſt pas de même à Paris,
Et ſur ce point on eſt tranquille.
Qu'une fille ait des favoris,
Pour elle on eſt toujours docile.
Eh! bien... Eh! bien...
Mais c'eſt ici toute autre choſe.
Jeunes filles, &c.

COLIN, *à Hélène.*

Sans l'oſer dire, je t'aimois.
Ah! pourroit-on m'en faire un crime?
Non, ta ſageſſe & tes attraits

Rendent l'amour bien légitime.
Oui, oui, je t'aime & pour jamais,
Je céde au tranſport qui m'anime.
Avec ardeur,
Je puis te le dire, & je l'oſe:
Ah! pour moi, quel moment flatteur!
Tu fais mon bonheur,
Et dans ton cœur,
Je trouve le prix de la Roſe.

Mᵉ MICHELE.

On dit qu'il revient un eſprit
Chez la grand-mere de Nicette;
Toute la nuit il fait du bruit:
Le voiſinage s'inquiette.
Nicette a grand-peur; mais ſourit:
Un ſourire eſt un interprète.
Eh bien! Eh bien!
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe!
Jeunes filles, &c.

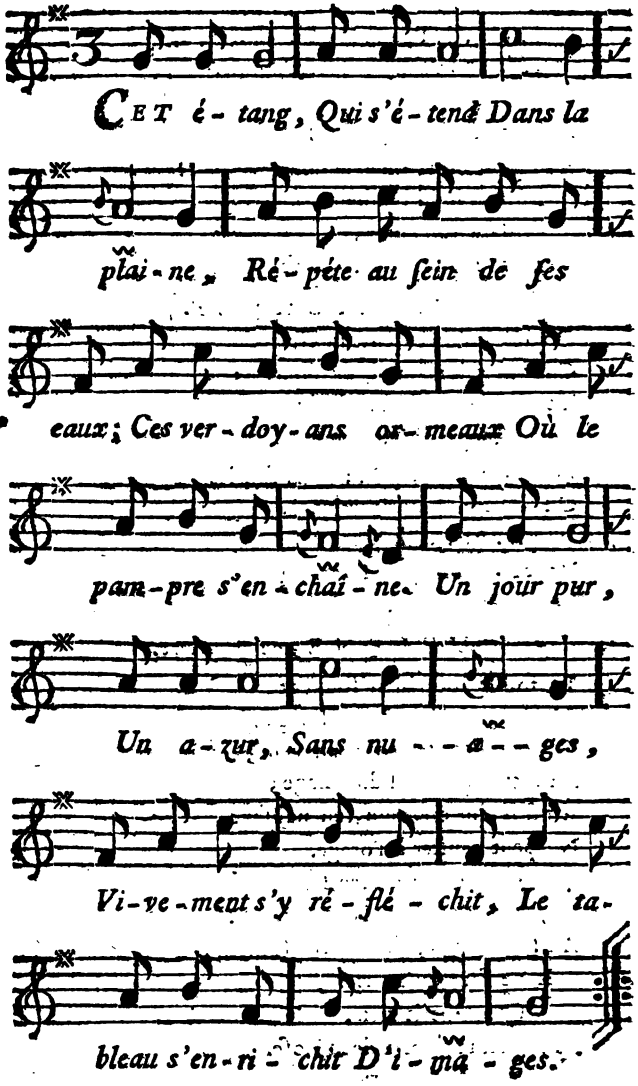
HÉLÈNE, *au Parterre.*

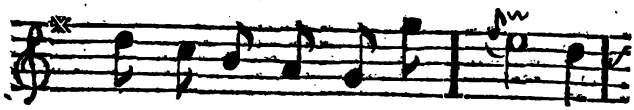
La foible roſe bien ſouvent,
Malgré tout l'art du jardinage,
Quand elle eſt expoſée au vent,
En reçoit un cruel dommage;
Ainſi maint ouvrage, en naiſſant,
Ne peut réſiſter à l'orage.
Eh bien! Eh bien!
Voyez donc à quoi l'on s'expoſe!
Ah! Meſſieurs, ſans votre ſoutien,
Il ne faut qu'un rien,
Qu'un petit rien,
Pour perdre le prix de la Roſe.

FIN.

LA ROSIERE

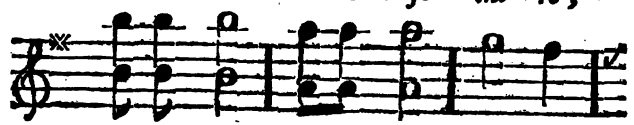
AIR : *Menuet* D'EXAUDET.



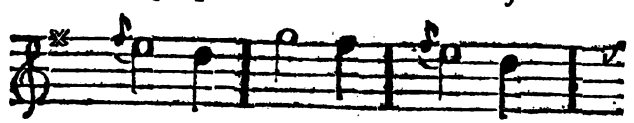


Mais tan-dis que l'on ad - mi - re,

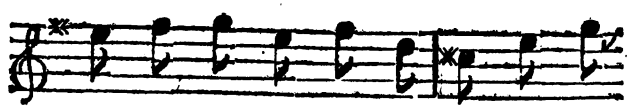
Cette on - de où le Ciel ſe mi - re,



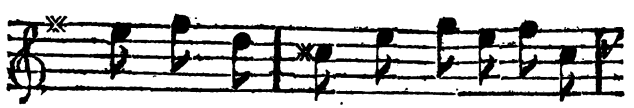
Un zé - phir Vient ter-nir La ſur-



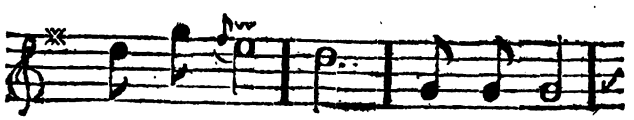
fa - ce, De la gla - ce;



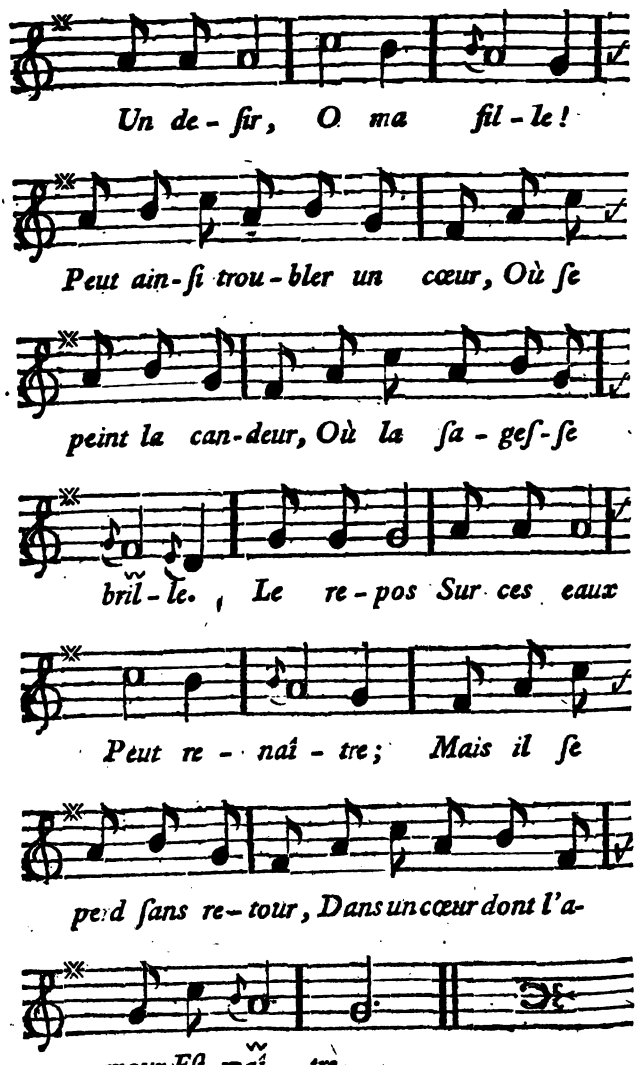
D'un ſouffle il con-fond les traits, Dé-truit



tous les ef - fets, L'é - clat de tant d'ob-



jets S'ef-fa - ce. Un ſou-pir,


Un de- ſir, O ma fil- le!
Peut ain- ſi trou- bler un cœur, Où ſe
peint la can- deur, Où la ſa- geſ- ſe
bril- le. Le re- pos Sur ces eaux
Peut re- nai- tre; Mais il ſe
perd ſans re- tour, Dans un cœur dont l'a-
mour Eſt mai- tre.

FIN.

H. Gravelot inv. J.B. Simonet Sculp.

JULIETTE.

Vois ta ſœur à tes pieds.

CORALI.

Et vois-y ta victime.

L'AMITIÉ
A L'ÉPREUVE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, MÊLÉE D'ARIETTES;

Tirée des Contes Moraux de M. DE *MARMONTEL:*

DÉDIÉE A MADAME LA DAUPHINE;

Représentée, devant SA MAJESTÉ, *à Fontainebleau, le* 13 *Novembre* 1770.

Et à Paris, le 24 Janvier 1771.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXI.

*Les Paroles ſont de MM*** , & FAVART , Compoſiteur des Spectacles de la Cour.*

La Muſique eſt de M. GRETRY.

A MADAME

LA DAUPHINE.

D'un jour pur, d'un jour doux vous éclairez la France ;
Toutes vos actions partent de votre cœur ;
Dans vos regards ſereins, ſe peint la bienfaiſance ;
Et l'on vient, près de vous, reſpirer le bonheur.
L'Amitié ne doit pas vous paroître étrangere :
Vous en faire ſentir le charme ſéduiſant,
Fut le premier bienfait de votre auguſte Mere :
C'eſt le beſoin des Rois ; c'eſt leur faire un préſent.
Princesse, vous daignez en accepter l'hommage :
Vous rendez plus ardens les vœux que nous formons.
Les Princes ont toujours nos reſpects en partage ;
Mais on ne leur dit point à tous : nous vous aimons.

ACTEURS.

NELSON, *Membre du Parlement d'Angleterre.*	M. Clairval.
LADI JULIETTE, *Sœur de Nelſon.*	Mde. Favart.
CORALI, *jeune Indienne confiée à Nelſon.*	Mde. Laruette.
BLANDFORD, *Capitaine de Vaiſſeau de haut-bord.*	M. Caillot.
HUBERT, *Femme-de-chambre de Ladi Juliette & de Corali.*	Dlle. Deſglands.
UN MAITRE A CHANTER, *Italien.*	M. Veſtris.
UN NOTAIRE.	M. Deſbroſſe.

Pluſieurs Valets.

L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Cabinet richement meublé à l'Angloiſe. Les meubles ſont effectifs ; d'un côté eſt un ſecretaire à deux faces, dont l'angle pyramidal eſt coupé de façon qu'il peut ſervir de table. Autour de ce ſecretaire ſont des ſiéges.

SCENE PREMIERE.

NELSON, *ſeul.*

ARIETTE.

MON ame eſt dans un trouble extrême,
Le jour luit à regret pour moi.

O ciel ! me craindrois-je moi-même ?
L'honneur n'eſt-il donc plus ma loi ?
Corali.... Peut-être je l'aime :
Ce dépôt me fut confié
Par Blandfort, par l'amitié même.
O tendre & divine amitié,
Dans mon cœur tu n'es pas éteinte.
Si par l'amour j'étois vaincu,
Si j'oſois te porter atteinte,
Je rougirois d'avoir vécu.

Confions à ma ſœur le trouble qui m'agite :
Juliette eſt prudente.... Ah ! faut-il que j'héſite ?...
Elle paroît... je commence à trembler.

SCENE II.

JULIETTE, NELSON.

JULIETTE.

Mon frere, Corali demande à vous parler.

NELSON.

Corali ?

JULIETTE.

Oui. Cela vous fait-il de la peine ?

NELSON.

De la peine à moi ? non ; mais, ſans doute, ma ſœur.

Vous savez quel sujet l'amène ?

JULIETTE.

Elle ne me fait pas l'honneur
De me prendre pour confidente.

NELSON.

Depuis un certain tems son air est plus rêveur,
D'elle-même elle est différente.
Vous ne la traitez pas peut-être avec aigreur ?

JULIETTE.

Vous me faites injure.

NELSON.

Elle aime la retraite....
Ah! vous verrez que c'est Blandfort qu'elle regrette.

JULIETTE.

Elle le doit au moins, il est son bienfaiteur.
Cette jeune Indienne a perdu sa famille ;
Son Pere, en expirant sous le fer du vainqueur,
A Blandfort confia sa fille ;
De ce brave Officier il connoissoit l'honneur.
Par la raison, par la douceur,
Blandfort sut abréger le tems de son enfance,
Il l'éclaira par la reconnoissance,
Et hâta son esprit en parlant à son cœur.

NELSON, *très-vivement.*

Au-dessus de son âge, il est vrai qu'elle pense :
Ses yeux peignent son ame, on y voit la candeur.

JULIETTE.

ARIETTE.

Je m'y connois, mon cher frere :
Mon cher frere, vous aimez.
Vous tenez dans le mystere

Vos ſentimens renfermés :
Mais vous avez beau vous taire ;
En vous taiſant, vous parlez.
En vain vous diſſimulez.
Je m'y connois, mon cher frere, &c.
Quand cette jeune étrangere
Vient à vous les yeux baiſſés,
Elle tremble ; & vous, mon frere,
Vous rougiſſez :
Elle craint votre colere,
Vous craignez de l'offenſer.
On ſe trahit ſans y penſer :
Ne vous cachez plus, mon frere ;
Avec moi ſoyez ſincere ;
Corali ſait trop vous plaire,
Et même vous lui plaiſez.
Bon ! bon ! je m'y connois, mon frere, mon cher frere :
En vain vous vous déguiſez ;
Tous les deux vous vous aimez.
Oui, mon frere ; oui, mon frere,
Tous les deux vous m'allarmez,
Tous les deux vous vous aimez.

NELSON.

Sur une ſimple conjecture....

JULIETTE.

Conjecture ! ah ! l'heureux détour !

NELSON.

Vous accuſez à tort l'amitié la plus pure.

JULIETTE.

Diſcours ! *l'amitié la plus pure*

Eſt le voile que prend l'amour.

NELSON.

Mais...

JULIETTE.

Je vous aime trop pour n'être pas ſincere:
Vous, défenſeur des loix, membre du Parlement,
Vous qui devez l'exemple, ah! quel égarement!
Vous allez dégrader ce noble caractère,
Vous allez être indubitablement
Ami trompeur, parjure à ſon ſerment,
Et perfide dépoſitaire.

NELSON.

Eh! pourquoi dans mon cœur enfoncez-vous ce trait?
Que faites vous, ma ſœur?

JULIETTE.

Votre portrait.

NELSON.

Quoi! c'eſt le déshonneur qu'il faut que je redoute!
Vous me tenez de ſemblables propos!

JULIETTE.

Votre devoir, qui vous parle ſans doute,
M'eſt plus cher que votre repos.
A Blandfort Corali doit être mariée.
A ſon départ pour l'Inde, il vous l'a confiée;
Sur un dépôt ſi cher, il auroit dû compter;
Vous le lui raviſſez. Dans les cœurs je ſais lire,
Dans le vôtre ſur-tout.

NELSON.

Qu'oſez-vous me prédire?

JULIETTE.

Ce que vous devez éviter.

NELSON.

C'eſt mon intention.

JULIETTE.

Ayez un air plus grave.

NELSON.

Alors elle croira qu'on la traite en eſclave.

JULIETTE.

Vous aimez mieux être le ſien.

NELSON.

Je vous promets de m'obſerver moi-même.

JULIETTE.

Et moi, pour ſoulager votre contrainte extrême,
Je reviendrai bientôt abréger l'entretien.

NELSON.

Vous me ferez plaiſir.

JULIETTE.

Je n'en crois rien, mon frere.

SCENE III.

NELSON, *seul.*

ARIETTE.

NON, non, jamais
L'amour ne troublera la paix
Qui regne dans mon ame :
Je triompherai de ſa flamme ;
La fierté d'un Anglais
N'eſt pas faite pour la tendreſſe.
Aurois-je une foibleſſe ?
Non, non, jamais.
Mais je juge mon cœur
Avec trop de rigueur :
Eh ! comment s'empêcher d'adorer tant d'attraits ?
Par ſon empire,
L'Amour attire,
Entraîne,
Enchaîne.
Pour lui nos cœurs ſont-ils donc faits ?
Non, non, jamais, &c.

SCENE IV.

CORALI, NELSON.

NELSON.

AIMABLE Corali, ma sœur vient de m'instruire
Que vous desirez me parler.

CORALI.

Mais vraiment, j'ai toujours quelque chose à vous dire.

NELSON.

A moi ?

CORALI.

Oui; pourquoi vous troubler ?

NELSON.

Moi, me troubler !...

CORALI.

Très-fort; cela me fait trembler.

ARIETTE.

Si je pense, c'est votre ouvrage.
Je vois en vous la vérité;
Vous m'en enseignez le langage :
Avec plaisir j'en fais usage,
Je peins ma sensibilité.
Excusez ma timidité.

Pour un maître, c'eſt un hommage;
Mais dans mon cœur ſans fauſſeté,
Que la reconnoiſſance engage,
Démêlez bien la vérité
Dont vous m'enſeignez le langage.

NELSON, *à part.*

Je ne ſais où j'en ſuis, & mon cœur tranſporté.....
Ah! ma ſœur m'a dit vrai.

CORALI.

Cette vivacité
Peut-être eſt un mauvais préſage.
Vous aurois-je déplu?

NELSON.

Déplu! vous?

CORALI.

Un nuage
Altere la ſérénité
Que la candeur peint ſur votre viſage.
Ah! Nelſon, contre moi vous êtes irrité.

NELSON.

Non, je vous en réponds.

CORALI.

Enfin j'ai dans l'idée
Que je vous importune fort.
Quand on eſt malheureuſe, on eſt intimidée;
Ici vous ne m'avez gardée
Que par amitié pour Blandfort.

NELSON.

Dès que l'on vous connoît, on en perd le mérite.

J'ai fait l'office d'un ami ;
Plus je vous vois, plus je m'en félicite,
Et maintenant je ne fais rien pour lui.

CORALI.

Vous le devez ; car je vous aime
Avec tant de plaisir !...

NELSON, *troublé.*

Vous m'aimez ?

CORALI.

Oui, Nelson.

NELSON.

Corali !.. Corali !...

CORALI.

Votre trouble est extrême.
Mon amitié vous fâche ?

NELSON.

Non.
Non ;.. mais j'étudiois une cause importante :
Il faut sur ce procès répandre un jour nouveau.

CORALI.

L'affaire est donc intéressante ?

NELSON.

Oui... oui. Permettez-moi d'aller à mon bureau.

CORALI.

Eh bien ! de mon côté, je vais m'asseoir & lire.
Cela ne pourra point vous causer d'embarras ;
Je vous promets de ne rien dire.

NELSON.

Vous ne m'interromprez pas moins.

CORALI.

Je ne crois pas.
Travaillez : je vais prendre un livre.

(*Elle s'assied.*)

(NELSON, *ouvre son secretaire, & comme différentes choses l'empêchent de dégager un tiroir, il les ôte & les pose sur l'angle coupé du secretaire. Ces différentes choses consistent en un paquet de plumes, un étui, une tabatiere d'or, & une paire de pistolets. Corali du côté opposé, ouvre aussi le secretaire, & en tire un Livre.*)

NELSON, *après un moment de silence de part & d'autre.*

Voyons donc sur quel exposé
Je puis justifier l'innocent accusé,
L'innocent dans les fers.

CORALI.

Il faut qu'on le délivre.

NELSON.

Vous ne lisez donc pas ?

CORALI.

Si fait;
Mais j'écoutois.

NELSON.

Du moins soyez silencieuse;
Un seul mot de vous me distrait.

CORALI.

Et moi, quand vous parlez, je deviens curieuse.

NELSON.

Eh bien ! ne disons rien tous deux.

CORALI.

Je ne sais pas si cela seroit mieux.

NELSON, *à part.*

Examinons ces piéces d'écriture.

CORALI, *à part.*

Recommençons notre lecture.

(*Il se fait un assez long silence, pendant lequel Nelson & Corali se regardent de tems en tems.*)

NELSON, *à part.*

Je ne puis travailler.

CORALI.

Ce livre est ennuyeux.

NELSON.

Corali, prenez-vous donc garde
A quoi nous employons le tems ?

CORALI.

Oui : vous me regardez & moi je vous regarde.
Nous ferions aussi bien de nous parler.

NELSON.

J'entends :
Vous aimez à parler, vous n'aimez pas à lire ?

CORALI.

Parler avec vous, c'est s'instruire.

SCENE V.

JULIETTE, CORALI, HUBERT, NELSON.

HUBERT.

Miss, c'eſt votre Maître à chanter.

(*Elle ſort.*)

NELSON, *à part, en remettant dans ſon ſecretaire tout ce qu'il en avoit retiré.*

Il vient bien à propos.

JULIETTE.

Il faut en profiter.
Blandfort veut vous donner tous les moyens de plaire,
Vous lui devez une amitié ſincere.

CORALI.

Tout ce qu'il fait pour moi m'engage à l'eſtimer;
Mais le ſecours d'autrui m'afflige & m'humilie.
Ce malheur à mes yeux ſert à me déprimer.
J'ai formé le projet, j'ai la louable envie,
De me mettre au-deſſus des beſoins de la vie;
(*A Nelſon.*)
Excepté cependant celui de vous aimer.

JULIETTE.

Cultivez avec ſoin les talens agréables;

Une femme ſouvent leur doit tout ſon bonheur.
Ce ſont preſque toujours des ſecrets immanquables
Pour ſéduire un époux, & pour fixer ſon cœur:
C'eſt en l'attirant par leurs charmes
Qu'on lui fait aimer ſa maiſon,
Et tous les talens ſont des armes
Que l'amour inventa pour plaire à la raiſon.

CORALI, *à Nelſon en ſortant.*

Eh bien donc! vous ſerez l'objet de ma leçon.

SCENE VI.

JULIETTE, NELSON.

NELSON.

Ah! ma ſœur, que je ſuis à plaindre!

JULIETTE.

Vous aimez, vous êtes aimé.
J'avois bien raiſon de le craindre

NELSON.

Corali me l'a confirmé.
Son ame, incapable de feindre,
N'a pris ni voile, ni détour.
Son eſprit naturel, que rien ne peut contraindre,
Penſe qu'il eſt permis d'expoſer au grand jour
Ce ſentiment ſi doux, ce penchant de l'amour,
Que l'éducation nous ordonne d'éteindre,
Lorſque le cœur en preſcrit le retour.

JULIETTE.

L'amitié va perdre ſa cauſe.

NELSON.

Non ; à cét affreux repentir
Ne croyez pas que je m'expoſe,
Ma ſœur ; &, pour m'en garantir,
Demain... ce ſoir, je ſuis réſolu de partir.

JULIETTE.

De partir ?

NELSON.

Oui, ſans doute ; & je vais quitter Londre.
A mon ami je ſais ce que je doi ;
Ce n'eſt qu'en m'éloignant que je puis en répondre.
Comment pourrois-je voir ſans ceſſe auprès de moi
Une Béauté ſenſible & vertueuſe
Me demander & me donner la loi ?
La circonſtance eſt dangéreuſe ;
Et, pour être exact à ſa foi,
Quel homme auroit la force malheureuſe
De pouvoir répondre de ſoi ?

SCENE VII.

CORALI, LE MAITRE *à Chanter*, JULIETTE, NELSON.

CORALI, *à Juliette.*

LADI, j'amene ici mon Maître;
Il faut que devant vous je prenne ma leçon :
Vous aimez la musique, & vous pourrez connoître
Si je chante assez bien pour amuser Nelson.

NELSON.

J'en suis certain avant de vous entendre.

CORALI, *à Nelson.*

Quand vous m'écouterez, ma voix sera plus tendre.

NELSON, *à part.*

Cela manquoit pour m'achever.

(*Des Domestiques conduits par Hubert apportent la harpe de Juliette.*)

JULIETTE.

Comment! ma harpe aussi!

CORALI, *à Juliette.*

Vous devez m'approuver ;
Vous accompagnez à merveille.
A ce petit concert Nelſon va prendre part,
Et mes accens, ſoutenus par votre art,
Flatteront bien plus ſon oreille.

JULIETTE.

Mon amour-propre en ſouffrira ;
Mais il ſuffit que la choſe vous plaiſe.

NELSON.

Dites de quel pays la muſique ſera ;
Italienne, Allemande, Françoiſe ?

JULIETTE.

Mon frere, là-deſſus point de diſcuſſions.
Il eſt, pour en juger, une régle très-ſûre :
Toute Muſique doit rendre les paſſions ;
Celle qui ſait exprimer la nature,
Eſt de toutes les nations.

LE MAITRE.

Ladi penſe très-juſte, & je penſe comme elle.
L'Arrêt qu'elle vient de porter
Doit terminer toute querelle.

(*A Corali.*)

Miſſ, cette Ariette eſt nouvelle.

CORALI.

Donnez-la ; je vais la chanter.

CORALI.

ARIETTE.

Du Dieu d'Amour en bravant la puiſſance,
On s'expoſe à ſes rigueurs :
On croit le fuir ; mais les traits qu'il nous lance
Ont déja frappé nos cœurs.
Au doux murmure des fontaines,
En vain on cherche le repos,
Et le ramage des oiſeaux
Réveille encor nos peines.
On languit,
On gémit,
On ſe tourmente,
Toujours la peine augmente.
Mais on ſe livre à l'eſpérance,
Quand l'Amour unit deux cœurs.
Du Dieu d'Amour en ſervant la puiſſance,
On mérite ſes faveurs.
Le ciel eſt pur, nos jours ſont beaux,
Quand les plaiſirs forment nos chaînes.
Au doux murmure des fontaines,
Alors on goûte le repos,
Et loin de nous l'Amour bannit les peines.
Oui, tout remplit nos deſirs,
Quand les nœuds des plaiſirs
Forment nos chaînes.

LE MAITRE.

Il n'eſt point de pareils ſujets.

NELSON, *au Maître.*

Non ; j'ai connu les plus parfaits.

(*A part.*)

Ah ! Corali, tu les surpasses
Par les dons les plus excellens.

(*Juliette pousse Nelson, qui lui dit avec humeur en montrant Corali :*)

Pour séduire les cœurs, pour enivrer les sens,
N'étoit-ce pas assez de ses traits, de ses graces,
Sans y joindre encor les talens ?

(*Se levant avec une espece de fureur.*)

Quelle voix sensible & légere !

CORALI.

Vous êtes mécontent, Nelson ?

NELSON.

Non.

CORALI.

Je le voi.

NELSON.

Non, Corali ; je suis sincere.

(*A part.*)

Je suis fort mécontent ; mais ce n'est que de moi.

LE MAITRE.

Cette Musique a dû vous plaire.

NELSON.

Oui ; mais pour aujourd'hui ç'en est assez, je croi ?

(*Le Maître se retire en faisant une grande révérence.*)

SCENE VIII.

CORALI, JULIETTE, NELSON.

NELSON.

Vous chantez assez bien pour vous passer de Maître.

CORALI.

Nelson, vous me flattez peut-être.

JULIETTE.

Non, Corali; vous chantez tout au mieux.
Allez, allez, laissez-moi faire:
Nous nous amuserons beaucoup toutes les deux
Pendant l'absence de mon frere.

CORALI.

Comment donc?

NELSON.

Oui, je pars, je vais... bien loin d'ici.

CORALI.

Mais Juliette & moi nous vous suivrons aussi.

NELSON.

Non, Corali; je vous laiſſe avec elle.

CORALI.

Vous pouvez vous réſoudre à quitter votre ſœur?
De la tendreſſe fraternelle
Vous ne ſentez donc pas le charme & la douceur?

JULIETTE.

Je demeure ici pour affaires,
Et je vais ordonner pour lui
Les préparatifs néceſſaires,
Pour qu'il ſoit en état de partir aujourd'hui.
(*Elle ſort.*)

SCENE IX.

CORALI, NELSON.

CORALI.

VOTRE ſœur peut reſter, ſi bon lui ſemble.
Nelſon, nous partirons enſemble.

NELSON.

Cela ſeroit décent!

CORALI.

Vous me haïſſez donc?

NELSON.

Non, Corali, non; je vous le proteſte.

CORALI.

Dans ce cas mon projet doit vous paroître bon :
Si vous partez, je pars; si vous restez, je reste.

NELSON

Ce que je vais dire est affreux....
Non, je ne puis...

CORALI.

Parlez...

NELSON.

Je n'ose.

CORALI.

Nelson!...

NELSON.

De mon départ vous seule êtes la cause.

CORALI.

Ma tendresse pour vous est un crime à vos yeux.

NELSON.

J'ai de votre bonheur fait mon unique étude;
Et si vous n'aimiez pas Nelson,
Ce seroit une ingratitude.

CORALI.

Eh bien! voilà parler raison.

NELSON.

Mais ce penchant & si doux & si tendre
Pourroit nous préparer un cruel repentir;
Je ne dois pas y consentir.
Un autre a le droit de prétendre....

CORALI.

Hélas ! je ne vous entends plus.

NELSON.

Le reſpectable ami, plein de tant de vertus,
Que vous devez aimer autant que je l'honore,
Ne doit-il plus compter ſur moi ?
Blandfort, quand il vous a confiée à ma foi,
Vous étoit cher.

CORALI.

Il l'eſt encore.

NELSON.

Blandfort, votre Libérateur,
Et de vos jeunes ans heureux dépoſitaire,
Doit être aimé de vous.

CORALI.

Il eſt mon ſecond pere,
Et ſes bienfaits ſont gravés dans mon cœur.

NELSON.

Eh bien! à ſon retour, il veut pour récompenſe
Des ſentimens plus flatteurs & plus doux
Que la ſimple amitié, que la reconnoiſſance ;
Il aſpire au bonheur de ſe voir votre époux.

CORALI.

Jamais, jamais Corali, trop ſenſible,
A Blandfort ne ſe donnera.

NELSON.

Il faut que cela ſoit.

CORALI.

Cela n'eſt pas poſſible.

Blandfort lui-même l'avouera.
Ses préceptes ſont bien gravés dans ma mémoire:
Une fille qui veut avoir ſoin de ſa gloire,
Doit ſe marier à ſon choix.
Voici ce que Blandfort m'a dit plus d'une fois.

ARIETTE.

Sans amour lorſque l'on s'enchaîne,
On ne connoît pas ſon malheur,
Juſqu'à l'inſtant qui vous entraîne
Vers l'objet fait pour votre cœur.
C'eſt alors qu'on ſent ſa peine;
On veut fuir, la fuite eſt vaine:
Par-tout où l'on va,
L'amour eſt là,
Qui dit voilà, voilà
L'époux qu'il falloit prendre;
C'eſt à celui-là
Qu'il falloit vous rendre.
On veut s'en défendre;
Mais, quand on a l'ame tendre,
Q'arrive-t-il de [illegible]

Sans amour lorſque l'on s'enchaîne, &c.

NELSON.

Vous voudriez que je trahiſſe
Mon ami qui s'endort dans la ſécurité!
Je renverſerois l'édifice
De l'ordre, de l'honneur, de la ſociété.

ARIETTE.

Non ; j'aurois horreur de moi-même.
Je me déteſterois,
Je me mépriſerois,
Je me fuirois ;
Je me dirois :
On doit s'eſtimer, quand on aime.
Dès que le ſommeil viendroit
Appeſantir ma paupiere,
Lorſque la nature entiere
Se repoſeroit,
Le remords me pourſuivroit,
Et me crieroit :
Malheureux ! je t'éveille :
Vois ton ami,
Tu l'as trahi ;
Jamais un traître ne ſommeille.

CORALI.

Mais vous éviterez un ſi cruel remord,
Quand vous m'épouſerez de l'aveu de Blandfort ;
Et je lui vais écrire une lettre très-vive,
Pour lui mander qu'il eſt tems qu'il arrive.

NÉLSON.

Non ; c'eſt par moi qu'il doit être éclairci.

SCENE X.

HUBERT, JULIETTE, CORALI, NELSON.

HUBERT, *apportant une lettre à Nelson.*

ON m'a donné pour vous la lettre que voici,
(*Elle sort.*)

JULIETTE, *qui est arrivée en même tems qu'Hubert.*

On vous apporte des nouvelles
De Blandfort.

CORALI, *vivement.*

Ah ! voyons ; nous apprendrons par elle
Si son voyage a secondé mes vœux.

NELSON.

Bon : votre impatience est telle
Que je le désirois : je vous en aime mieux.

CORALI.

Mais elle est toute naturelle :
Blandfort est bienfaisant, sensible, vertueux,
Je lui dois tout : j'aurois une peine mortelle,
Si je le savois malheureux.

NELSON, *après avoir lu.*

Il arrive.

CORALI, *interdite.*

Il arrive ?

NELSON.

Oui, dès cette heure même.

CORALI.

J'en ſuis charmée.

NELSON *en déſordre.*

Et moi j'en ſuis ravi.

(*Il lit la lettre.*)

J'arriverai, mon cher ami,
Peut-être avant ma lettre. Ainſi
Je reverrai bien-tôt tout ce que j'aime.
Je recevrai de toi l'aimable Corali,
Ce dépôt, ce tréſor ſi rare,
Que ta fidélité reçut de mon amour.
Avec plaiſir je touche à l'heureux jour
Où notre bonheur ſe prépare.
J'eſpere que ta ſœur, par amitié pour moi,
Des inſtans précieux ſachant faire l'emploi,
Aura formé le cœur de ma jeune pupile,
Enrichi ſon eſprit par une étude utile;
Je verrai ſes talens égaux à ſes attraits,
Et ma félicité ſera bien plus réelle.
Que je ſerai content? c'eſt un de vos bienfaits
Que je vais poſſéder en elle.

NELSON.

Blandfort vient reclamer les droits qu'il a ſur vous.

JULIETTE.

Il faut, ſans balancer, l'accepter pour époux.

CORALI.

Et moi, ſans balancer, je ſuis très-décidée
A lui déclarer net que je ne le puis pas.

NELSON.

Mais...

CORALI.

Par la vérité je fus toujours guidée.
Voilà les ſeuls conſeils dont je veux faire cas.

NELSON.

Ma ſœur, je pars en diligence.

JULIETTE.

Mais pouvez-vous avec décence
Vous éloigner au moment que Blandfort?...

NELSON.

Je ne pourrai jamais ſoutenir ſa préſence.
Ah! ma ſœur! cachez-lui mon tort;
Et, comme vous pourrez, excuſez mon abſence.
(*A Corali.*)
Vous, juſqu'à mon retour obſervez le ſilence.
Car... de vous va dépendre... ou ma vie ou ma mort.
(*A Juliette.*)
Je me fie à votre prudence,
Ma ſœur.

JULIETTE.

Partez, j'en ſuis d'accord.

TRIO.

TRIO.

NELSON.
Je pars, rien ne m'arrête.
Ne ſuivez point mes pas,

CORALI.
Vous ne partirez pas.
Vous ne partirez pas.

JULIETTE.
Votre voiture eſt prête :
Partez, ne cédez pas.

NELSON.
Elle me déſeſpere.

CORALI.
Vous ne partirez pas.
Corali t'eſt ſi chere,
Et tu veux la quitter !

JULIETTE.
Partez, partez, mon frere.

NELSON.
Je ne puis la quitter.

CORALI.
Corali, t'eſt ſi chere.

JULIETTE.
Partez, partez, mon frere,
Partez, ſans l'écouter :
La raiſon vous éclaire,
N'écoutez que l'honneur.

NELSON.
Ah ! trop cruelle ſœur !
(*A Corali.*)
Non, tu n'es pas haïe.
(*A part.*)
Ah ! je crains tout de ſes regards.

CORALI.
Ah ! trop cruelle ſœur !
Je me croirai haïe,
Cher Nelſon, ſi tu pars.
Sois attendri par mes regards,

JULIETTE.
De l'amitié trahie
Craignez bien plutôt les regards.

NELSON.

(*A Juliette.*)
Ah ! vous me rendez à moi-même.
(*A Corali.*)
Ne me ſuivez pas.

CORALI.

O déſeſpoir extrême !
Arrête.

JULIETTE, *à Nelſon.*

Ne l'écoutez pas.

NELSON.

Ne ſuivez point mes pas.

CORALI.

Vous ne partirez pas.

JULIETTE. *à Corali.*

Ne ſuivez point ſes pas.

CORALI.

Mais il s'échappe de mes bras :
Dieux ! il ne m'aime pas.

(*Nelſon ſort d'un côté, & Juliette emmene Corali de l'autre.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CORALI, *ſeule, vétue à l'Indienne; mais elle a encore des boucles d'oreilles de diamants & un riche collier avec une gance noire, où pend un petit cœur de cryſtal.*

ARIETTE.

NELSON part, Nelſon me laiſſe;
Je veux m'en aller auſſi.
On me contredit ſans ceſſe:
Que pourrois-je faire ici?
Il s'en va, parce qu'il m'aime:
Peut-on en agir ainſi?
Comme je l'aime de même,
Je veux m'en aller auſſi.
Oui, oui,
Ladi
Aura beau dire & beau faire,
Je lui dirai ces mots-ci:
Il eſt parti votre frere;
Je veux m'en aller auſſi.

SCENE II.

GORALI, HUBERT.

CORALI.

HUBERT, venez m'aider à lier cet habit ;
Dépêchez-vous.

HUBERT.

Vous avez du dépit.

CORALI.

Oh ! si j'en ai..!

HUBERT.

Même de la colere.
Pour la premiere fois....

CORALI.

Si Corali t'eſt chere,
Obéis, ne réplique pas :
(*Lui donnant quelques pièces.*)
Accepte cet argent.

HUBERT, *les acceptant.*

Il faut vous ſatisfaire.
(*Elle acheve d'habiller Corali.*)

CORALI, *ôtant ſon collier.*

Quittons cette parure, elle m'eſt étrangere ;
(*Elle ôte ſes boucles d'oreilles.*)

Et ces vains ornemens dont je fais peu de cas.

HUBERT.

Daignez expliquer ce myſtere.

CORALI.

Un vaiſſeau dès ce ſoir va partir pour Madras.
Embraſſons-nous, demain : hélas ! ...
Tu ne me verras plus.

HUBERT.

Que prétendez-vous faire ?

CORALI.

M'éloigner pour jamais de ces affreux climats,
Où l'on défend... d'aimer... d'être ſincere.
N'en dis rien à perſonne : à préſent laiſſe-moi.
Adieu.

HUBERT, *à part, en s'en allant.*)

La pauvre enfant ! il eſt de mon emploi
D'avertir Juliette, & je riſque à me taire.

SCENE III.

CORALI, *seule.*

JE n'emporte avec moi que ce cœur de cryſtal.
Nelſon me l'a donné, préſent cher & fatal!

(*En baiſant le cœur de cryſtal.*)

A tous les biens je te préfere.
Il faut quitter cette maiſon.

(*Elle s'aſſied.*)

Je vais rentrer au ſein de la miſere;
Du moins je reverrai le ſéjour de mon pere.

(*Elle ſe leve.*)

Et j'oublierai... puis-je oublier Nelſon?

ROMANCE.

I.

A quels maux il me livre!
Nelſon, mon ame va te ſuivre:
Sans toi pourrai-je vivre?
Eh! tu m'en fais la loi!
Au lieu d'un bien ſuprême,
Tu vas d'un cœur qui t'aime
Rendre la peine extrême.

Mais ſais-je ſi toi-même
Tu ſongeras à moi,
Tu penſeras à moi?

II.

Dans nos bois, dans nos plaines,
Hélas ! mes larmes feront vaines ;
Je vais traîner mes peines,
Et gémir loin de toi.
De l'une à l'autre Aurore,
Tout va nourrir encore
Un tourment qui dévore....

Mais, toi qu'en vain j'implore,
Vas-tu ſonger à moi,
Vas-tu penſer à moi ?

III.

Du charme de t'entendre,
Comment pouvois-je me défendre ?
Si mon cœur fut trop tendre,
Ah ! ne t'en prends qu'à toi :
Tu m'en appris l'uſage ;
Je t'en devois l'hommage.
J'emporte ton image.

Mais toi, que rien n'engage,
Vas-tu ſonger à moi,
Vas-tu penſer à moi ?

IV.

Ici, j'étois contente ;
J'oſois me dire ton amante.
Ici, ma voix tremblante
T'aſſuroit de ma foi :
C'eſt là que ta tendreſſe

Prit ſoin de ma jeuneſſe ;
J'y ſongerai ſans ceſſe.

Mais lui qui me délaiſſe,
Songera-t-il à moi,
Penſera-t-il à moi ?

V.

Que l'amour te rappelle
Ce cœur ſi tendre, ſi fidèle,
Dont ta fierté cruelle
A dédaigné la foi.
(*Fierement.*)
Que je ſois retracée
Dans ton ame oppreſſée....
Mais que dis-je, inſenſée ?
Ah ! Nelſon !
Bannis de ta penſée
Tout ſouvenir de moi,
Tout ſouvenir de moi.

SCENE IV.

JULIETTE, CORALI.

JULIETTE.

Où Miſſ dans cet habit va-t-elle donc ſi vîte?

CORALI.

Je m'en vais....

JULIETTE.

Quoi?

CORALI.

Oui, je m'en vais.

JULIETTE.

Expliquez-moi cette conduite.

CORALI.

Pouvez-vous le trouver mauvais?
Le départ de Nelſon vous ſembloit néceſſaire,
Et vous voulez vous oppoſer au mien!
M'aimez-vous plus que lui, moi qui ne vous ſuis rien?

JULIETTE.

Nelſon ſait à quel point ſa tendreſſe m'eſt chere.

CORALI, *d'un ton d'impatience.*

Eh! pourquoi donc l'avez vous fait partir?

J'ai fait ce que j'ai pu, moi, pour le retenir.
Voyez ! n'eſt-il pas beau que j'aime votre frere
Plus que vous ne l'aimez ?

JULIETTE.

J'ai fait ce que j'ai dû.

CORALI.

Ah ! quelles mœurs ! quel pays corrompu !
La nature en ces lieux eſt la ſeule étrangere.

JULIETTE.

C'étoit vous ſervir.

CORALI.

Nous trahir.
Et.... je vous haïrois,..., ſi je pouvois haïr.

JULIETTE, *prenant la main de Corali affectueuſement.*

Vous me haïriez ! vous !

CORALI, *ſe jettant dans les bras de Juliette.*

Pardonnez... je m'égare.
Non jamais... non.., mais je déclare
Que je veux m'en aller de ce vilain pays,
Où c'eſt un crime d'être tendre.
Je pars, je vous en avertis.

JULIETTE.

Sachez...

CORALI.

Je ne veux rien entendre.

JULIETTE.

Eh bien ! partez : ce dessein est prudent;
Nelson revient.

CORALI, *transportée de joie.*

Nelson ?

JULIETTE.

Il arrive à l'instant.
Je venois vous le dire.

CORALI.

Il arrive ? je reste.
O doux moment !

JULIETTE.

Je crains qu'il ne vous soit funeste.

CORALI.

Pourquoi ? vous m'étonnez très-fort.
Votre air est réservé, quand votre frère arrive.
Voyez ma joie, elle est cent fois plus vive.
Je ne vous conçois pas.

JULIETTE.

Modérez ce transport :
Apprenez que Nelson arrive avec Blandfort.

CORALI.

Je n'ai jamais appris à déguiser mon ame.

JULIETTE.

Par égard pour Nelson, réprimez cette flamme.
La tristesse flétrit son cœur.
Ses jours sont consumés par la mélancolie;

Et ſon état me remplit de frayeur.
Contraignez-vous par amour pour ſa vie;

CORALI.

Je le revois; ah! quel bonheur!

SCENE V.

BLANDFORT, NELSON, CORALI, JULIETTE.

QUATUOR.

CORALI & BLANDFORT.
Que mon ame eſt contente!
Rien ne manque à mon ſort.
Je revois ce que j'aime;
Ah! quel bonheur extrême!

CORALI.
Qui peut me l'attirer?
Je n'oſois l'eſpérer;
J'étois dans les allarmes,
Je répandois des larmes.

NELSON, JULIETTE.
Tout remplit notre attente;
Nous revoyons Blandfort.

JULIETTE, BLANDFORT.
Vous deviez l'eſpérer.

JULIETTE, BLANDFORT, NELSON.
On vient ſécher vos larmes.

TOUS QUATRE.
O momens pleins de charmes!

CORALI.
Je paſſe des regrets
Au bien ſuprême.
Je revois ce que j'aime:
Ah! je renais.
Que mon ame eſt contente!
Rien ne manque à mon ſort.

BLANDFORT.
Je revois ce que j'aime:
Ah! je renais.

JULIETTE, NELSON.
Tout remplit notre attente;
Nous revoyons Blandfort.

TOUS QUATRE.

Je rends grace à mon sort.

BLANDFORT.

J'ai rencontré Nelson s'en allant dans ses terres;
Il a, du plus loin qu'il m'a vu,
Oublié toutes ses affaires.
Sur le champ il est revenu.

NELSON.

Mon ami, la plus importante
Étoit de te revoir, de t'embrasser cent fois.

BLANDFORT.

Viens, Nelson, viens remplir mon ame impatiente :
Nos cœurs en ce moment rentrent dans tous leurs droits.

JULIETTE.

Votre retour étoit bien nécessaire.

BLANDFORT.

Je vous sais gré de cet empressement.
La sœur veut bien pour moi penser comme le frere.

CORALI.

Oui; nous vous desirions tous trois également.

BLANDFORT.

Corali s'offre à moi dans cet ajustement.
Ah! sans doute, c'est pour me plaire?

Ma préſence vous eſt donc chere ?
Pauvre petite !

CORALI.

Aſſurément.
Lorſque je vous revois, je crois revoir un pere.

BLANDFORT.

Mais toi, qu'as-tu Nelſon ? je te trouve changé.
Tu jouiſſois d'une ſanté parfaite.
Ce bon tempérament ſeroit-il dérangé ?

NELSON, *d'un air triſte.*

Oh ! je me porte bien.

JULIETTE.

Moi, j'en ſuis inquiette.

CORALI.

Et moi de même.

BLANDFORT.

Je ne ſais ;
Mais j'ai cru vous trouver tout autres que vous êtes.

NELSON.

Qui, nous ?

BLANDFORT.

Oui, vous ſemblez tous trois embarraſſés.
Auriez-vous de chagrin quelques cauſes ſecrettes ?

JULIETTE.

Qui pourroit manquer à nos vœux ?

NELSON.

Il ſuffit que l'on te revoie.

BLANDFORT.

Tenez, mes chers amis, vous n'êtes pas heureux;
Mais ma préſence ici va ramener la joie.
(*A Nelſon.*)
Tiens: ouvre-moi ton cœur, mon ami; je le veux.

CORALI.

Si quelque choſe vous afflige,
Blandfort eſt un ami bien ſûr, bien généreux.
Dites-lui tout, puiſqu'il l'exige.

BLANDFORT.

Corali, je le vois, deſire mon bonheur.

NELSON.

Ma ſanté s'affoiblit, le travail me fait peur.
J'ai formé le projet de vivre pour moi-même.

BLANDFORT.

As-tu quelques chagrins du côté de la Cour?
Elle t'eſtime plus que bien des gens qu'elle aime,
Et te le prouvera ſans doute quelque jour.

NELSON.

Ce n'eſt point par humeur ni par miſanthropie
Que je veux quitter mon état;
Mais le bruit de la ville... ah! le monde m'ennuie...
Plus libre à la campagne, on y vit ſans éclat.

CORALI.

Eh bien ! nous pourrons vous y ſuivre.

BLANDFORT.

Par-tout où tu ſeras, c'eſt-là que je veux vivre.

JULIETTE.

Votre bonheur, mon frere, eſt notre unique loi.

BLANDFORT.

Nelſon, tu m'appartiens, & mon cœur te reclame :
Tu ne vivras jamais autre part que chez moi.
Corali m'aimera ; je recevrai ſa foi ;
Tu ſeras heureux de ma flamme,
Et de ſon gouverneur tu garderas l'emploi,
Même quand je l'aurai pour femme.

NELSON.

Non ; ne t'en rapporte qu'à toi.

BLANDFORT.

ARIETTE.

Qu'il eſt doux de paſſer ſa vie
Entre l'amour & l'amitié !
De tout l'univers, qu'on oublie,
Heureux qui peut être oublié !
Ami tendre & femme jolie
Sans ceſſe feront mon bonheur,

Et

Et je trouverai dans mon cœur
Les biens charmans que l'on envie.

Qu'il eſt doux de paſſer ſa vie
Entre l'amour & l'amitié ! &c.

NELSON.

Oui, voilà le bonheur : quand on a l'ame tendre,
On n'aſpire en effet qu'à pouvoir vivre ainſi.

BLANDFORT.

Eh bien ! tu peux te marier auſſi.

NELSON.

Non, non ; je veux encore attendre.

BLANDFORT.

Tu fais mal ; tiens, Nelſon, quand on a du ſouci,
Une femme jolie eſt une enchantereſſe
Dont le regard ſerein fait fixer le plaiſir ;
Et ſon ſourire, qui careſſe,
Nous préſente un bonheur qu'il eſt doux de ſaiſir.

JULIETTE.

Je connois bien mon frere, & c'eſt ainſi qu'il penſe.

NELSON, *bas.*

Ma ſœur !..

BLANDFORT.

Comment ! quelque Beauté lui plaît ?

Corali, vous savez qui c'est ?
Mettez-moi dans la confidence.

CORALI, *embarrassée, & contrainte par un regard de Nelson.*

Non ; je dois garder le silence.

BLANDFORT.

Sans la discrétion point de société,
Et son secret doit être respecté ;
Je ne suis plus curieux de l'apprendre.
Rendre mon ami libre est ma premiere loi,
Et je veux que son cœur vienne au-devant de moi ;
Je me reprocherois de vouloir le surprendre.

NELSON.

Mon ami..!

JULIETTE, *à Blandfort.*

Vous voyez quel est son embarras.

BLANDFORT.

Sa réserve m'étonne & ne m'offense pas.
Mais Corali pour moi sans doute est sans mystère ;
Je la connois, & je me crois certain
Que son ame n'a point de secret à me faire.

CORALI.

Je serois bien gênée en voulant vous le taire.

BLANDFORT.

Ainsi vous consentez à recevoir ma main ?
Je vais chercher moi-même le Notaire.

NELSON.

Mais un valet pourroit...

BLANDFORT.

J'arriverai plutôt.
Il s'agit du bonheur ; il faut
Saisir tout ce qui l'accélere.
Quand je fais tant que de bien souhaiter,
De tous mes pas je suis prodigue ;
Et je trouve qu'on se fatigue
Beaucoup moins à marcher qu'à s'impatienter.
(*Il revient du fond du Théâtre.*)
Je reviens, j'oubliois l'article nécessaire ;
C'est de vous mettre au fait de mon vrai caractere :
Si, comme je n'en doute pas,
Vous êtes douce, aimable, honnête, vertueuse ;
Si dans notre union vous trouvez des appas,
Les plaisirs suivront tous vos pas,
Votre félicité me sera précieuse.
Si des plaisirs bruyans vous êtes amoureuse,
Si vous aimez le monde & tout son vain fracas ;
Oh ! je vous déclare, en ce cas,
Que vous serez encor parfaitement heureuse.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

CORALI, JULIETTE, NELSON.

NELSON.

Si nous trompions cet homme, en vérité,
Nous ſerions bien inexcuſables.

JULIETTE.

Hon! ſouvent ce malheur arrive à ſes ſemblables;
Il ſemble que ce ſoit une fatalité.

CORALI.

C'eſt vôtre intention, à ce que j'imagine.

NELSON.

Qui, moi? vous me croyez ce projet inhumain?

CORALI.

Examinez-vous bien comme je m'examine:
Vous attrapez Blandfort en lui donnant ma main.

NELSON.

C'eſt un devoir.

CORALI.

C'eſt une tromperie;
(*Avec un peu d'humeur.*)
De ſon côté Madame y donne tous ſes ſoins,

JULIETTE.

Seriez-vous infidelle à Blandfort ?

CORALI.

De ma vie!
Je ne l'en tromperai pas moins.

NELSON.

Comment ?

CORALI.

En devenant ſa femme,
On me fera jurer que c'eſt ſelon mon gré.

JULIETTE.

Eh bien ?

CORALI.

Comme je mentirai !

JULIETTE.

L'honnêteté...

CORALI.

Fort bien, Madame !
Je trahirai la vérité :
C'eſt une belle honnêteté !

NELSON.

Aimez-vous mieux manquer à la reconnoiſſance ?
C'eſt à Blandfort à diſpoſer de vous.

JULIETTE.

Votre pere, en mourant, lui remit ſa puiſſance.

CORALI.

Tant mieux; il ne peut donc devenir mon époux.

NELSON.

Eh! pourquoi donc?

CORALI.

Un pere épouse-t-il sa fille?
Le mien, en bon chef de famille,
Au lieu de m'imposer des loix,
Eût consulté mon cœur, de peur de se méprendre.
Il eût dit à l'amant dont j'aurois fait le choix:
Ma fille t'aime, sois mon gendre;
Et nous serons heureux tous trois.
Voilà ce que Blandfort doit faire.

JULIETTE.

Mais vous l'aimez?

CORALI.

Oui, comme on aime un pere.
N'aimiez-vous pas le vôtre?

JULIETTE.

Ah! oui.

CORALI.

Vous aimiez votre époux aussi?

JULIETTE.

Il fut toujours l'objet de ma tendresse extrême.

CORALI.

Les aimiez-vous tous deux de même?

JULIETTE.

Pas tout-à-fait, pour parler franchement.

CORALI.

Eh bien donc ! jugez-moi par votre ſentiment.
De bonne foi concluez-en, Madame,
Que l'inſtinct naturel qui nous conduit ſi bien,
Ne fait point ſentir dans notre âme
Ces différences-là pour rien.

NELSON.

Je ſerois moins inexcuſable,
Si pour Blandfort j'étois un étranger;
Avec vous, dans ce cas, je pourrois m'engager,
Sans me rien reprocher, ſans être mépriſable.
Mais mon intime ami!... Juſte Ciel! j'en frémis.
Quoi ! d'un dépôt ſacré la ſainteté trahie.....
L'attentat eſt affreux.... ſi je l'avois commis....
Si j'en étois tenté, je m'ôterois la vie :
Oui, je me l'ôterois; Corali, je le puis.
Corali, frémiſſez de l'état où je ſuis.

JULIETTE.

Voyez le déſeſpoir où vous plongez mon frere.

CORALI.

Eſt-ce ma faute, à moi, s'il m'a ſçu plaire ?

NELSON.

(*A part.*)

Non c'eſt la mienne, & je dois m'en punir.
Le danger eſt trop grand, il faut le prévenir.

(*Haut.*)

J'ai beſoin d'être ſeul.

CORALI.

D'une frayeur mortelle
Votre ſang-froid glace mon cœur.

NELSON.

De grace, laiſſez-moi.

JULIETTE.

Mon frere !...

NELSON.

Et vous, ma ſœur,

(*Il ſe jette dans un fauteuil.*)

Emmenez Corali : ſur-tout veillez ſur elle.

JULIETTE, *à Corali.*

Suivez-moi, gardez-vous d'irriter ſa douleur.
Un inſtant va calmer ſon âme trop émue ;
Mais ne le perdons point de vue.

(*Elles ſortent & reparoiſſent auſſi-tôt dans le fond du Théâtre pour obſerver Nelſon.*)

NELSON.

(*Il laiſſe tomber ſa tête dans ſes mains ; après une pauſe il revient à lui.*)

La douleur dans mon âme entre de toutes parts.
Le ſpectacle de la nature,
De mes ſens affectés emprunte la teinture,
Et tout ſe peint en noir à mes triſtes regards.
Terminons ce combat.

(*Il ſe leve, & s'avance vers ſon Bureau.*

CORALI.

Ah ! Nelſon

JULIETTE.

Ah ! mon frere !

CORALI.

Juſte Ciel ! que veux-tu donc faire ?

NELSON.

Te montrer ton devoir, en m'acquittant du mien.

CORALI.

Mon courage, Nelſon, égalera le tien.

JULIETTE.

Vois ta ſœur à tes pieds.

CORALI.

Et vois-y ta victime.

NELSON, *les relevant.*

(*A Corali.*)

Apprends que la vie & l'eſtime,
Dans un cœur élevé n'ont qu'un même lien ;
Dès que l'une nous quitte, on doit déteſter l'autre.

JULIETTE.

C'eſt l'Arrêt de l'honneur, par conſéquent le nôtre.

CORALI.

Eh bien ! ſois ſatisfait, Blandfort aura ma foi.

NELSON.

M'en fais-tu le ſerment ?

CORALI.

Oui, je renonce à toi.

NELSON.

Ah! tu me rends la vie; une beauté nouvelle
A mes yeux satisfaits anime l'Univers;
Et je sens dans mon cœur une preuve réelle,
Que la clarté du jour est plus douce & plus belle
Pour l'honnête-homme heureux, que pour l'homme pervers.

JULIETTE.

Tu seras donc ami fidele?
(*A Corali.*)
Vous & Blandfort, Nelson & moi,
Nous ne ferons qu'un cœur entre nous quatre.
Être unis à jamais va faire notre loi,
Et nous serons heureux sans peine & sans combattre.

TRIO.

Remplis nos cœurs, douce Amitié:
Tu consoles l'hyver de l'âge,
Tu fais annoblir la pitié,
Tu viens au secours du courage.
Si l'on éprouve des malheurs,
Le regard d'un ami soulage;
Le plaisir a plus de douceurs,
Lorsqu'un tendre ami les partage.
Inspire & reçois notre hommage,
Douce Amitié; remplis nos cœurs.

SCENE VII. ET DERNIERE.

BLANDFORT, LE NOTAIRE, les Acteurs précédens.

BLANDFORT, *à Corali.*

LE contrat eſt paſſé tout à votre avantage;
Corali, je ſuis enchanté.
Jouiſſez de mes biens en pleine liberté;
Vous me donnez bien d'avantage,
Je vous dois ma félicité.

CORALI.

Vos diſpoſitions bleſſent l'intégrité :
Vos parens n'ont-ils pas droit à votre héritage ?

BLANDFORT.

Si mon bien ne m'eût rien coûté,
Ce fond pour eux ſeroit une reſſource :
Je commettrois une infidélité,
En le détournant de ſa ſource.
Ma fortune eſt le fruit de vingt ans de travaux,
J'ai gagné quelque bien; mais c'eſt en honnête-homme,
Et c'eſt pour mes amis que j'en ſuis économe.
A qui le laiſſerois-je ? à des collatéraux
De qui l'avidité ſur cet eſpoir ſe fonde,
Qui, ſoigneux de s'anéantir

Dans une inaction profonde,
Ne ſavent que je ſuis au monde,
Que pour épier l'heure où je dois en ſortir.

(*Au Notaire.*)

Allons, Monſieur, faites lecture
De cet acte où mon cœur ſe montre à découvert.

CORALI, *bas à Nelſon.*

Nelſon, voici le moment qui nous perd!

NELSON, *bas.*

L'amitié nous ſoutient dans cette conjoncture.

BLANDFORT.

Allons, Monſieur, liſez: paſſez les qualités;
Cet amas bourſoufflé de vaines dignités,
Pour tout Anglais qui penſe, eſt un vrai verbiage.

LE NOTAIRE.

Hon, hon, hon, hon. Les clauſes ſont ici.

(*Il lit.*)

Et Blandfort reconnoît avoir de Corali
Reçu, lors de ſon mariage,
Une terre près de Dublin,
Valant de revenu mille livres ſterling.

CORALI.

Si l'on m'appelle en témoignage,
Je dirai que l'article eſt une fauſſeté.

LE NOTAIRE.

C'eſt une fauſſeté d'uſage.
Et ſi ledit Blandfort meurt ſans poſtérité,

La moitié de ſes biens ſera pour ſon épouſe ;
L'autre moitié de droit appartiendra
A l'homme heureux qui la conſolera.

JULIETTE.

C'eſt n'avoir pas l'humeur jalouſe.

BLANDFORT.

C'eſt être juſte ; on ne peut faire mieux.
Je n'ai point l'orgueil odieux
De vouloir que ma veuve, en équipage ſombre,
Dans la fleur de ſes ans, ſoit fidelle à mon ombre.
Nelſon, tu connois ſes vertus :
Car je te l'ai donnée en garde :
Remplace-moi, quand je ne ſerai plus ;
C'eſt toi que ce ſoin-là regarde.

NELSON.

Je ne pourrois jamais ſe ſurvivre un moment.

BLANDFORT.

Tu me regretteras, ſans doute ;
Mais tiens, mon cher Nelſon, écoute :
Au métier que je fais, on vieillit rarement,
Et j'aurai cette idée, & douce, & conſolante,
De ſonger qu'après moi ma chere Corali,
Honnête & reſpectable autant qu'elle eſt charmante,
Tiendra tout ſon bonheur de mon meilleur ami.

CORALI.

Quel plaiſir trouvez-vous à me voir fondre en larmes ?

BLANDFORT.

Je ne puis m'empêcher de leur trouver des charmes;
Elles prouvent que vous m'aimez.

CORALI.

Je vous le dois.

BLANDFORT.

Vous me charmez.
Quel sort plus que le mien peut être désirable!
O vous, dont la jeunesse embellit la vertu,
Signez cet acte respectable,
Pour lui donner la forme irrévocable
Dont il doit être revêtu.

CORALI, *prenant la plume.*

Donnez... je vais vous satisfaire.

JULIETTE, *bas à Nelson.*

Elle pâlit....

NELSON, *bas.*

Je tremble.

CORALI, *tombant dans un fauteuil.*

Je me meurs.

BLANDFORT.

Dieu! quel moment!.. mais Juliette en pleurs!..
Et Nelson immobile! ah Ciel! qu'allois-je faire?

JULIETTE.

Voilà toujours ce que j'ai craint.

BLANDFORT.

Nelſon, dans tes regards le déſeſpoir eſt peint ;
Tu ne me réponds rien, ton embarras m'éclaire ;
Mais d'un voile fatal tes yeux ſemblent couverts !
Eh ! ne ſais-tu pas que je t'aime ?
Quoi ! n'es tu pas toujours la moitié de moi-même ?
Viens, approche, mes bras & mon cœur ſont ouverts.

NELSON.

Ta tendreſſe m'accable. Ah ! Blandfort, je te perds !

BLANDFORT.

Non, non ; mon amitié voit tout & te fait grace.
Va, je lis dans ton âme, & ſais ce qui s'y paſſe :
Cette enfant, ſans t'aimer, n'a pu vivre chez toi.
Tu l'as condamnée au ſilence,
D'un ſacrifice affreux tu lui faiſois la loi ;
Mais la nature, à qui tu faiſois violence,
A repris tous ſes droits pour les tenir de moi.

NELSON.

J'avoue, en gémiſſant, mon crime impardonnable.
Sans le vouloir, j'ai cauſé ton malheur ;
J'ai préparé celui de cette fille aimable ;
Mais j'atteſte la foi, mon amitié, l'honneur....

BLANDFORT.

Laiſſe-là tes ſermens, Nelſon ; ils nous outragent :
C'eſt la reſſource des ingrats,
Et non de deux amis, dont les maux ſe partagent.
Te ſerrerois-je dans mes bras,
Si je te ſoupçonnois d'un crime volontaire ?

Ma chere Corali, revoyez la lumiere.
Je ne veux que votre bonheur,
Et ne ſerai jamais votre perſécuteur.

CORALI.

Blandfort! Blandfort, ſans être trop ſévere,
Vous pouvez m'accabler de reproches affreux.

BLANDFORT.

Je craindrois bien plutôt d'avoir lieu de m'en faire,
En vous ſéparant tous les deux.
Je ne veux point avoir d'amis qui me déteſtent.

CORALI, *ſe levant.*

Et comment eſpérer d'obtenir nos pardons?

BLANDFORT.

Le contrat eſt dreſſé, l'on va changer les noms;
Mais j'exige & j'entends que les articles reſtent.

NELSON.

Dans la honte des torts quand nous nous confondons....

BLANDFORT.

Ils ſont tous oubliés, mes procédés l'atteſtent.
Ne m'humiliez pas, en refuſant mes dons.

JULIETTE.

Dans de tels procédés la grandeur d'âme brille.
Vous, dont les actions ſont de ſi bons avis,
Vos exemples ſeront plus cités que ſuivis.

BLANDFORT.

BLANDFORT.

Nous n'allons compoſer qu'une même famille;
Nelſon va devenir l'époux de Corali;
Dans ce moment je l'adopte pour fille.

CORALI.

C'eſt n'être pas généreux à demi.

BLANDFORT.

En ſacrifiant ma tendreſſe,
Mon aventure apprend qu'on doit à ſon ami
Donner tout à garder, excepté ſa Maitreſſe.

QUATUOR.

Paſſons les jours les plus doux:
Que l'amitié nous raſſemble.
Paſſons tous nos jours enſemble,
Le bonheur ſera chez nous.

BLANDFORT.

Pour être heureux dans la jeuneſſe,
Chériſſez-vous.

JULIETTE.

Pour être heureux dans la vieilleſſe,
Eſtimez-vous.

CORALI & NELSON.

Jamais nous n'aurons de myſtere
Pour vous.

BLANDFORT & JULIETTE.

Que votre ame ſincere
S'épanche ſans ceſſe avec nous.

BLANDFORT.

Un ami tendre eſt un bon pere.

JULIETTE.

Une ſœur tendre eſt une mere.

ENSEMBLE.

Paſſons les jours les plus doux, &c.

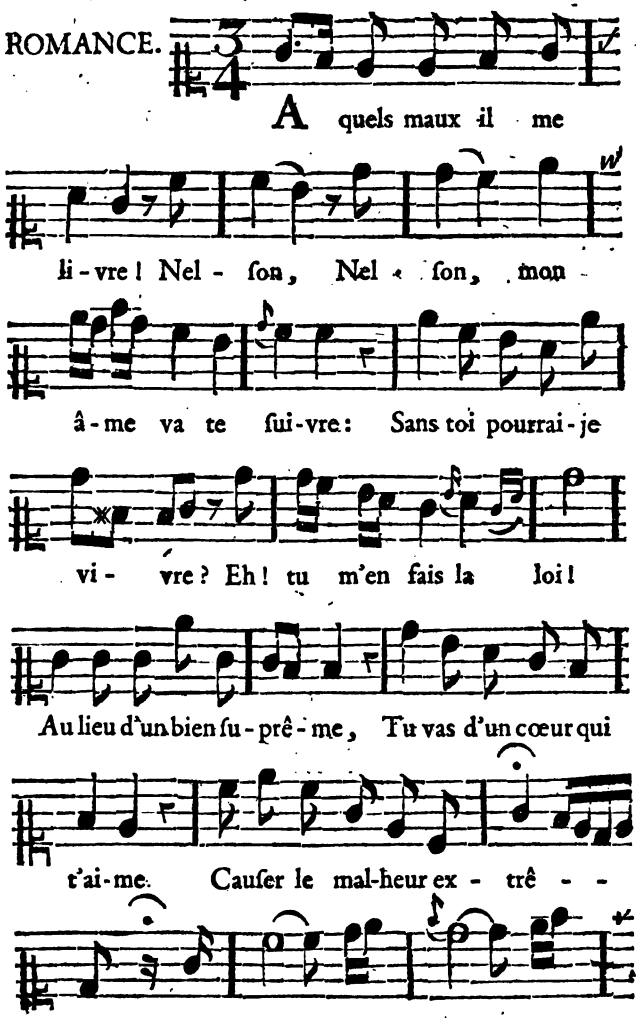
Fin du ſecond & dernier Acte.

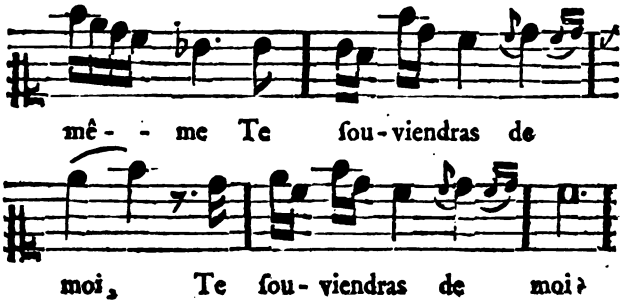
APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier l'*Amitié à l'Épreuve*, Comédie, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 10 Février 1771.

MARIN.

ROMANCE.

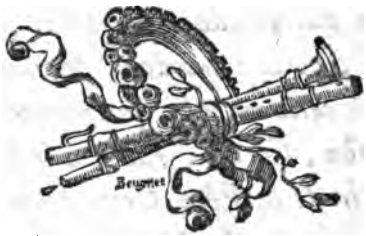

A quels maux il me
li-vre! Nel-ſon, Nel-ſon, mon
â-me va te ſui-vre: Sans toi pourrai-je
vi- vre? Eh! tu m'en fais la loi!
Au lieu d'un bien ſu-prê-me, Tu vas d'un cœur qui
t'ai-me. Cauſer le mal-heur ex-trê--
me. Mais ſçais-je ſi toi-


mê- - me Te ſou-viendras de
moi, Te ſou-viendras de moi!

DIVERTISSEMENT.

LE Théâtre change & repréſente un Jardin à l'Angloiſe, c'eſt-à-dire, ſans aucune ſymmétrie. Du côté de la Reine, une petite terraſſe, fort peu élevée & ſéparée du Théâtre par une baluſtrade de marbre à hauteur d'appui, occupe les deux premiers chaſſis. C'eſt ſur cette terraſſe que viennent ſe placer Nelſon, Corali, Juliette & Blandfort, pour jouir de la Fête. Cette Fête commence par une entrée de Matelots Anglois avec leurs Femmes ou leurs Maitreſſes; ils ſont ſuivis par des Indiens & des Indiennes de la côte de Malabar, habillés ſelon leur coſtumé : enſuite paroiſſent des Nègres qui offrent à Corali des étoffes des Indes, des perles, des branches de corail, &c. Ces Nègres danſent enſuite le Kalenda & le

Branbran-ſonnette avec leurs petits tambours, ſuivant leur uſage : ils ont des grelots & des ſonnettes aux jambes, aux bras, à la tête, & à la ceinture, qui eſt en façon de lambrequin : ils forment après un Ballet général avec les Indiens, Indiennes & Matelots ; ce qui termine le Divertiſſement.



CATALOGUE GÉNÉRAL

Des Pieces qui compoſent les Œuvres de M. FAVART.

MOULINET premier, *Parodie.*
La Servante Juſtifiée, *Opéra-Comique.*
La Chercheuſe d'Eſprit, *Opéra-Comique.*
Le Prix de Cythere, *Opéra-Comique.*
Dom Quichotte, *Ballet-Comique.*
Le Coq du Village, *Opéra-Comique.*
Les Bateliers de Saint-Cloud, *Opéra-Comique.*
La Coquette ſans le ſçavoir, *Opéra-Comique.*
Acajou, *Opéra-Comique.*
Les Amours Grivois, *Opéra-Comique.*
Les Amours au Village, *Opéra-Comique.*
Théſée, *Parodie.*
Bal de Straſbourg, *Opéra-Comique.*
Cythere aſſiégée, *Opéra-Comique.*
Les Jeunes Mariés, *Opéra-Comique.*
Les Amours Impromptus, *Parodie.*
Les Nymphes de Diane, *Opéra-Comique.*
Le Mariage par Eſcalade, *Opéra-Comique.*
La Répétition Interrompue, *Opéra-Comique.*
Parodie au Parnaſſe, *Opéra-Comique.*
Le Retour de l'Opéra-Comique.
Départ de l'Opéra-Comique.
La Reſſource des Théâtres,
Le Bal Bourgeois, *Opéra-Comique.*
Hippolite & Aricie, *Parodie.*
Les Amans inquiets, *Parodie.*
Les Indes danſantes, *Parodie.*
Les Amours Champêtres, *Paſtorale.*

Fanfale, *Parodie.*
La Coquette trompée.
Tircis & Doriſtée, *Paſtorale.*
Bayoco & Serpilla, *Parodie.*
Raton & Roſette, *Parodie.*
Zéphire & Fleurette, *Parodie.*
La Bohémienne, *Comédie.*
Ninette à la Cour, *Comédie.*
Les Chinois, *Comédie.*
La Nôce interrompue.
La Soirée des Boulevards.
Supplément à la Soirée des Boulevards.
Petrine, *Parodie.*
Soliman ſecond.
Amours de Baſtien & Baſtienne.
Fête d'Amour.
Les Enſorcelés *ou* Jeannot & Jeannette.
La Fille mal gardée, *Parodie.*
La Fortune au Village, *Parodie.*
Annette & Lubin.
L'Anglois à Bordeaux.
Les Fêtes de la Paix.
Iſabelle & Gertrude, *Comédie.*
La Fée Urgelle, *Comédie.*
La Fête du Château, *Divertiſſement.*
Les Moiſſonneurs, *Comédie.*
L'Amant déguiſé, *Comédie.*
La Roſiere, *Comédie.*
L'Amitié à l'épreuve, *Comédie.*

Fin du Catalogue.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & FILS, Imprimeur-Libraires de S. A. S. Monſeigneur le Prince de CONDÉ, rue des Mathurins, 1771.

JUL 8 - 1930